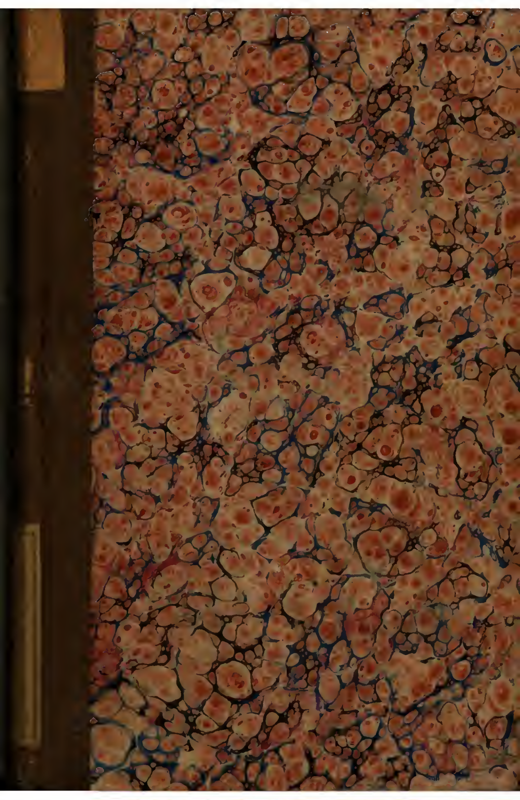


LE VOYAGEUR

MODERNE.

Cet ouvrage se trouve encore :

A PARIS,

Chez { DELAUNAY, libraire, / PONTHIEU, *idem*, } au Palais-Royal.

Et à
- *Angoulême*, — TREMEAU et comp.
- *Bordeaux*, — LAWALLE et NEVEUX.
- *Marseille*, — CAMOINS frères et MASVERT.
- *Lyon*, — BOHAIRE, MANEL.
- *Rouen*, — FRÈRE aîné.
- *Toulouse*, — VIEUSSEUX aîné.

Sous-presse pour paraître chez les mêmes Libraires:

Histoire comparée des systèmes de la philosophie, par M. le baron de GERANDO, Conseiller d'État ; deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. — 4 vol. in-8°. Prix : 28 francs.

Œuvres choisies de M. CAMILLE JORDAN, contenant ses Discours au Conseil des Cinq-Cents et à la Chambre des Députés ; ses écrits politiques sur divers sujets ; ses Mémoires littéraires et philosophiques, etc. ; enfin sa correspondance avec différens personnages marquans, notamment avec Napoléon Bonaparte et madame de Staël ; ses traductions, pensées, poésies, etc. Ces divers écrits sont pour la plupart inédits. Précédées d'une Notice biographique sur sa vie ; ornées de son portrait, de la gravure du monument qui lui est élevé par les membres des deux Chambres, et d'un *fac simile* de son écriture. Publiées par son ami intime, le baron de GÉRANDO, de l'Institut de France. Ces œuvres auront quatre volumes in-8°, et seront incessamment mises en vente par volumes séparés. — Le prix, pour les souscripteurs, est de 7 fr. par volume. Passé la publication du premier volume, chacun d'eux sera de 8 francs.

IMPRIMERIE DE DENUGON.


Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



1.er Ministre du Pacha de Tripoli.

P. 362.

LE VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821.

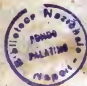
Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME PREMIER.





PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30.

ET A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

LE VOYAGEUR

MODERNE.

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

EN NORWÈGE ET EN LAPONIE,

Fait dans les années 1806, 1807 et 1808, par M. Léopold de Buch; traduit de l'allemand par J. B. B. Eyriès.

Golfe de Kiel, Paquebot et arrivée à Copenhague.

L'auteur s'embarqua à Kiel le 10 juillet. « Tous les passagers, dit-il, se réunirent » à bord du paquebot; c'était un mouve- » ment général, une activité, une confusion » intéressante. De tous côtés on entendait » des chants, tout respirait la joie. Un vent

» favorable enflait les voiles. Kiel, le château, la promenade, les villages passèrent » devant nous avec rapidité; une heure » après notre départ, nous étions hors du » golfe de Kiel. En entrant dans la haute » mer, le balancement et les mouvemens » du navire qui devenaient plus forts, abat» tirent graduellement la voix des chanteurs. » Chacun chercha la place où il devait pas» ser la nuit, afin de résister plus facile» ment à une impression nouvelle pour le » plus grand nombre. »

Après une heureuse traversée de quarante-neuf heures, l'auteur arriva à Copenhague, et mouilla devant la douane. Des maisons de campagne, situées au milieu de bocages et de jardins, bordaient le rivage, en face s'étendait la ville avec ses clochers; le château de Fredriesberg la dominait.

Peu de villes d'Europe ont, dans ces derniers temps, essuyé comme Copenhague les plus rudes coups du sort. L'auteur vit les traces du funeste incendie qui, en 1794, dévasta une grande partie de cette cité. Le

palais de Christiansbourg était encore en ruines, et le bombardement des Anglais, en 1807, a fait à Copenhague et à tout l'État une blessure bien plus affreuse, et qui d'âge d'hommes ne pourra se guérir. Copenhague est déchu de ce degré de splendeur auquel il s'était élevé. Depuis l'attaque des Anglais, cette ville n'est plus la capitale du seul État de l'Europe qui se fût maintenu en paix; ce n'est plus le port où se faisait tout le commerce du Nord.

Au milieu de ces désastres, un génie tutélaire semble avoir veillé sur les objets consacrés aux sciences; placés tout près des plus grands dangers, ils ont tous échappé à l'incendie, comme s'ils eussent été incombustibles. La bibliothèque royale subsiste seule auprès des murs déserts de Christiansbourg. Le beau muséum de l'université est l'unique bâtiment et même l'unique salle qui s'élève au milieu de ruines sans nombre. Les flammes ne se sont point étendues jusqu'à Rosembourg et à Améliembourg, où elles eussent détruit tant de trésors.

Copenhague est bien bâti; la plupart

des rues ont des trottoirs en dalles de granit d'une dimension considérable, et plusieurs ruisseaux sont bordés de la même manière.

Le voyageur resta peu de jours à Copenhague, parce que la saison s'avançait; qu'il n'avait pas de temps à perdre pour aller visiter les montagnes de la péninsule scandinave, et qu'il lui tardait d'arriver à Christiania.

Christiania.

Après cinq heures de marche dans une fort bonne diligence, l'auteur arriva à Elseneur; il fut frappé du coup-d'œil magnifique dont on jouit du haut de la colline qui domine cette ville. Il est impossible de rien voir de plus beau et de plus imposant. La mer est couverte de voiles, les navires sont dans un mouvement continuel pour entrer dans le détroit ou pour en sortir. Le château de Crovembourg présente au loin ses tours et ses remparts, de la manière la plus pittoresque. Mais ils s'abaissent bientôt et disparaissent entièrement comme

si la terre les eût engloutis. Il y a dans cette scène si variée et si animée, quelque chose qui tient du prestige de la magie. En poursuivant sa route on est bien prévenu en faveur du pays. On ne voit pas de villages, mais toute la campagne est couverte de métairies, la plupart considérables, bien bâties, et pittoresquement placées sur le penchant des collines. D'un autre côté, l'œil aperçoit fréquemment, dans le lointain, de petites baies prolongées, et les îles nombreuses qui bordent la côte.

Fredricstad est une petite ville sans industrie, mais une des meilleures places fortes du royaume. Les navires viennent mouiller sous ses remparts.

Au milieu de la ville de Moss un fleuve assez fort se précipite, en écumant, de rochers en rochers, et met plusieurs roues en mouvement. Tout près du rivage du golfe de Christiania, il fait encore agir les soufflets d'une fonderie de fer. Une quantité prodigieuse de planches est entassée à Moss, auprès de vingt moulins à scie, que

la chute d'eau fait mouvoir avec un fracas assourdissant. En sortant de cette ville, on entre dans une forêt de sapins très-élevés; et l'on a vu d'un coup-d'œil ce qui nourrit et enrichit toute la Norwège méridionale, les planches et le fer.

Trois milles avant d'arriver à Christiania, la route passe par des vallées profondes et des montagnes escarpées, l'auteur l'a parcourue par une superbe matinée d'été, ce qui ajouta à la beauté du coup-d'œil offert par les environs de Christiania. Cette ville, placée à l'extrémité d'un golfe, s'étend au loin dans la plaine, où ses extrémités forment des masses divergentes qui se prolongent à perte de vue, au milieu de métairies et de maisons de campagne. Tout est habité, tout est vivant. On aperçoit des navires dans le port, derrière les jolies petites îles dont le golfe est parsemé, et dans le lointain d'autres encore. Les montagnes à pente roide qui s'élèvent en amphithéâtre à l'horizon, et bornent le paysage à l'ouest, appellent par leurs magnifiques contours le pinceau d'un Claude Lorrain.

On trouve un paysage semblable à celui-là, auprès de Genève, en portant ses regards vers le Jura. Mais le lac de Genève n'est pas, comme le golfe de Christiania, parsemé d'îles, on n'y voit pas cette forêt de mâts, et nombre prodigieux de navires et de bateaux à la voile. A Christiania se trouvent réunies, par un mélange singulier, l'impression que produit une nature grande et majestueuse, et la satisfaction que font naître l'activité et l'industrie des hommes.

Christiania doit la prérogative d'être la capitale de la Norwège, non à sa population, puisque celle de Bergen est du double plus forte, mais à sa sphère d'activité qui s'étend sur la plus grande partie du royaume et qui est une suite de sa position; elle la doit, à la sociabilité, à la politesse et à l'instruction de ses habitans, ainsi qu'à leurs liaisons nombreuses avec la capitale de la Monarchie, et avec les pays étrangers.

Christiania est une des villes les plus belles et les plus riches de ces contrées. Ses rues larges, biens alignées, se coupent

presque toutes à angles droits, ce qui donne à l'ensemble un air de régularité qui plaît. La plupart des maisons sont bâties en pierres; les maisons en bois sont presque toutes reléguées à l'extrémité des faubourgs. Le Norwégien, qui en descendant de ses montagnes, aperçoit tous ces bâtimens en pierres, admire cette magnificence sans pareille, car dans l'intérieur du pays elle lui est, en quelque sorte, inconnue. Il trouve involontairement aux maisons de Christiania un degré de luxe remarquable, il leur suppose une beauté intérieure qui y répond, et à ces idées, se joint naturellement celle d'un bien-être général, d'un commerce actif, et d'une prosperité constante.

Christiania n'est pas une ville dont toutes les parties se ressemblent : elle est partagée en plusieurs petites villes dont les limites peuvent se déterminer avec assez de précision, et qui diffèrent toutes par la position, la forme et le nombre des maisons, les profesions et la manière de vivre des habitans. Cette particularité, qui ne sur-

prend pas dans les grandes cités, paraît étrange dans une ville comme Christiania; on y distingue notamment la partie qui s'occupe du commerce de terre, de celle qui s'adonne au commerce maritime.

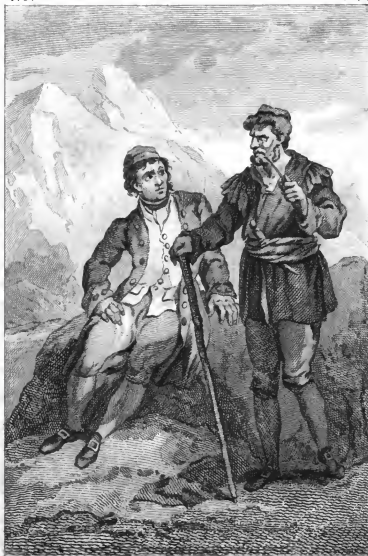
Les rues qui vont en montant depuis le port, et qui y touchent immédiatement, sont habitées par les capitalistes, les négocians, les armateurs, et les employés du Gouvernement; ils trouvent dans cette partie, plus d'espace pour étendre leurs maisons. Il en résulte plus de tranquillité dans les rues, souvent même une absence complète de mouvement. On appelle cette partie le beau quartier (Quartal) et l'on regarde généralement ce qui en vient comme plus riche, mieux élevé, et plus poli que tout ce qui habite le reste de la ville.

Il y a plus de mouvement dans la partie contiguë à la campagne, les maisons y sont pressées; on tire parti du plus petit espace de terrain. Tout ce qui arrive de l'intérieur est obligé de passer par là; les ouvriers, les marchands qui veulent vendre des objets de leur commerce aux ha-

bitans de la campagne, se rapprochent d'eux; des enseignes sans nombre, des étalages multipliés, appellent les acheteurs. C'est dans ce quartier, que l'on reconnaît l'activité et l'étendue des relations de Christiania avec l'intérieur du pays. Et quand on se trouve dans cette ville un jour de marché, qui a lieu une fois par semaine, ou lors de la foire annuelle, ou pendant l'hiver, époque des grands rassemblemens, on est tenté de croire que des nations diverses s'y donnent rendez-vous. Les Suédois, les Danois, les Norwégiens, n'offrent pas entre eux plus de diversité que les habitans des vallées, qui à la foire annuelle affluent de toutes parts à Christiania. C'est un coup-d'œil extrêmement intéressant pour un étranger qui visite la Norwège.

Plusieurs jours avant le 13 janvier, époque de la foire annuelle, la ville se remplit de paysans de tous les cantons. On voit dans les rues des figures que l'on n'y a pas encore aperçues. Le fort et vigoureux habitant du Guldbrandsdal, vêtu de son long habit du dix-septième siècle, et la





Norwègiens



tête couverte de son petit bonnet rouge, marche auprès du paysan de Walders, qui, en comparaison, est élégant, et qui, par ses traits et son costume, en diffère autant que s'il en était habituellement séparé par l'espace des mers. Les riches cultivateurs du Hedemark ont la tournure de bourgeois de petites villes, leurs habits, faits de drap qu'ils ont eux-mêmes tissus, sont taillés d'après une mode surannée. Une classe d'hommes d'une stature plus haute arrive de l'Oesterdal, sur les confins de la Suède. On voit que la forme de leurs habits est empruntée de leurs voisins. L'habitant du Hallingdal, agreste et même un peu épais, paraît au contraire dans un véritable uniforme national, qui est encore plus fidèlement conservé et plus caractéristique chez les robustes campagnards du haut Tellemark. Seuls ils portent encore autour des reins la large ceinture norwégienne, que ceux du bas Tellemark brodent et décorent d'une manière toute particulière. Ils y mettent, comme les Italiens, un grand couteau qui jadis leur servait

autant pour l'attaque à la guerre, que pour leur usage journalier. L'habillement de ces hommes consiste en une espèce de justaucorps écourté, avec des épaulettes. Leur tête est surmontée d'un petit bonnet, les poches de côté de leurs culottes de cuir très-courtes, renferment tout ce qui à chaque instant leur est nécessaire, et presque toujours la petite pipe en fer si intéressante pour eux. Chaque pas, chaque mouvement de ces hommes est remarquable par un caractère de précision; ils ne s'occupent que d'une chose, et rien de ce qui les entoure ne peut affaiblir l'activité qu'ils mettent à la poursuivre. Le paysan de Folloug et de Moss est loin de cette conduite fixe; plus rapproché de la ville, ses affaires sont plus variées. Réfléchi et attentif, il profite des petits avantages qui peuvent le mener plus aisément et plus sûrement à son but. Il n'est plus isolé dans sa vallée, et ne se fie plus à sa seule force physique. Des intérêts communs, des relations plus étendues, l'ont déjà assimilé à la nation à laquelle il appartient.

La forme des habits dans les faubourgs de Christiania, est celle que l'on a vue trois ou quatre ans auparavant dans le quartal, où, à l'exemple de l'Europe entière, on imite la mode la plus récente de Paris ou de Londres. Le paysan le plus voisin de la ville, surtout quand il vit près de la grande route, prend le modèle de ses habits sur ceux des faubourgs, et sous ce rapport, les gens du Quartal lui sont absolument étrangers.

A l'époque de la foire annuelle on rencontre sur les chemins, des caravanes de paysans, conduisant leurs nombreux traîneaux; ils apportent une si grande quantité de beurre, de fromages, de suif, de cuirs, que l'on ne peut concevoir comment ils s'en déferont; mais chaque propriétaire, chaque ménage de la ville, attend avec impatience l'arrivée de la caravane des traîneaux. Les paysans sont rarement embarrassés pour placer leurs denrées, et ils ont presque toujours la faculté de mettre le prix à leurs marchandises. Dès le mois d'octobre, peu avant la

chute des neiges, ils ont amené à Christiania des milliers de bœufs, afin de fournir à la ville sa provision d'hiver, ils prennent en échange du blé, de la drêche pour la bière des festins et des jours de fête, du fer, de la quincaillerie, quelquefois du poisson sec, et beaucoup de petits objets qui tiennent plus à la commodité qu'aux nécessités de la vie. Telle est la véritable répartition indiquée par la nature et par le climat du pays. Le bétail prospère dans les cantons montueux; ils en fournissent à la ville : le blé arrive à la ville, elle en approvisionne les montagnes.

Les ressources du pays sont les planches et le fer, qui attirent l'or de l'Angleterre en Norwège, et peut-être à Christiania plus qu'ailleurs; car les planches qui en viennent ont toujours été les plus renommées.

Quelle activité ! quel mouvement ! quand en hiver, de longues files de traîneaux chargés de planches arrivent du haut pays, et les portent au dépôt général qui occupe, le long du rivage, tout l'espace

compris entre la ville et le faubourg de Waterland, et se prolonge encore tellement vers l'extrémité du golfe, que les navires touchent presque aux planches entassées! à la fin de l'hiver elles forment une espèce de ville: on se perd dans le grand nombre de rues et de passages de ces chantiers. Tant que la présence de la neige sur la terre permet le transport en traîneau, le mouvement des paysans qui amènent des planches, ne discontinue pas; dès qu'ils les ont livrées aux inspecteurs, ceux-ci leur font sur le dos, avec de la craie, des marques et des chiffres qui désignent leur droit de propriété, l'endroit d'où viennent leurs planches, la quantité qu'ils en ont apportée. Il est singulier de voir le paysan portant sur son dos cette lettre de change d'un genre original, courir à toutes jambes au comptoir du négociant dans le Quartal. Le moindre délai, une affaire quelconque, pourrait faire courir à la marque inscrite sur son habit, le risque de disparaître: alors il perdrait irrévocablement le titre de sa créance.

Arrivé devant le caissier, il n'a pas besoin de dire un mot; il présente le dos, il est payé sans observation : la brosse que le caissier promène sur son habit donne la quittance.

Les négocians et les personnes riches de Christiania, tout en donnant à leurs occupations le degré d'attention convenable, entendent à merveille l'art de charmer les soucis de la vie par les plaisirs de la société; il règne en général dans cette ville un ton que l'on ne s'attend pas à y trouver. Les manières aisées et polies de la capitale s'y unissent à la noble fierté et au sentiment qui semble distinguer plus particulièrement les Norwégiens. On est encore surpris plus agréablement quand on voit que cette politesse n'est pas comme ces plantes étrangères qui sont transplantées pour n'exister qu'un moment. Parmi les habitans dont l'urbanité fait vivement rechercher la société, plusieurs ne sont jamais sortis du district de Christiania : d'autres n'ont vu les pays étrangers qu'en passant. Seraient - ils devenus ce qu'ils

sont, s'ils n'eussent pas eu chez eux le germe de cette politesse qui leur gagne l'estime et l'attachement de tous ceux qui les fréquentent?

Les Norwégiens ont un goût décidé pour le théâtre, et il est possible que ce goût puisse exercer une certaine influence sur leur politesse. Ne paraît-il pas surprenant que la plupart des villes de Norwège aient une salle de spectacle. Les habitans les plus polis y jouent à peu près publiquement devant des spectateurs dignes de les apprécier. Leur jeu est presque toujours passable, souvent même excellent, et plusieurs personnes s'acquittent de leur rôle avec une intelligence, une vérité dignes d'acteurs consommés. Drontheim, Christiansand, Fredricshall ont aussi leurs théâtres. Christiania en a deux, où, pendant l'hiver, deux troupes d'amateurs se montrent aux yeux de leurs concitoyens pour les divertir et pour s'amuser eux-mêmes. On y joue non-seulement des pièces de circonstances, mais aussi des opéras-comiques, et parfois des tragédies. En 1806,

un poëte excellent imprimait constamment au goût des acteurs la meilleure direction. Il se chargeait du soin du théâtre avec un enthousiasme véritable, c'était le conseiller-d'état Falssen, président de la cour suprême de justice de Christiania.

Une maison de campagne est une partie essentielle du luxe de Christiania; le nombre de petites maisons répandues dans les environs, rappelle les bastides de Marseille. La première dépense que fait un bourgeois qui prend l'essor, est celle d'une maison de campagne. On donne à ces habitations le nom de *Lukke* (clos) dènomination particulière à cette ville. Quelques-unes sont très-petites, et ne consistent que dans une maisonnette avec un bout de prairie; mais presque toutes sont dans une position charmante. L'aspect de la ville, du golfe et des montagnes y varie sans cesse; quoique le nombre de ces *Lukkes* soit infini, on peut affirmer qu'il n'y en a pas deux d'où l'on découvre le même point de vue. Dans la plupart on s'est borné à jouir de cet avantage, sans tra-

vailler à embellir ce qui les entoure. Mais cette négligence ne doit pas faire le sujet d'un reproche, car l'empressement de posséder un petit coin de terre dans les environs de la capitale est si vif, et a donné à ces propriétés une valeur si exhorbitante, qu'il est très-difficile de consacrer quelque chose à leur embellissement. Des Lukkes de 8000, de 12,000 écus ne sont souvent pas plus grandes que les trois-quarts des jardins des environs de Berlin, et l'on a parcouru en un instant une prairie qui a coûté mille écus. Ces prairies sont indispensables aux habitans de la ville, parce que le pays d'alentour n'est pas encore assez habité, pour que l'on trouve toujours au marché les choses dont on a besoin dans le ménage. Chaque famille est obligée d'avoir sa vache, et la longueur de l'hiver exige des provisions considérables. Voilà pourquoi une année de sécheresse ou seulement des mois de juin et juillet chauds et secs, occasionnent fréquemment la disette et de grands embarras.

La culture soignée et la beauté des environs de Christiania font supposer son climat plus doux qu'il ne l'est réellement. On s'imagine souvent que l'on est en Italie, en voyant les contours du golfe, et l'on voudrait bien y retrouver un peu de la chaleur de l'Ausonie. Quelques personnes pensent qu'au moins le climat de Christiania est moins froid que l'on ne doit s'y attendre, d'après sa latitude élevée. Des pommes et des cerises excellentes, des poires mêmes et des abricots mûrissent en plein air à Christiania, mais les prunes n'y réussissent point, et l'on n'y voit ni pêches, ni raisins, ni plusieurs espèces de poires. Les chênes y déploient une belle végétation, et forment un des principaux ornemens des environs; les tilleuls y prospèrent aussi, et l'érable, ainsi que l'orme, sont très-communs dans les forêts. Mais les trembles, les bouleaux, les aunes, y sont d'une grosseur et d'une beauté admirable. Voilà les véritables arbres du Nord.

L'hiver ne commence guère, à Christiania, plutôt que dans le nord de l'Alle-

magne. On n'y voit pas de neiges permanentes avant les premiers jours de décembre, et les gelées continues y sont rares en novembre; mais, dès la fin de ce mois, le port de Christiania est obstrué par les glaces, qui suspendent entièrement la navigation pendant plusieurs mois. La partie du golfe la plus enfoncée est fermée comme un lac, par un grand nombre de pointes de terre et d'îles très-rapprochées, et gèle très-facilement. Les navires restent pris dans le port, et immobiles comme s'ils se trouvaient à terre. On va à pied et en voiture entre les bricks, les galiottes et les sloops, tout comme dans les rues, la mer et la terre n'offrent plus de différence. Lorsque la belle saison revient par degrés, le soleil et des pluies chaudes ont déjà fondu la neige sur les hauteurs, et dans la plaine autour de Christiania. Tout y a reverdi, tout y a repris la vie, et les navires sont encore emprisonnés par une glace épaisse. Ce n'est guère qu'après le 24 avril que les vagues viennent frapper les quais. Quelquefois les marins, perdant patience,

opposent la force humaine aux obstacles que leur oppose la nature, et brisent la glace qui les enchaîne. Cette opération est beaucoup plus simple qu'on ne se l'imagine. Une cinquantaine d'hommes, environ, se placent les uns en face des autres, et forment une espèce d'allée dont la largeur représente celle du vaisseau, et de l'espace où il doit se mouvoir; ils coupent devant eux, en longueur, la masse glacée, puis la brisent transversalement, et détachent ainsi des morceaux qui ont plus de vingt pieds de long. Alors, ils placent dans l'ouverture une planche de longueur égale, et passent tous du côté opposé. Les uns poussent de tous leurs efforts le morceau de glace dans l'eau; d'autres, au même instant, saisissent des cordages fixés à la grande planche, placée dans l'ouverture, et font ainsi glisser, d'un seul trait, la masse énorme au-dessous de la surface gelée. Ils vont ensuite plus loin répéter la même chose. L'ensemble de l'opération est si prompt, que le navire ne reste presque pas en repos. Il ne faut que quelques heures pour pé-

nétrer ainsi, à travers une mer gelée de l'épaisseur de deux pieds, et dans l'espace d'un mille, depuis Christiania jusqu'au point où elle devient libre.

Aussitôt que la glace a complétement disparu des environs de Christiania, la chaleur augmente avec une promptitude inconcevable, de sorte que le mois de mai, au lieu d'être un mois de printemps, est un vrai mois d'été. Le 5 de mai 1808, le thermomètre montait à 17 degrés vers le milieu du mois; tous les arbres, à l'exception du frêne, étaient couverts de feuilles. A la fin de mai, le thermomètre, à midi, montait presque tous les jours à 19 et 20 degrés. Au commencement de juillet, on cueillait partout des plantes potagères. On n'attendait pas le mois d'août pour commencer la moisson; mais, le mois de septembre n'était pas encore fini, que l'on recommençait à chauffer les poêles.

Les loups sur les lacs gelés.

L'auteur partit de Christiania le 24 avril pour continuer son voyage, et après avoir suivi le lac Mioes plus de quinze milles, il entra dans le Guldbraudsdal. Un voyage en hiver sur les grands lacs de Norwège, tels que le Mioes, serait une véritable partie de plaisir, parce que la surface unie de la glace permet aux traîneaux d'aller avec une rapidité qui fait disparaître toutes les distances, si les loups ne les rendaient dangereux pendant le crépuscule, qui, dans cette saison, arrive de très-bonne heure. Ces animaux aiment à se rassembler en grand nombre sur les surfaces gelées très-étendues; ils fuient les forêts, parce qu'ils craignent tout ce qui pend au-dessus de leur tête. Quoique cela paraisse singulier, cela est si vrai, que beaucoup de paysans ne préservent leurs possessions de l'attaque des loups que par une clôture au-dessous de laquelle ces animaux peuvent passer en rampant, et qu'il leur est impossible de franchir en sautant. Ils en font le tour,

plutôt que de se résoudre à se glisser par dessous. Les loups, réunis par douzaines, sur la glace des lacs, y attendent leur proie. Si un traîneau arrive seul, ils le suivent de chaque côté en trottant, et causent ainsi aux voyageurs une frayeur bien fondée. Mais on peut se tirer de peine par un moyen très-aisé. On attache, derrière le traîneau, une longue corde qu'on laisse traîner, les légères inégalités de la route font sauter cette corde, et lui impriment continuellement un mouvement tortueux qui effraie les loups. Ils n'osent pas attaquer les voyageurs, et, dans leur épouvante, ils restent à une distance où ils ne sont plus à craindre.

Le pain d'écorce.

Quand, au détriment des forêts, on a abattu les jeunes et vigoureux pins, on enlève l'écorce dans toute la longueur de l'arbre, puis l'on ôte soigneusement la partie supérieure ou extérieure de cette écorce, et l'on racle la partie inférieure, qui

est de couleur verte. Il ne reste plus que l'intérieur, qui est blanc et mou. On suspend, pendant plusieurs jours, à l'air, cette portion de l'écorce, pour que l'humidité s'évapore; ensuite, on la fait sécher au four, on la bat sur des blocs de bois avec de grosses masses, et on la broie aussi fin qu'il est possible, dans des vaisseaux de bois. Après cela, on l'envoie au moulin, où elle est moulue grossièrement, comme de l'orge ou de l'avoine. On mêle cette farine avec de la paille hachée et des balles d'épis, ou avec des lichens, et on en pétrit des galettes de l'épaisseur du doigt. Cet aliment, amer, astringent, répugne à la nature. Les paysans cherchent à tromper le sens du goût, et font passer ce prétendu pain en avalant des gorgées d'eau; mais, s'ils s'en sont nourris une grande partie de l'hiver, ils se sentent, au printemps, faibles et abattus; ils éprouvent à la poitrine des douleurs vives et poignantes. Si, dans certaines vallées, il n'est pas possible de se procurer une autre nourriture, il faut en conclure qu'elles ne sont pas des-

tinées à être habitées par des hommes. Heureusement qu'à l'exception du Tryssild, et dans les parties montueuses de l'Oesterdal, on n'est point dans la nécessité pressante qui peut seule engager à manger du pain d'écorce. On récolte, en Norwège, du blé, de l'orge, du seigle, de l'avoine, et ce pays est fertile quoique montueux.

L'hospice de Fogstue et de Drivdal.

L'auteur, en poursuivant sa route, arriva, le 29 avril, à Fogstue, qui est, ainsi que l'hospice du Mont-Saint-Bernard, une des habitations humaines les plus élevées, et entourée d'un hiver perpétuel. Comme on y est accoutumé à y voir aborder des étrangers transis de froid, on le conduisit, de la manière la plus obligeante, dans une chambre très-propre, réservée pour les voyageurs. On alluma un bon feu, et bientôt M. de Busch oublia la neige, la glace, et le sifflement de la tourmente. Ce fut le bon roi de Norwège, nommé

Eysten, qui fonda en 1120, les quatre hospices des montagnes sur le Dovrefield, établissement extrêmement utile et bienfaisant pour ceux qui traversent ces lieux élevés.

Le lendemain matin, on donna au voyageur une paire de gants semblables à ceux dont on se sert dans ce pays en hiver, quand on voyage dans les montagnes. Ils étaient de peau de mouton, ils couvraient la main et le bras presque jusqu'à l'épaule, et s'attachaient ensemble, derrière le dos, au moyen de courroies. On ajouta à cela un bonnet de fourrure, qui se ferme au-dessous du menton et au-dessous du nez, et couvre tout le front jusqu'aux yeux; on le revêtit ensuite d'une pelisse, on fit entrer ses jambes dans des bottes fourrées; et l'auteur prétend qu'avec ce costume, il ne ressemblait plus à une créature humaine. Il descendit la vallée en traîneau avec une vélocité singulière, et passa sur quatre lacs gelés. Il trouva dans le Drivdal une chaîne de montagnes qui n'est pas une des moins imposantes de ces régions; car elle s'élève

tout d'un coup, et d'en bas, l'on voit sa hauteur entière. Sa base est garnie de pins. Au-dessus de ces arbres croissent des bouleaux, auxquels succèdent des champs de neige; enfin, des rochers absolument nus la couronnent. Cette succession d'objets donne une mesure pour juger de la dimension énorme de ces masses.

Caractère des habitans de Drontheim.

On est habitué, dans le midi de la Norwège et en Danemarck, à entendre tous les étrangers qui reviennent de Drontheim parler avec une sorte d'enthousiasme du bon accueil qu'ils ont reçu dans cette ville. Comment, en effet, être insensible à tant de cordialité, à tant d'attentions, à des prévenances si polies, si aimables, qui flattent toujours sans gêner jamais? Comment n'être pas reconnaissant des efforts de tant de personnes recommandables, pour faire passer à un voyageur des momens agréables dans leur pays? Ces manières affectueuses, cette bonté qui part du cœur, cet intérêt touchant,

semblent former le caractère distinctif des habitans de cette ville. Il n'est pas étranger au reste de la nation; mais ces qualités se montrent à Drontheim avec des dehors plus polis et plus délicats.

D'où vient donc ce ton de la bonne société, cette grâce, cette amabilité, ce goût que l'on est, avec raison, bien loin de s'attendre à trouver dans une ville reléguée dans le Nord, et qui se trouve séparée du reste du monde par des montagnes d'un accès difficile. Il est incontestable que, dans aucun lieu de la Norwège, on ne trouve autant d'amour de son pays, autant d'esprit public qu'à Drontheim. Nulle part on n'est capable d'aussi grands sacrifices; nulle part on ne se réunit aussi facilement pour tout ce qui peut faire le bien de la patrie. La cause en est aisée à découvrir. Le patriotisme de Drontheim est concentré dans le pays; il ne s'étend pas au-dehors. A Christiania, l'on envoie ses planches et ses poutres en Angleterre, pour en tirer les moyens de vivre d'une manière commode, et même brillante. On y souhaite

donc, naturellement, que tout prospère en Angleterre. Le commerce avantageux que l'on fait avec cet État a, en quelque sorte, étendu la patrie au-dehors, a multiplié les intérêts. Bergen envoie du poisson sec en Hollande, et en attend en retour des plantes potagères. On n'y est pas indifférent à ce qui se passe en Hollande, on souhaite à ce pays une prospérité permanente. A Drontheim, au contraire, les relations avec l'étranger ne sont pas aussi fixes. On n'a devant soi que la patrie, où l'on vit en paix et en sûreté.

Le dernier dénombrement donne à Drontheim huit mille huit cent quarante habitans, population considérable pour une ville aussi enfoncée dans le Nord. Peu de ville du Danemarck en approchent. C'est le commerce qui rassemble la plupart de ces hommes, mais ce commerce est moins celui du dehors que celui qui résulte des liaisons réciproques des vallées et des cantons de l'intérieur, dont le point central est à Drontheim.

En se promenant dans les rues de Dron-

theim, on ne peut s'empêcher de convenir que c'est une belle ville, et pourtant elle est presque entièrement bâtie en bois. Il y a tout au plus quatre maisons en pierre, et toutes sont chétives et misérables. Les maisons en bois ont, dans cette ville, quelque chose de très-agréable; on s'aperçoit que la plupart des propriétaires se sont efforcés d'en orner l'intérieur, et presque toujours avec succès. La finesse de leur goût se manifeste jusque dans l'arrangement de tout ce qui les entoure. Il eût pourtant mieux valu se résoudre à bâtir peu à peu des maisons en pierre; car Drontheim a éprouvé plus d'une fois qu'une ville entière peut être détruite par un incendie. Le bois ne fournit pas, d'ailleurs, l'espèce de matériaux la plus convenable pour élever un édifice réellement beau et bien durable. Il existe dans la rue principale, appelée *Munke-Gode*, un grand palais qui domine tous les autres bâtimens. Il est d'une architecture noble et simple, et du plus bel effet, mais il est en bois. L'alternative de la chaleur et

de l'humidité fait continuellement jouer les madriers; l'édifice penche, tous les ornemens sont devenus tortus, et présentent une image désagréable de désordre et de décadence. On ne peut remédier à ce mauvais état, à moins d'abattre le bâtiment.

A l'extrémité de la même rue, se trouvent les restes de l'ancienne cathédrale; église fameuse, où tout le Nord venait en pélerinage au tombeau de Saint-Olof, pour implorer la remise des péchés. Les ruines imposantes, quoique dégradées par sept incendies qui ont détruit la ville, et par les pillages des Suédois, annoncent encore que, dans tout le Nord, il n'y en avait pas un qui pût lui être comparé. Si le destin transportait Drontheim dans un autre lieu, ces ruines conserveraient la mémoire de cette ville, de ses habitans et de leurs exploits.

Le Munke-Gode est une des plus belles rues que l'on puisse voir; large, bordée de grandes maisons, elle traverse toute la ville jusqu'au rivage de la mer: au fond de la

perspective s'élève, au-dessus de la surface des eaux, Munkholm, jolie île, avec un château; à l'horizon, des montagnes couvertes de neige sortent de la mer et terminent le coup-d'œil. Il est difficile de contempler quelque chose de plus ravissant. On serait disposé à regarder un tableau qui représenterait fidèlement tous ces objets comme le fruit d'une belle imagination; il ne rendrait cependant pas le jeu perpétuellement varié de la lumière sur les fortifications et les tours qui couvrent l'île, ni les dégradations de couleurs que présentent les différens plans des montagnes lointaines.

Ilots aux Œufs. — Combat de l'Aigle et du Taureau.

En quittant Drontheim, il n'est plus possible de poursuivre son voyage en voitures à quatre roues; on ne se sert plus que de carrioles suédoises, espèce de cabriolet à deux roues et à une seule place; elles sont traînées par un cheval ou par deux chevaux.

Tout le long de la côte on voit un grand nombre d'îles et plusieurs îlots très-petits, inhabités, qui forment différens groupes; on donne à ces îlots le nom de *vaer;* ils sont très-profitables par l'innombrable quantité d'oiseaux de mer qui viennent y pondre. Aussi un *egge-vaer*, ou îlot à œufs, est compté comme une possession intéressante. Les oiseaux ne quittent pas aisément le lieu qu'ils ont choisi pour pondre. Quand le propriétaire du *vaer* vient prendre les œufs, l'oiseau, qui le reconnaît, ne s'effarouche pas, parce qu'il sait par expérience qu'on ne lui enlève que les œufs superflus, et qu'on lui en laisse toujours un dans le nid. Quand on approche, il s'envole à quelque distance, regarde tranquillement l'opération, et revient quand on s'en va. Mais souvent des inconnus, des matelots de navires étrangers descendent dans le *vaer*, et emportent tous les œufs. La troupe ailée s'élève alors tout à la fois, et remplit l'air de ses cris plaintifs. Ces pauvres oiseaux rentrent désespérés dans leurs nids, et sont long-temps

à se remettre de leurs alarmes. Si le vol se renouvelle souvent, ils perdent courage, abandonnent tous ensemble un sol ingrat, et vont à un autre *vaer*, dont la situation leur promet plus de protection et de repos. Ces oiseaux sont presque tous des mouettes; leurs œufs, assez gros, n'ont pas mauvais goût.

L'industrie principale de toutes les îles le long de la côte, est la pêche au Lofodde, en février, et, en automne, la pêche du hareng, sur les côtes du Helgeland. Il est assez surprenant que dans toutes ces îles on redoute particulièrement les aigles. Ces oiseaux ne se contentent pas de dévorer des agneaux et d'autres petits animaux, ils combattent même les bœufs, et souvent parviennent à les vaincre. La manière dont ils attaquent ces gros animaux est si singulière, qu'on pourrait révoquer la vérité en doute, si elle n'eût été confirmée à l'auteur dans divers endroits, avec les mêmes détails. L'aigle se précipite avec force dans les flots de la mer, se relève tout mouillé, et se roule sur le rivage jusqu'à ce que ses

ailes soient entièrement recouvertes de gravier et de sable. Alors il s'envole et plane au-dessus de sa victime; il s'en approche, et, en agitant ses ailes, lui lance dans les yeux le sable et les petits cailloux qui les recouvrent; il augmente l'effroi qu'il cause au bœuf, en le frappant de ses ailes vigoureuses. Le pauvre animal, aveuglé et hors de lui, court de tous côtés; il finit par tomber mort d'épuisement, ou par se précipiter du haut des rochers, et l'aigle déchire tranquillement le fruit de sa victoire.

Soer-Herroe, et Chasse aux Oiseaux de terre.

L'auteur s'embarqua pour visiter les îles le long de la côte, et le 7 juin 1807, il s'arrêta à Soer-Herroe, île très-basse, à deux lieues marines de Roesoe, et l'une de celles qui sont le plus au large. Il lui sembla qu'on l'avait transporté tout-à-coup des montagnes de Norwège dans les plaines du Danemarck. De la maison où il était, la vue se promène sur une plaine immense;

du côté de la mer, aucun écueil, aucun rocher ne rappellent les montagnes de la côte. Soer-Herroe a environ un demi-mille de circonférence, sa hauteur n'excède pas quarante pieds, et les eaux n'y trouvant pas un écoulement facile, presque tout le terrain y forme un marais qui ne sèche jamais; circonstance fâcheuse, parce que le sol y est excellent. L'île, dans son état actuel, nourrit quarante vaches, quatre chevaux nécessaires pour les travaux de l'agriculture, et beaucoup de moutons, dont un assez grand nombre est de race espagnole. Soer-Herroe appartient au chapelain de la cure d'Alstahoug, qui y demeure; le revenu de la cure entière fut donné à l'évêché, fondé en 1804, pour les provinces de Nordland et de Finmark que l'on sépara de celle de Drontheim. Cette mesure était commandée par la nécessité; l'expérience ayant appris qu'il était très-difficile, et quelquefois même impossible, aux évêques de Drontheim de visiter cette partie de leur diocèse. Les Lapons, qu'on nomme en ce lieu *Finois*, étaient, depuis que l'on en

avait fait des chrétiens, soumis au collége des Missions, et non à l'évêque. Le collége est suprimé, et l'évêque exerce aujourd'hui la juridiction spirituelle sur tous les habitans de la Norwège qui vivent dans le Nordland et dans le Finmark.

C'est un coup-d'œil intéressant de voir le dimanche tous ces hommes arriver par eau pour se rendre à l'église; ils sont tous vêtus d'un juste-au-corps brun, semblable à celui des mineurs, excepté qu'il est fermé sur les côtés, et ouvert sur la poitrine; de chaque côté de cette ouverture pendent de petits rabats bleus; ils ont de grandes culottes de matelots blanches pardessus leurs bottes, et sur la tête un bonnet de laine rouge, recouvert par un chapeau : cet habillement est ce qui distingue les pêcheurs du Nordland; car il diffère de celui des pêcheurs de Drontheim, de Bergen et de Christiansand. La physionomie de ces hommes n'est pas moins remarquable; on voit rarement parmi eux les visages aplatis et les cheveux blonds, que l'on croit si communs chez les habitans du Nord; on

y distingue avec surprise un grand nombre de visages orientaux, le nez et les os des pommettes saillans, les yeux noirs et brillans; on n'y trouve pas la moindre trace de la physionomie danoise. Dans cette province, les muscles n'acquièrent pas, aux dépens de la structure osseuse, une dimension énorme et dépourvue d'expression; tous les traits sont fins et prononcés; on chercherait vainement des figures semblables dans l'intérieur de la Suède. N'est-il pas vraisemblable, dit l'Auteur, que les Phéniciens ont visité ce pays si éloigné de leur patrie, et que peut-être les navigateurs carthaginois venaient à la pêche au Lofodde, et portaient le poisson en Afrique.

A quelque distance de Soer-Herroe on voit le roc de Lovunne totalement isolé. C'est le lieu de réunion d'une foule innombrable d'oiseaux de mer, que l'on poursuit pour avoir leurs plumes. Ce sont des macareux. On les prend sans beaucoup de peine; ils se rassemblent dans des crevasses où le chasseur saisit avec un crochet le premier qui se présente. Si le trou est très-

profond, il envoie des chiens dressés qui reviennent avec un oiseau dans la gueule. Le macareux qui se trouve le plus près de celui que l'on enlève, lui saisit la queue avec son bec, un autre fait de même, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Le chasseur les tire de cette manière tous à la fois de leur trou, et fait une bonne capture en peu de temps. Ces oiseaux ne vivent pas sur les îles basses, ni sur celles où il y a peu de rochers ; ils fuient le voisinage de l'homme, se tiennent toujours sur les écueils les plus hauts et les plus éloignés au large, et ne fréquentent pas les golfes ni les îles qui sont à leur entrée.

Commerce de Bergen avec le Nordland.

Lorsque la population du Nordland devint trop forte pour se suffire à elle-même, il fallut que les pêcheurs se décidassent à faire le long et pénible voyage de Bergen. Voilà l'origine de la navigation à Bergen, qui, après un laps de temps de deux cent soixante-dix ans, est regardée dans ces

contrées, et surtout dans cette ville, comme ordonnée par la nature. Aux mois de juin et de septembre, les yachts du Nordland arrivent en foule à Bergen aussi régulièrement, qu'une saison y succède à une autre. Les vendeurs ne mettent plus le prix aux poissons. Ce prix est fixé par tous les acheteurs qui gagnent sur les grains et sur les objets qu'ils fournissent aux pêcheurs du Nordland.

En 1807, cent vingt-six yachts du Nordland, de Tromsoë et de Senjen, arrivèrent en même temps à Bergen. Cette route qu'ils parcourent deux fois par an, égale presque la moitié de la distance qui sépare leur pays de l'Espagne, où le produit de leur pêche est définitivement expédié, et cette partie du voyage est la plus pénible et la plus dangereuse. On est dans une zone où les vents varient journellement; on prolonge une côte que ses nombreux écueils rendent une des plus redoutables du globe. Les yachts des Nordlandais, quoiqu'un grand nombre ait cent quatre-vingt mille du pays à parcourir, ne sont pas construits

de manière à pouvoir sans danger, se risquer à prendre le large; la côte est entrecoupée de trop de baies ouvertes, où ils ne peuvent trouver de refuge à l'abri des îles, et où les vents et les vagues les brisent fréquemment contre les rochers. Presque tous les ans, quelque yacht du Nordland se perd dans le Folgenfiord ou près de Statland. Cet accident supportable pour le négociant, ne l'est pas pour le paysan pêcheur; en se renouvelant, il a plongé plusieurs communes dans une extrême pauvreté; car les paysans affrêtent en commun le yacht qu'entretient ordinairement le négociant qui demeure dans leur voisinage. Si le navire périt, les paysans perdent une grande partie de leur fortune; si le même malheur leur arrive plusieurs fois en peu d'années, l'île qu'ils habitent devient inculte et déserte. Ils se découragent, et réduits à la mendicité, ils sont obligés de travailler de nouveau comme s'ils commençaient leur carrière. La perte d'hommes occasionnée par cette navigation, n'est pas moins préjudiciable dans une province

qui a surtout besoin de bras pendant un été d'une durée si courte. Un yacht avec ses voiles à antennes, comme sont tous ceux du Nordland, a besoin d'être monté par huit à dix hommes forts et robustes. Les voyages de Bergen enlèvent donc plus de mille hommes au Nordland, non pour accroître la valeur des productions qu'ils emportent; mais au contraire, pour en diminuer considérablement le produit par les frais de la navigation. Il y a pour les Nordlandais, une perte de deux mois entiers, qui est vivement sentie. La pêche ne réclame pas seule leur présence; leurs bras seraient aussi très-nécessaires pour le labourage, et pour le besoin des prairies où ils récolteraient la provision d'hiver de leur bétail; il ne faut pas croire que dans ces voyages, l'habitant du Nordland rapporte chez lui de l'argent : il ne prend en retour que les choses dont il a le besoin le plus strict, par exemple du bled pour le ménage. Toutes les familles vivent les unes envers les autres, comme si elles étaient isolées; le désir d'être mieux ne peut se

développer que chez un petit nombre d'individus, et alors même ne produit rien d'avantageux, car il existe bien peu de moyens de le satisfaire, quand un intérêt commun ne réunit pas les hommes et ne les excite pas à s'aider réciproquement. Tout ce que l'on gagne au-delà de ce qu'il faut pour l'indispensable nécessaire, est employé aux jouissances des sens dont il ne reste rien, et qui ne contribuent pas au perfectionnement de l'homme, but où chacun devrait tendre, même en exerçant la pêche.

Le Gouvernement, en élevant Tromsoë au rang de ville, semble avoir eu l'intention bienfaisante d'exciter une nouvelle vie chez les Nordlandais, d'épargner aux pêcheurs les désastreux voyages de Bergen, et au moyen d'une communication plus intime des habitans entre eux, d'y faire germer l'activité et le bien-être. Les résultats n'ont pas répondu à ses désirs; Tromsoë est probablement trop éloigné du Lofodde, centre des pêcheries. Un voyage à Barcelone semble aux négocians de Trom-

soë un voyage de découvertes aussi hasardeux que celui de Vasco de Gama.

Nuit de la Saint-Jean passée à la clarté du soleil; aurores boréales de l'hiver.

La clarté, le calme des nuits facilitent beaucoup au mois de juin, le passage du Vestfiord, ou golfe de l'ouest, qui est large et difficile. Le soleil reste, pendant toute la nuit, assez haut sur l'horizon, et répand une chaleur douce. A midi, ses rayons sont presque insupportables.

L'auteur arriva à Loedingen le 24 juin 1807, c'était la veille de la Saint-Jean. Tout le monde se réunit sur une colline voisine pour y allumer le feu, suivant l'usage pratiqué chez la plupart des nations européennes. Le feu brûla bien, mais il ne contribua en rien à rendre la nuit plus claire; car à minuit le soleil brillait de tout son éclat, et à peine voyait-on la flamme. On n'a sûrement pas inventé le feu de la Saint-Jean dans ces régions boréales; il y est sans vertu, et n'éclaire pas

tout le pays d'alentour, comme dans les contrées plus méridionales; mais cela ne diminue en rien la gaîté, et l'on dansa toute la nuit.

En voyant le soleil luire à minuit, on est frappé du double avantage dont ces régions reculées jouissent pendant la nuit. En été une clarté continuelle, en hiver, les aurores boréales. Cependant ce météore n'est pas aussi fréquent qu'on le croit. Il est du nombre des phénomènes dont l'apparition éveille toujours l'attention.

A Loedingen on voit dans le mois de juin passer presque sans discontinuer, des petits bateaux qui débouquent du Tiellesund pour aller à Vaage, chercher le poisson qui a été pêché en février, et que l'on a laissé sur cette île pour sécher; ou bien ils reviennent avec leur cargaison. Cela donne à Loedingen une activité singulière qui fait plaisir; mais quelle tristesse en 1807 pour les malheureux pêcheurs, dont les espérances étaient cruellement déçues. L'énorme quantité de neige qui était tombée à la fin de l'hiver, s'était élevée à la

hauteur des perches transversales auxquelles le poisson était suspendu. Beaucoup de perches étaient encore cachées dans la neige; le poisson s'était détaché de celles qui en étaient dégagées et il avait pourri. Le petit nombre de pêcheurs qui, malgré la tempête du mois de février, avait fait une capture abondante, avait, par cette calamité nouvelle, et entièrement imprévue, perdu jusqu'à l'espérance. La petite quantité de poisson que ces infortunés rapportaient, devaient à peine suffire pour payer les provisions qu'ils consommaient dans ce voyage. Le peu de jours pendant lesquels cette masse de neige était tombée, fit au Nordland une blessure dont il ne pouvait se guérir de plusieurs années. Les habitans de cette province déploraient et la perte de leur poisson, et celle de la plupart des objets dont ils avaient besoin sur le continent. Personne n'avait ramassé assez de fourrage pour nourrir ses vaches jusqu'en juillet; les arrêtes et les têtes de poisson, le résidu des huiles, les herbes marines, la mousse des rennes ou les bran-

ches de bouleau, en un mot tout ce qui sert à nourrir les vaches en hiver était consommé. Le bétail ne pouvait pas vivre avec le peu qui restait. Il n'y avait pas un paysan, surtout en allant plus avant vers le nord qui n'eût la perspective de perdre la plus grande partie, ou même la totalité de ses bestiaux.

Une opinion généralement répandue dans le nord, en Norwège et en Suède, sur les bords de la mer comme dans les vallées de l'intérieur, c'est que le climat change sensiblement. Les étés, dit-on, sont moins chauds, les hivers moins froids, mais bien plus longs. Autrefois le Nord ne connaissait que deux saisons, l'été et l'hiver; aujourd'hui il y a un printemps, mais il arrive à l'époque à laquelle on attendait l'été, et la culture ne gagne pas à ce changement.

Pêcherie de Vaage ou du Lofodde.

Loedingen n'est pas tout-à-fait à cinq milles de distance de Vaage, centre et chef-

lieu de toutes les pêcheries du Nord. Le grand nombre de bateaux qui passent dans le mois de juin donne une idée de la masse d'hommes qui se rassemblent en hiver dans cette île ; et cependant il ne passe pas devant Loedingen le quart de ceux qui habitent au nord du Lofodde. En comptant tous les bateaux qui se réunissent à Vaage, leur nombre approche de quatre mille ; chaque bateau est monté par quatre ou cinq hommes, il se trouve par conséquent, sur les bateaux seuls, plus de dix-huit mille pêcheurs. C'est plus du quart de la population totale du Nordland, et sûrement plus de la moitié des hommes faits qui habitent cette contrée, sur une longueur de près de cent milles géographiques. A ces bateaux se joignent plus de trois cents bâtimens ou yachts de Bergen, de Sundmoer, de Christiansand et de Molde, montés chacun par sept à huit hommes ; de sorte que Vaage, dans les mois de février et de mars, réunit vingt mille hommes tous en mouvement dans un espace peu étendu. Le Banc de Terre-Neuve n'occupe peut-être

pas autant d'hommes à la fois, à l'époque de la pêche.

C'est de là surtout que dérive la richesse de Bergen, car la quantité de poissons que cette ville reçoit d'autres endroits est de peu d'importance en comparaison de ce que lui fournit la pêche de Vaage pendant le peu de temps que dure celle-ci. Chaque bateau, en général, prend environ trois mille poissons, quelques-uns en prennent moins, d'autres en prennent jusqu'à sept mille, et même jusqu'à dix mille. Si l'on ajoute à cette quantité ce qu'enlèvent les yachts et les grands navires, on trouvera que le total s'élève à près de seize millions de morues. On évalue le poids à six cent mille *vogs* de trente-six livres chaque (ce qui donne un produit de six tonnes d'or, ou deux millions de francs), parce que le prix moyen du vog est estimé, à Bergen, un écu. Un point du globe qui fournit des produits aussi considérables mérite bien de fixer l'attention.

Le nombre des pêcheurs n'est point limité par la quantité du poisson, et cette

pêche est libre pour tous ceux qui veulent y prendre part. On n'a pas encore entendu de plaintes de ce que les riches diminuaient le profit des pauvres, ni de ce que les pêcheurs nordlandais s'étaient vus contraints, par la grande affluence de ceux qui venaient du Sud, à partager avec ces derniers ce qu'ils comptaient prendre; la plupart des parages de la Norwège, fameux par leurs pêcheries, ont peu à peu perdu leur réputation; le Lofodde conserve la sienne intacte depuis plus de dix siècles; on n'a pas encore d'exemple que le poisson y ait manqué.

On est tenté de se demander pourquoi le poisson persiste à venir près de cette île, tandis qu'il visite moins constamment les autres parties de la côte. Quand on examine avec attention la singulière position du Lofodde, composé d'une longue suite d'îles qui renferment pour ainsi dire une mer intérieure, dont la communication avec la mer du large n'a lieu que par des canaux étroits entre les îles, il paraît évident que la cause de l'affluence des pois-

sons est due à l'abri que les terres hautes leur procurent contre les tempêtes du large; ils ne se rencontrent dans ces parages qu'à l'époque du frai, temps où une mer tranquille leur est nécessaire; en été, on n'en voit plus. Les poissons se rassemblent au nombre de plusieurs millions au-dessus de trois ou quatre bancs, et semblent y attendre les pêcheurs. Leur arrivée se fait avec un certain ordre. Les poissons laités descendent à une plus grande profondeur; les poissons œuvés se tiennent à quelques brasses au-dessus: quand ils sont tous parvenus au banc pour frayer, les poissons laités s'enfoncent jusqu'à ce qu'ils y touchent, et lancent leur frai; les poissons œuvés les suivent, et laissent tomber leurs œufs dans la laite: l'opération terminée, ils retournent en mer, soit pour poursuivre les harengs, soit pour s'enfoncer dans les profondeurs inconnues de l'Océan. Voilà pourquoi la durée de la pêche est restreinte à quelques semaines.

L'époque de l'arrivée du poisson n'est pas déterminée à un jour près, mais elle

n'a guère lieu avant la première moitié de janvier, ni plus tard que la fin de février. Tout est fini au mois d'avril.

La pêche se fait de trois manières, au filet, aux lignes, et à la ligne à main. La première est la meilleure et la plus usitée. Les filets ont environ vingt brasses de long, et sept à huit pieds de haut. Les mailles ont plusieurs pouces d'ouverture. Le bord inférieur du filet est garni d'un grand nombre de cordes, auxquelles on attache des pierres qui servent à fixer le filet au fond de la mer. On allonge, on raccourcit les cordes suivant la profondeur à laquelle on veut que le filet s'arrête. Le bord supérieur du filet est aussi garni de cordes, dont les extrémités sont fixées à des morceaux de bois qui flottent sur l'eau, ce qui maintient le filet dans une position verticale, et lui fait présenter une espèce de muraille qui arrête la marche du poisson. Cette manière de pêcher, fondée sur la vitesse, la marche de la morue, est très-bien imaginée. Ce poisson pousse avec impétuosité sa tête au travers des mailles du filet, mais

le corps qui est plus large ne peut suivre; la morue veut reculer, ses nageoires pectorales, semblables à deux ressorts détendus, l'empêchent de se dégager; elle reste prise. Les pêcheurs jettent ordinairement leurs filets le soir, à l'entrée de la nuit, et les retirent au point du jour. Souvent le filet se trouve assez rempli de poissons pour fournir la charge du bateau. Si le filet était d'une dimension plus grande en hauteur, il ne pourrait pas toujours supporter le poids des morues, et tel qu'il est, il faut le retirer avec beaucoup de précaution, parce que le poisson, qui perd dans l'eau une partie de son poids, mais qui une fois hors de l'eau agit de toute sa pesanteur sur les mailles, s'échapperait en les déchirant, si un des pêcheurs à l'instant où la morue arrive à la surface de la mer ne lui donnait un coup de croc dans le ventre pour l'entraîner dans le bateau. Cette espèce de pêche ne peut avoir lieu pendant le jour, parce que le poisson qui aperçoit les filets, quoiqu'ils soient à soixante ou quatre-vingts

brasses de profondeur, s'en écarte aussitôt.

L'introduction de la pêche au filet a beaucoup changé la condition des habitans de la Norwège, en leur faisant prendre une fois plus de poissons qu'auparavant. Les filets furent mis en usage en 1685, par Claus-Niels Sliningen, négociant à Borgund, dans l'île de Soendmoer. Cette nouveauté excita d'abord un cri général. On ne pouvait nier qu'elle ne fût bien préférable à la pêche au hameçon, mais on disait qu'un filet était très-coûteux, et que les riches seuls pourraient se le procurer. Tous les pêcheurs s'opposèrent donc à son introduction, et l'on employa même beaucoup d'esprit à prouver que la nouvelle méthode était mauvaise. Les pêcheurs riches et les négocians méprisèrent les criailleries; l'usage du filet devint de jour en jour plus fréquent, quoique la guerre entre ses partisans et ses antagonistes continuât avec le même acharnement. On en vint à une procédure légale. La cour, après

un mûr examen, prononça que le filet, bien loin de nuire, était une chose utile. Alors la nécessité obligea les plus récalcitrans et les plus pauvres d'aviser aux moyens de se procurer des filets. En peu de temps ils furent au nombre des ustensiles ordinaires de pêche, parce que l'expérience confirma la décision du tribunal. Peu à peu cette méthode a gagné le long de la côte, quoiqu'avec peine; elle n'est pas encore entièrement adoptée dans le Finmark, et les Russes, qui sont les meilleurs pêcheurs du Nord, ne l'ont pas encore mise en pratique.

Ce sont les filets qui limitent le nombre des pêcheurs du Lofodde, parce que l'espace leur manque. Chacun cherche à placer ses filets dans l'endroit le plus avantageux, il en résulte des désordres et des altercations qui ont obligé le Gouvernement de rendre, pour la première fois depuis que le Lofodde est fréquenté, une ordonnance pour régler la marche de cette pêche. On a nommé des inspecteurs qui assignent le lieu, et indiquent la direction

où chacun doit placer ses filets. Cette mesure sage n'a pas encore apaisé tous les désordres; ils semblent même s'être accrus depuis quelque temps que le nombre des embarcations qui viennent du Sud a augmenté, c'est ce qui fait désirer généralement que le Gouvernement envoie, à l'époque de la pêche, un délégué pour y exercer une inspection suprême. Les pêcheurs en ont fait la demande aux magistrats du district.

La pêche aux lignes présente bien moins d'avantages que la pêche au filet. Cette dernière, en effet, surprend inopinément le poisson dans sa course, et ne lui laisse pas le choix de fuir ou d'éviter sa perte. Il faut, au contraire, que la ligne attire le poisson; elle lui laisse en quelque sorte la faculté de se déterminer. Les lignes ne peuvent être employées que dans le fond de la mer, tandis que les filets le sont à la profondeur que le pêcheur désire. Une ligne est composée de trois cordes; celle du milieu touche au fond de la mer, où elle est maintenue par une pierre. Les deux

autres cordes tiennent à l'extrémité supérieure de celle du milieu, et indiquent le point où elle se trouve. La corde du milieu a ordinairement plusieurs centaines de brasses de longueur, quelquefois même un quart de mille. De demi-brasse en demi-brasse est fixé un gros hameçon, de sorte que chaque ligne est souvent garnie de plusieurs centaines de hameçons. On laisse la ligne dans la mer pendant un jour ou une nuit; quand on la retire, on trouve le poisson qui s'est pris en avalant le hameçon. On voit qu'il est possible de prendre ainsi avec une seule ligne plusieurs centaines de poissons, et voilà pourquoi cette méthode est assez usitée. Dans le commencement de la pêche, elle est moins profitable que vers la fin pour prendre la morue, qui, avant d'avoir frayé, ne descend pas à une aussi grande profondeur qu'à l'instant où elle s'en va.

Si les pêcheurs avaient la possibilité de porter chez eux le poisson aussitôt qu'il est pris, ou de le vendre sur le lieu même, comme dans le Finmark, les pêcheries du

Lofodde y gagneraient considérablement. Il faut, au contraire, qu'ils aillent à terre, pour suspendre le poisson aux échafaudages, où, pour sécher, il doit rester exposé au vent pendant deux ou trois mois. Ce terme expiré, les pêcheurs font un nouveau voyage pour le prendre et le porter au négociant de leur canton, ou bien le charger sur le yacht du district. Tout cela prend beaucoup de temps, et occasionne beaucoup de frais, parce que la terre n'est pas libre comme la mer. Chaque pouce carré de terrain appartient à son propriétaire, à qui le pêcheur doit payer l'espace qu'il occupe pour ses opérations. Il est défendu de retirer les poissons des échafaudages avant le 1er juin, parce qu'on ne peut pas espérer qu'avant cette époque ils soient parfaitement secs. Un seul poisson, qui n'est qu'à moitié sec; non-seulement ne tarde pas à pourrir, mais gâte aussi le tas où il se trouve, et même une cargaison entière.

Les pêcheurs, ces hommes actifs et courageux, exposés à tous les dangers de la mer, ont peine, quand ils viennent à terre,

à y trouver un abri contre le froid et les tempêtes des hivers polaires. Les paysans des îles du Lofodde, logés très à l'étroit, ne peuvent admettre dans leurs habitations qu'un petit nombre de pêcheurs. De chétives baraques, éparses le long du rivage, ne mettent pas ceux-ci à couvert des injures du temps. Entassés les uns sur les autres, ils n'y trouvent ni le repos, ni la chaleur qui leur seraient si nécessaires après leur course pénible et périlleuse; ils ne peuvent se sécher. Quoiqu'endurcis par la rigueur du climat, les Nordlandais sont incapables de supporter constamment cet excès de fatigue, sans cesse renaissante. L'hiver de 1806 engendra, parmi les pêcheurs, une espèce de maladie qu'ils rapportèrent dans leurs foyers, et qui étendit ses ravages tout le long de la côte.

L'Arabe et le Persan élèvent des caravanserais pour les voyageurs; l'habitant des Alpes place des hospices aux passages des hautes montagnes; le Norwégien en a fondé pour les personnes qui gravissent les sommets du Dovrefield et du Fillefield; pour-

quoi ne construirait-il pas aussi des demeures pour cette foule d'hommes qui manquent d'abri au Lofodde?

Lapons à Loedingen, et au détroit de Kloeven.

La paroisse de Loedingen s'étend vers les frontières de la Suède. De cette cure dépendent aussi une centaine de Lapons, établis sur les bords de la baie. On les regarde comme des étrangers, et on ne les comprend pas parmi les habitans de Loedingen, parce qu'ils ne viennent qu'en été. Ils appartiennent aux paroisses de Gollivara et de Jockmock, dans le Luleo-Lapmark, en Suède, et passent ordinairement la montagne vers le 14 avril, pour descendre vers la mer. Lorsqu'ils en approchent, les rennes y courent avec une rapidité extraordinaire, et boivent avidement une quantité incroyable d'eau salée. Les Lapons croient cette boisson nécessaire à la santé de leurs rennes, qui pourtant n'en usent qu'une fois par an. Ils les ramènent ensuite dans les montagnes, vers les hautes vallées

que les Norwégiens ne fréquentent pas, et à mesure que l'été s'avance et que la neige se fond, ils montent toujours davantage. Le jour de Saint-Olof, dans le milieu du mois d'août, ils abandonnent ces cantons, rôdent encore quelque temps sur les frontières des deux États, et en automne, s'enfoncent dans les forêts qui entourent l'église et la demeure du pasteur. Ils gardent dans leur habitation d'hiver ce qu'ils possèdent de plus précieux, parce qu'il est beaucoup plus commode pour eux de voyager sur des patins, et de transporter tout ce qu'ils ont sur des traîneaux dans la saison où les collines sont aplanies, et où les lacs et les marais offrent une surface solide. Chaque chef de famille a donc ordinairement, dans le voisinage de l'église, une petite habitation, où il laisse, pendant l'été, ses richesses et ses ustensiles d'hiver. On conçoit par-là qu'ils considèrent leurs excursions d'été comme des absences de leur domicile, et qu'ils ne se croient vraiment chez eux que dans le lieu où ils passent l'hiver.

On donne, en Norwège, le nom de Lapons à ces hommes qui, en été, passent les montagnes; c'est probablement parce qu'on les nomme ainsi en Suède. Les étrangers sont très-surpris que cette dénomination de Lapon soit, d'ailleurs, absolument inconnue en Norwège. Le peuple désigné généralement par ce nom, reçoit des Norwégiens celui de Finois, depuis Roeraas, qui est l'endroit le plus méridional où l'on en trouve, jusqu'au cap Nord. Les plus anciennes chroniques prouvent que cela a toujours été ainsi. Les hommes qui vivent au nord de la chaîne des Alpes scandinaves, depuis la mer Blanche jusqu'à Drontheim, n'ont jamais été appelés Lapons, ni par les écrivains norwégiens, ni par les auteurs étrangers qui les ont suivis. Tous les Finois-Lapons sont sujets norwégiens. Tous les Lapons appartiennent à la Suède. Cependant, si l'on parle de ce peuple en général, on ne peut plus lui appliquer la dénomination de Finois. Les hommes actifs et industrieux qui habitent le grand duché de Finlande, ont, pour porter ce

nom, un droit garanti par l'usage; ils seraient, avec raison, fâchés de se voir confondus dans la même classe que les Lapons.

Le Gysund, entre Senjen et le continent, est le seul détroit par lequel Tromsoe et le Finmark communiquent avec les cantons plus méridionaux; car il serait trop long, et même dangereux, de faire le tour de Senjen en prenant le large. C'est ce qui rend le détroit et Kloeven extrêmement vivans, parce que tous les navires et les bateaux sont obligés de passer près de ce lieu. Le détroit est bordé de collines. Graesholm, cap prolongé et arrondi, offre une véritable plaine revêtue de bouleaux et d'aunes. Au pied de cette éminence, et dans l'endroit le moins large du détroit, est située l'étape de Gebostad, qui sert en même temps d'auberge. Cinq cents rennes venant du continent, y traversent, tous les ans, le détroit à la nage, pour aller pâturer dans les Alpes de Senjen. Comme cette île ne peut les nourrir pendant l'hiver, les Finois (Lapons) retournent alors avec eux en Suède. Ces Lapons sont de pauvres mi-

sérables, leurs rennes suffisent à peine pour les nourrir. Cependant, dès qu'ils ont des peaux, des ramures ou des fromages de rennes à vendre, ils se hâtent de porter ces objets au cabaret, et en consomment à l'instant le produit en eau-de-vie. Aussi n'est-ce pas au milieu des marchands et dans les auberges qu'il faut étudier les mœurs, les usages et les goûts des Lapons; car on serait tenté de croire que les Norwégiens en jugent sainement, quand ils disent que c'est l'écume du genre humain. Le fait est que ces Finois sont de grands enfans, dont les idées ne s'étendent guère au-delà de leurs rennes, et dont les plaisirs se bornent à la jouissance du moment. On ne saurait croire avec quel mépris le Norwégien les traite. Il leur permet bien difficilement de mettre le pied dans sa maison, et il cherche à éviter les relations les plus éloignées avec eux. — *Je n'en fais pas plus de cas que d'un Finois* — est, dans le Nordland même, l'expression du plus profond mépris.

Influence du jour continuel.

L'auteur arriva le 4 juillet 1807 à Tromsoë. La présence continuelle du soleil, et la sérénité constante de l'air donnent aux jours de ces contrées un charme particulier. Quand, aux approches de minuit, le soleil continue sa marche vers le Nord, tout le pays jouit, comme les contrées plus méridionales, du calme du soir. Lorsque cet astre s'élève de nouveau, on croit de même voir recommencer le jour, et à mesure qu'il monte progressivement, il répand une chaleur nouvelle sur tout le pays. La clarté est à tous les instans la même, et à peine s'imagine-t-on que la soirée est avancée, lorsque le thermomètre, par son abaissement, annonce que minuit est déjà passé. La sensation qu'imprime l'aspect du soleil est toujours pure, car l'impression mélancolique qu'il produit en se plongeant dans les ondes, ne vient pas la troubler. Un peu après minuit, toute la nature commence à s'animer lentement, des nuages s'élèvent de terre, et se répandent en for-

mes variées dans l'air et sur les montagnes. De petites vagues, à la surface de la mer, font voir que l'air qui vient du Nord, se presse graduellement avec plus de force vers le Sud. Le soleil monte sur l'horizon, ses rayons agissent progressivement sur le sol. Le murmure des ruisseaux, gonflés par la fonte des neiges dont le pays est encore couvert, augmente sensiblement. Le vent du Nord s'est entièrement élevé, il ne souffle plus par bouffées, mais avec une régularité continue, le long du détroit. Vers huit heures du soir, tout est rentré dans le repos; plus de nuages dans l'air, plus de vent du Nord, on ne ressent plus, pendant la nuit, que la douce chaleur du soleil.

Peu d'endroits de cette partie de la côte, située au-delà du cercle polaire, jouissent, comme Tromsoë, de l'avantage de voir sans interruption le soleil dans sa marche continue au-dessus de l'horizon. Presque partout, un rocher, une éminence en dérobent la vue pendant quelques heures. Lorsqu'il se montre de nouveau, cette apparition produit le même effet que s'il

sortait de dessous l'horizon. Quand il disparaît, la température baisse; elle ne remonte qu'une heure après qu'il a reparu, quand ce serait à cinq ou sept heures du matin.

Tromsoë situé sous le même parallèle que les colonies les plus septentrionales du Groenland, que l'entrée de la mer de Baffin, et que les glaces éternelles, a un climat beaucoup moins rigoureux que celui de tous ces parages. Le soleil reste sur l'horizon pendant deux mois, où depuis le milieu de mai, jusques vers la fin de juillet.

Quenes (Finois) à Alten.

Alten est non-seulement le lieu le plus peuplé, le plus agréable et le plus fertile de tout le Finmark : il est aussi le seul où l'on cultive le bled, et le point du globe le plus septentrional où cette culture ait lieu. On en a l'obligation aux Quenes (Finois); car avant qu'ils s'établissent dans ce canton, on n'osait pas l'essayer. Il y a en-

viron un siècle qu'ils sont venus habiter cette province, et y ont amené l'activité et l'industrie. Ce furent sans doute les guerres de Charles XII, et les dévastations des russes en Finlande, qui les forcèrent d'abandonner leurs foyers. Poursuivant constamment leur marche au Nord, ils se fixèrent à Alten en 1708. Ces premières émigrations en ont amené d'autres, et n'ont pas discontinué : circonstance très-avantageuse pour la Laponie. Elles sont mêmes si considérables, que les Lapons craignent avec assez de fondement que les Quenes ne finissent par occuper leur pays et les en chasser entièrement ; inconvénient qu'il leur serait cependant facile de prévenir, si, à l'exemple des Quenes, ils prenaient des habitations fixes, et cultivaient la terre. Les Quenes n'ont rien changé à la manière de vivre et aux usages de leurs ancêtres. Ils parlent le Finois qui a moins de ressemblance avec le Lapon, quoique d'origine commune, que le Suédois n'en a avec l'Allemand. Les maisons sont distribuées comme celles de la Finlande. La

plupart ne consistent qu'en une grande pièce construite en poutres, et qui n'a d'autre plafond que le toit. A l'un des côtés se trouve un poële énorme qui occupe la plus grande partie de la paroi, et qui n'a pas de tuyau extérieur, de sorte que la fumée s'élève jusqu'au toit, se rabat le long des parois, et sort par de petites ouvertures carrées à trois pieds environ au-dessus du sol. Lorsque le bois est entièrement consommé, et qu'il n'y reste plus qu'une braise ardente, on ferme les lucarnes, et l'on concentre dans la pièce une vraie chaleur de Syrie. La partie supérieure du poële sert aux bains de vapeur usités en Finlande comme en Russie.

Les Quenes ne se distinguent pas des Lapons par le vêtement, mais ils en diffèrent totalement par les mœurs. Ils sont, sans en excepter les Norwégiens, les habitans du Finmark les plus civilisés et les plus industrieux. Ils ont de l'esprit naturel, l'intelligence vive et prompte, et ne redoutent pas le travail. Aussi appren-

nent-ils aisément tous les métiers qui sont nécessaires aux besoins du ménage.

On ne sait pas plus d'où vient le nom de Quenes, que l'on ne connaît l'origine des noms de Lapons et de Finois; mais tous sont anciens. Les Quenes composent, en ce moment, la plus forte partie de la population d'Alten, et sont à peu près les seuls habitans de la vallée d'Altenelv.

Les huttes de terre.

Dans le Finnbugt, sur la côte de Mageroe, les Norwégiens demeurent dans des huttes de terre, couvertes d'herbes, qui ressemblent à de petits monticules. Véritables habitations de tongouses, elles tiennent aussi des *gammers* des Finois, mais l'intérieur ressemble un peu plus à une maison. Après être entré par la porte, haute de trois pieds, qui retombe toujours d'elle-même; un passage obscur conduit à toutes les subdivisions de la hutte. Une porte semblable à la première donne entrée dans la pièce principale, qui ne dif-

fère en rien des maisons des paysans norwégiens. Elle est construite en poutres, sa forme est carrée, le toit est en pyramide, avec une ouverture carrée au milieu, que l'on ferme dans la nuit avec une vessie de poisson tendue. C'est par là que, dans le jour, entre la lumière et que sort la fumée, le long des parois sont rangés un banc, et en avant une table, puis le lit du maître, des armoires et des coffres. Une grande cheminée dans le coin tient lieu de cuisine. Les enfans et les domestiques habitent en dehors de cette pièce, ou bien avec le bétail. Ce genre de bâtisse est celui qui convient le mieux à ces climats, et à ces îles où l'on ne trouve aucun combustible. L'épaisseur du mur de terre fait de cette demeure une cave dont la température ne se met en harmonie avec celle de l'atmosphère qu'après un laps de quelques semaines. Neige-t-il, la tempête se fait-elle sentir au dehors? on n'en éprouve rien dans ces huttes de terre, où l'on ignore de même si l'on est en hiver ou en été; au lieu que dans les maisons ordinaires

du nord, construites en poutres, chaque changement de l'atmosphère est sensible au bout de quelques heures. L'air y pénètre par les fenêtres et par les portes, et parcourt toute la maison. Il est singulier que les personnes riches ne s'en tiennent pas aux huttes en terre pour y habiter en hiver, car rien n'empêche d'en arranger l'intérieur à sa fantaisie. Si l'on n'y a que peu de jour et presque pas de vue, il faut convenir que c'est ce que l'on doit le moins regretter durant quatre mois de nuit continuelle.

Rennes de l'île de Mageroe.

L'intérieur de Mageroe, quoique désert et aride, n'est pourtant pas tout-à-fait inutile. Cinq à six cents rennes, à peu près sauvages, errent dans les montagnes. Pendant l'hiver, on les laisse en liberté ; en été, les Lapons montagnards les rassemblent, et profitent de leur lait. Ces rennes et des hermines sont les seuls quadrupèdes que l'on rencontre dans l'île où n'ont pas pé-

nétré les ours et les loups, ces ennemis féroces des Finois, qui les redoutent beaucoup. Les détroits sont trop larges pour que ces animaux dévastateurs puissent les traverser à la nage. Chaque propriétaire, surtout s'il est Norwégien, a des vaches et des moutons dans le voisinage de son habitation; on a beaucoup de peine à se procurer des provisions suffisantes pour nourrir ces bestiaux en hiver; car on ne peut songer à établir des prairies dans le peu d'espace libre que laissent les rochers. Pour suppléer à cet inconvénient, on a recours à un moyen très-singulier, on connaît les lieux situés entre les rochers où l'herbe croît en été, sans pourtant devenir très-grande. Comme elle continue à croître en hiver sous la neige, on fait des trous dans la neige, et on retire avec des crochets une herbe longue et fraîche; opération qui n'est pas toujours exempte de dangers, parce que ces endroits secourables, étant placés au milieu des rochers les plus escarpés, sont exposés aux avalanches. En 1806, un Lapon montagnard

de Saruaes envoya ses deux fils chercher de l'herbe à un mille et demi de sa demeure; ils avaient écarté la neige et rempli leur filet d'herbe, lorsqu'en descendant la montagne, la chute d'une avalanche les engloutit. Leur chien, qui les précédait, retourne sur ses pas, trouve l'avalanche, et y gratte jusqu'à ce qu'un des jeunes gens en puisse sortir. Celui-ci cherche aussitôt à débarrasser son frère, mais il se trompe d'endroit; le chien, mieux guidé par son instinct, le découvre, ne cesse de gratter la neige, et trouve enfin cet infortuné, qui, couché sur le ventre, s'efforçait de sortir de cette affreuse position.

Les rennes, et même les moutons, savent aussi trouver l'herbe qui croît sous la neige; quelquefois il y en a qui passent l'hiver enfoncés dans la neige à douze et quinze pieds, et au printemps on les trouve plus gras qu'à l'ordinaire.

Les Lapons côtiers.

Les Lapons côtiers ne vivent que de la pêche, et ne possèdent qu'un petit nom-

bre de rennes, ou même n'en ont pas du tout. Au mois d'août on ne trouve que des femmes dans les maisons, parce qu'à cette époque où les Russes fréquentent ces parages, les Lapons ne quittent pas la mer, et ne reviennent chez eux qu'après plusieurs semaines d'absence. Les huttes habitées par ces femmes n'ont pas plus de huit pieds de diamètre, et ressemblent à des fours faits avec des branchages à une hauteur de quatre pieds. L'espace vide entre les perches qui soutiennent l'édifice est rempli par des mottes de terre, mais avec tant de négligence, que l'air y pénètre de toutes parts. Au milieu de la partie supérieure, une ouverture carrée sert à la fois de porte et de cheminée; la mère, les filles, et les belles-filles assises à l'étroit, s'occupent à tisser des bandes de laine. L'emplacement resserré est mesuré avec une exactitude rigoureuse pour chacune des femmes; les filles ne peuvent pas aller du côté où est la mère; celle-ci ne va que par hasard du côté des filles. Le feu ou l'âtre, placé au milieu de la hutte, sépare

le côté qui commande de celui qui sert. C'est par le maintien d'un ordre semblable, que l'on trouve dans un emplacement étroit de la place pour une famille entière, sans que les individus qui y habitent se gênent mutuellement dans leur travail. Il faut le voir pour croire que cela soit possible.

Les Lapons côtiers n'ont pas, comme les Lapons montagnards, de motifs de vivre en nomades. Obligés, pendant le temps de la pêche, d'abandonner au soin d'autrui le petit nombré de rennes qu'ils possèdent, ils pourraient donc se bâtir, à l'instar des Norwégiens, des habitations fixes; mais ils n'en font rien, et cette répugnance s'oppose non-seulement à leurs progrès dans la vie sociale, mais aussi détruit les ressources du pays. Ils croient qu'il leur faut deux ou trois habitations. Celle d'hiver est dans l'intérieur de la baie, et si près des forêts, que quand ils abattent un bouleau, il tombe presque toujours devant leur porte. En été, ils se rapprochent de la mer, afin d'être plus à portée des lieux de pê-

che; souvent même ils changent de demeure en automne, pour conduire leurs rennes à des pâturages nouveaux. Voilà pourquoi leurs huttes ne sont construites que pour durer quelques mois. Tout ce que possède le lapon voyage avec lui; il garde tout au plus, dans sa résidence d'hiver, une petite cabane, où il conserve ses provisions pour cette saison, ainsi que son bateau. Avec un genre de vie aussi vagabond, la quantité d'objets que l'on possède est un embarras réel; car, ou ils sont difficiles à transporter, ou bien il faudrait, pour les mettre à l'abri, que la hutte fût plus vaste, et construite avec plus de soin. Voilà de quelle source dérive le triste état de la plupart des Lapons côtiers.

Les Lapons montagnards.

L'auteur arriva dans le Finmark le 11 septembre 1807, et se trouva trois degrés au Nord du cercle polaire, au milieu de déserts solitaires; quoique la neige eut disparu, la nature était encore engourdie. Le

bouleau nain, fidèle habitant de ces montagnes, ne montre que des branches faibles et rampantes; la ronce, fausse mûre, cherche en vain à produire des fruits, elle ne porte que des feuilles. A peine, en automne, une fleur languissante parvient-elle à se développer. Quelques groupes de saules de montagnes, clairs-semés semblent plutôt braver la rigueur du climat que couvrir le sol aride.

Au pied de la montagne, l'auteur et ses guides entrèrent dans une hutte, où ils furent reçus, mais peu affectueusement. En fait d'hospitalité, les Lapons ne sont pas des Arabes. Dans les endroits si élevés qu'il n'y croît plus d'arbres, un beau naturel ne se développe plus chez l'homme abâtardi par l'influence continuelle du climat et du besoin. L'eau-de-vie seule donne l'essor aux sensations les plus délicates des Lapons, et de même que dans l'Orient un présent annonce une visite, de même en Laponie, le verre d'eau-de-vie adoucit les dispositions peu amicales. Alors, l'on cède à l'étranger la première place au fond de la

tente, en face de la porte. Tout le monde est couché autour de la pièce, qui a tout au plus huit pieds de diamètre. Le feu ou la fumée qui s'élève du milieu de cet espace empêche l'air qui vient de la porte de pénétrer jusqu'au fond en face, et voilà pourquoi cette place est réservée au maître ou à sa femme, les enfans se placent ensuite; enfin, les domestiques sont le plus près de la porte. Quand un étranger demande à entrer, la civilité laponne lui commande de s'asseoir sur le seuil en dedans, ou même devant la porte à moitié ouverte; le maître s'informe alors du sujet de sa venue, et même des nouvelles du pays; si le récit lui plaît, il finit par prier l'étranger d'approcher. Celui-ci devient alors un membre de la famille, on lui cède une place dans la tente, et on le régale de lait et de chair de renne. L'Arabe invite à entrer dans sa tente, et ne fait pas de questions.

On conçoit à peine qu'une hutte de lapon, d'une structure si frêle, résiste à des tourmentes affreuses. La charpente est construite en perches placées circulaire-

ment, et inclinées de manière à former un cône. Des perches, posées transversalement, vont de l'une à l'autre. On revêt le tout d'une toile, qui ordinairement est une toile à voile, et on laisse une ouverture au sommet, afin que la fumée ait une issue. La partie inférieure de l'enveloppe reste établie par terre; on s'en sert pour mettre les provisions, le lait et les ustensiles de toutes sortes à l'abri de la pluie. Tous ces objets, recouverts par cette toile, forment un gros bourrelet qui tient lieu de parquet, et qui empêche le vent de pénétrer pardessous la tente. Un autre grand morceau de toile, non assujéti, est posé pardessus la couverture, du côté d'où vient le vent. Les siéges sont en peaux de rennes, et en couvertures de laines blanches, dont le degré de beauté détermine le rang des places et de la personne qui doit les occuper.

Une telle habitation est peu solide et très-étroite; l'on comprend même difficilement comment une famille entière, souvent nombreuse, peut trouver à s'y loger

pendant plusieurs mois. Il est rare, à la vérité, que tous les individus qui composent la famille y soient réunis à la fois. Les rennes exigent leur présence et leur surveillance, même pendant les nuits les plus orageuses; les hommes et les enfans, les femmes et les filles vont alternativement, sans exception, deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures vaquer à cette surveillance; chacun emmène plusieurs chiens, qui lui appartiennent en propre, et qui n'obéissent qu'à ses ordres. Lorsqu'un Lapon revient de son poste, ses chiens affamés le suivent, et souvent on voit huit, dix et même douze de ces animaux sauter à la fois dans la tente et y chercher un endroit commode pour s'y coucher. Ils ont alors réellement besoin de repos, car tant qu'ils font au-dehors la garde avec leurs maîtres, ils sont dans un mouvement continuel. C'est sur eux que reposent la sûreté et le salut du troupeau; ils le tiennent réuni dans un lieu, ou le conduisent à un autre. Ils en écartent les loups, ennemis les plus redouta-

bles des Lapons. Le renne timide s'effraie, et court çà et là dans le désert quand le loup s'approche; les chiens, au contraire, se mettent à aboyer, et serrent les rennes les uns contre les autres; de sorte que le loup n'ose pas les attaquer. Aussi, lorsque le chien fatigué rentre dans la tente, le Lapon partage son morceau de chair de renne et sa soupe avec lui, plus volontiers qu'avec son père et son frère.

C'est un coup-d'œil singulier et agréable que celui de l'instant de la soirée où les rennes se réunissent autour de la tente pour se faire traire; sur les collines même les plus éloignées, tout est vie et mouvement. Les chiens jappent de toutes parts pour faire avancer les rennes qui courent, gambadent, s'arrêtent, sautent de nouveau et prennent les attitudes les plus variées. Lorsque cet animal qui broutait, troublé par le cri du chien, lève la tête, et que sa vaste et superbe ramure se dresse en l'air, qu'il est beau, qu'il est majestueux! et quand il court, avec quelle agilité il rase la surface du sol! on n'entend pas le

bruit de ses pieds. L'oreille n'est frappée que du craquement continuel de ses genoux qui rappelle la détonation de l'étincelle électrique. Ce bruit produit une impression singulière et se propage au loin, quand un grand nombre de rennes sont réunis. Lorsque trois à quatre cents de ces animaux arrivent à la tente, ils s'arrêtent ou se couchent, ou courent familièrement de l'un à l'autre, ou forment des groupes autour des emplacemens couverts du lichen qui fait leur nourriture. Les jeunes Laponnes vont ensuite, avec leur vase de bois, d'un animal à l'autre pour les traire. Le frère de la jeune fille ou un serviteur jette une courroie autour de la ramure du renne qu'elle a indiqué, et tâche de le lui amener. Le renne se débat, ne veut pas obéir au mouvement de la courroie, la jeune fille sourit de la difficulté que son frère éprouve, puis laisse malignement échapper l'animal, afin que son frère soit obligé de courir encore après lui. Le père et la mère ont déjà amené plus tranquillement à eux tous leurs rennes, et

rempli de lait plusieurs vaisseaux. Ils grondent de ce que les jeux de leurs enfans ont mis le troupeau en désordre; les enfans s'empressent de le faire rassembler par leurs chiens. En voyant des scènes pareilles, on songe involontairement aux familles des patriarches. Lorsqu'enfin le troupeau entier s'est couché tout autour de la tente, on le prendrait pour un camp au milieu duquel veille le génie qui le commande et le protège.

Une famille qui n'a que cent rennes est gênée, elle n'est pas assurée de ne point mourir de faim; et quand elle est réduite à cet état de détresse, il faut qu'elle renonce à la vie pastorale, qu'elle se rapproche des côtes, et qu'elle demande à la mer l'aisance qu'elle ne trouve plus au milieu des montagnes. Mais ses yeux se portent toujours vers les hauteurs; et aussitôt qu'elle le peut, elle s'empresse de changer la hutte et les profits du Lapon côtier, contre le troupeau du Lapon montagnard. L'attrait d'une vie libre et indépendante sur la montagne, influe peut-être moins

sur ce penchant que la bonne nourriture dont jouit habituellement le Lapon montagnard, et que le Lapon côtier ne peut pas se procurer, même les jours de fête. On voit journellement, dans chaque hutte, de la chair de renne cuire matin et soir, pour toute la famille, dans de grandes marmites de fer; on choisit ordinairement les jeunes rennes pour les manger. Chaque personne a certainement, pour sa part, plus d'une livre de viande. Aussitôt qu'elle est cuite, le père de famille la sépare avec ses doigts, et distribue à chacun sa portion. On se figurerait difficilement avec quelle avidité chacun la reçoit, et avec quelle promptitude il la déchire avec ses doigts et ses dents. On mêle alors, au bouillon resté dans la marmite, du lait de renne, de la farine de seigle ou d'avoine; et quelquefois, mais rarement, on y ajoute du sel. On distribue aussi ce bouillon à chaque individu de la maison, qui l'avale avec le même appétit qu'il a mangé la viande. Le Lapon côtier n'a, au contraire, pour nourriture, que du poisson avec de

l'huile de poisson. Il ne trouve jamais le moyen, ni l'occasion de se préparer une bonne soupe, tandis que le Lapon montagnard mange une viande savoureuse et substantielle. En hiver il se procure une nourriture bien plus variée. Il prend une quantité incroyable de coqs de bruyère, de lagopodes et d'autres oiseaux délicats; il en mange une partie et vend l'autre. Quelquefois aussi, il tue un ours, et, de même que le paysan Norwégien, il s'en nourrit. La viande de renne ne lui manque pas non plus dans cette saison, parce que les morceaux qui sont gelés se conservent long-temps. Il sait aussi garder le lait pour l'hiver, temps auquel les rennes n'en donnent pas. Il l'expose en automne au froid, et conserve, comme des fromages, les morceaux gelés. Lorsqu'au bout de quelques mois on les fait fondre, le lait est aussi frais et a aussi bon goût que s'il venait d'être tiré. Arrive-t-il un étranger que l'on veut régaler, on met au feu un morceau de lait gelé, puis on donne à l'hôte une cuillère avec laquelle il racle la sur-

face du morceau de lait, à mesure qu'il fond. Quand il en a assez, on emporte le reste dans un endroit frais, et on le serre pour de nouveaux hôtes. Les Lapons apportent souvent à Alten de ces morceaux de lait, et les y vendent avantageusement, parce que les habitans de cet endroit en sont très-friands. Ils les emploient en guise de lait de vache, et l'on peut y ajouter beaucoup d'eau sans nuire à sa qualité. En effet, dans son état naturel, il est trop gras pour les usages ordinaires du ménage; et quoique chaque femelle de renne n'en donne qu'une petite quantité, même dans le cœur de l'été, il n'est pourtant guère possible de consommer en une fois cette quantité réunie.

Pêche du saumon dans le Muouioelf.

Le 18 septembre 1807, l'auteur éprouva un véritable plaisir à quitter la Laponie Nomade pour entrer en Suède dans une métairie, située sur une éminence voisine d'un lac; il trouva une chambre très-pro-

pre, avec une cheminée et des fenêtres vitrées. Les parois étaient garnies de vaisseaux à mettre du lait, tous bien nets, et de grands pains de beurre, destinés à être envoyés à Alten. Les tables, les bancs, bien frottés, éblouissaient de blancheur; le sol était couvert d'un plancher. Cela ne pouvait plus s'appeler une misérable habitation. On ressentait déjà l'influence de l'esprit actif et industrieux des Finois, et on se félicitait de s'éloigner des Lapons. Ces deux peuples diffèrent extrêmement, non-seulement par la civilisation et les mœurs, mais encore par la physionomie nationale. Les Lapons sont généralement très-petits; les hommes d'une grande taille sont tellement rares parmi eux, que sur plusieurs centaines d'individus, on en voit à peine un qui ait cinq pieds quatre pouces, et un grand nombre de femmes pourraient être regardées comme appartenant à l'espèce des nains. Les Finois ont beau demeurer pendant des siècles dans les mêmes cantons que les Lapons, leur taille ne diminue pas, non plus que celle des Norwégiens ou

des Suédois. Il est facile d'assigner la raison de cette différence : elle ne dérive que de la dissemblance de civilisation. Les peuples polaires sont petits comme tous les animaux, comme tous les êtres organisés qui les entourent, parce qu'ils sont, comme eux, entièrement exposés à l'action d'un climat rigoureux qui tend sans cesse à resserrer et à comprimer, et qu'ils n'ont pas appris à se garantir de ses effets. Le Finois, au contraire, se procure dans son habitation une chaleur des tropiques, qui dilate tout ce qui tendrait en lui à se contracter, et lui donne l'activité et la force nécessaires à l'homme. Il compense un froid excessif par des bains de vapeurs d'une chaleur immodérée, et l'expérience, répétée au milieu de la Laponie, fait voir qu'il s'en trouve bien.

En 1799, on comptait dans la Laponie suédoise 5,113 Lapons. Si l'on en ajoute à ce nombre, 3,000 pour la Norwège, et 1,000 pour la Russie, où ils sont moins nombreux que dans les deux autres pays où ils habitent, on aura pour résultat à

peu près 10,000 individus au plus. On compte au contraire, dans la Finlande seule, près d'un million de Finois.

A l'embouchure du Palajock, la pêche du saumon se fait d'une manière singulière. Les Finois s'embarquent le soir avec des flambeaux et passent toute la nuit, sur la rivière, à harponner le saumon. Leur manœuvre est belle, et exige beaucoup de souplesse et de dextérité. Rien de plus pittoresque que la figure du harponneur, qui placé en avant du bateau, entièrement éclairé par la lueur du feu, reste immobile, tenant à la main le trident mortel prêt à frapper; son attention, ses regards sont fixés constamment sur la surface de l'eau pour découvrir le saumon. A peine la nuit est-elle commencée, que de toutes parts des feux éclatans se répètent sur la surface claire et tranquille des eaux; ils se croisent dans toutes les directions, et toujours la figure immobile du harponneur se montre seule en avant avec son trident redoutable; comme si les feux avaient été dirigés par des puissances in-

connues. Soudain une étincelle de vie, prompte comme la foudre, se communique à la figure jusques-là immobile. Le trident, lancé avec force, frappe l'eau, et le saumon blessé ne fait, en se débattant contre la douleur, qu'enfoncer davantage dans sa tête la pointe acérée. A l'extrémité du bateau est placé un gril en fer, en forme de réchaud, attaché à un long bâton recourbé, de manière que les morceaux de pin embrasé qu'il renferme se trouvent éloignés de l'embarcation. Derrière le feu, sur l'extrémité du bateau, se tient le harponneur; en arrière de lui, un autre homme conduit le bateau, mais il ne donne que des coups d'aviron très-faibles et presque insensibles. L'instrument mortel est long, sa partie inférieure est armée de cinq ou six dents de fer très-fortes, recourbées comme des fers de flèches. Le bateau contient encore des fourches plus fortes, mais semblables au trident. Le saumon, attiré par la lueur du feu, ne soupçonne aucun danger, et s'élève lentement à la surface de l'eau. S'il est trop fort pour le harpon

lancé, le conducteur du bateau a recours aux autres fourches qui sont toutes prêtes.

Torneo et manière dont on y vit.

Torneo ne répond pas à l'idée que l'on se fait d'une ville regardée comme le centre de tout le commerce des régions polaires jusqu'à la mer Glaciale. Torneo a pourtant plusieurs rues qui, en général, sont bien alignées et se coupent à angles droits. Mais ces rues ne sont point pavées, elles ressemblent à un champ, ou à une prairie, tant l'herbe y est haute. On y voit peu de passans, et les voitures ne roulent que dans une seule rue. Il est vrai que les rues de la partie haute sont fermées par des barrières, parce que leurs habitans ont le privilége exclusif de s'en servir, comme de prairies, peut-être même de les faucher. Voilà sans doute pourquoi les habitans des provinces plus au midi, assurent pour se moquer de ceux de Torneo, que le produit du foin que l'on récolte sur la place du marché de cette ville, est un

des émolumens fixes du bourgmestre. C'est cependant par cette place, et par les rues qui de là se prolongent sur les bords du fleuve, que passe la grande route du golfe de Bothnie à Stockholm. Aussi, tout y a une meilleure apparence, et l'on y voit quelques maisons à deux étages, peintes et décorées.

Tout le long du fleuve Torneo dans la Laponie suédoise, on ne trouve pas un seul paysan suédois; on n'y voit que des Finois. Les Suédois sont confinés dans la ville de Torneo, où la population ne s'élève pas à plus de 632 personnes. Les habitans n'en jouissent pas moins joyeusement de la vie à leur manière; ils se réunissent fréquemment; le matin chez l'apothicaire sur la grande place où l'on se régale d'un verre d'eau-de-vie ou de liqueur; à midi à la taverne; l'après-midi encore chez l'apothicaire, pour boire de la liqueur, et le soir au café où le punch coule à grands flots. Les saillies de gaieté sont fréquentes; les orages du monde n'agitent que bien faiblement ces hommes naturel-

lement paisibles, ils n'arrivent même que rarement jusqu'à eux.

Stockholm.

A Landjerf, éloigné de cinq milles de Torneo, disparaît l'habit long à l'arménienne, et la ceinture jaune. La nation finoise et sa langue ont là leurs limites; on n'entend plus parler que suédois.

J'arrivai, dit l'auteur, le 24 octobre à Stockholm, dans l'obscurité. Depuis longtemps le grand nombre de voitures et de charrettes, qui couvraient la route, m'avait annoncé le voisinage de la capitale; mais je me croyais encore au milieu d'une forêt épaisse, lorsque les deux grandes lanternes de la barrière brillèrent tout-à-coup à mes yeux. La rue de la reine, (Drottningegata), tirée au cordeau, nous conduisit de la hauteur où est l'observatoire, jusqu'au niveau du lac Maelar. Cette rue, longue de près d'un quart de mille, offrait par son illumination un aspect magnifique. Quel mouvement sur la place du Normalen, quelle foule sur le beau pont qui con-

duit au pied du palais du roi et dans la ville proprement dite! même dans l'obscurité, on ne pouvait méconnaître la capitale du royaume.

Cette ville est merveilleuse, unique dans son genre. Quelle multitude d'aspects romantiques! des îles, des eaux, des rochers, des coteaux, des vallées; tout ce que l'on peut imaginer épars dans différens paysages, est rassemblé dans son enceinte. Ce que la nature peut montrer de grand, se trouve à côté des plus beaux monumens des arts. On ne voit pas ici, il est vrai, la magnificence ravissante de Naples, mais elle est compensée par la diversité des tableaux dont la nouveauté et la singularité frappent à chaque instant. On ne peut s'empêcher d'admirer la situation imposante du palais du roi, placé au milieu de la ville sur une éminence. De là se développe aux yeux du spectateur l'ensemble de cette cité, qui, du bord de l'eau, s'élève de chaque côté sur le penchant des collines. Les rochers des rives solitaires de Roerstrand et de Carlbergsvik, où de jo-

lies maisons de campagne sont cachées dans les crevasses des montagnes, ont un charme inexprimable. L'intérieur de la ville, les vaisseaux dans le port, les îles, les bateaux, la forêt et les rochers du parc, offrent un coup-d'œil enchanteur à l'observateur placé sur les hauteurs du Soedermalm. L'alignement des rues est dirigé avec tant d'art, que les grands édifices et les églises qui s'y trouvent, forment toujours des points de vue, et quoique situés dans des quartiers éloignés, occupent et attirent constamment l'attention. Aucune autre ville de l'Europe ne présente des beautés aussi variées.

Christiansand et retour à Berlin.

L'auteur en continuant sa route, s'arrêta à Christiansand placée à l'extrémité méridionale de la Norwège et la quatrième ville du royaume; aucune ville de Norwège n'a des rapports aussi intimes au-dehors. De là, tant de choses, tant de particularités qui rappellent ou l'Angleterre, ou la

Hollande, ou l'Allemagne. On est surpris, quand on se trouve sur la place du marché, d'apercevoir une maison à deux étages, surmontée d'un immense moulin à vent construit à la manière hollandaise, et qui s'élève comme une tour; il est certainement le seul de son espèce dans le royaume. Il se découvre de si loin, qu'il indique à ceux qui entrent dans la baie, la position de Christiansand.

A la fin de novembre 1808, l'auteur termina son intéressant voyage et retourna à Berlin.

FAITS DÉTACHÉS.

Naufragé sauvé par son chien.

Vers la fin du mois de novembre 1818, un vaisseau anglais assailli par une horrible tempête, vint se briser contre les écueils dont la côte de Bretagne est presque partout hérissée. L'équipage périt presque totalement. Parmi le petit nombre de ceux que la mer avait épargnés, se trouvait le capitaine du vaisseau. Jeté miraculeusement sur un rocher plat, un bonheur si inespéré lui parut un bienfait du ciel, et son premier mouvement fut d'en rendre grâces à Dieu. Toutefois cette circonstance n'assurait point son salut; la marée approchait et les flots grossissant à chaque instant, menaçaient de ressaisir bientôt leur victime échappée. Dans ce pressant danger, une inspiration soudaine fait recourir le malheureux capitaine au

seul ami qui l'eût suivi, et cet ami c'était son chien. Il lui met une clef dans la gueule et l'excite à gagner le rivage. Aussitôt l'intelligent animal s'élance dans les flots, et, par des efforts multipliés parvient à la plage. La tempête commençait à s'apaiser; le ciel reprenait sa première sérénité, et l'animal guidé par les faibles rayons de la lune, arrive près d'une métairie peu éloignée de la mer; il pousse alors de longs hurlemens qui réveillent le maître de la ferme. Celui-ci, prenant ces cris pour ceux d'un loup, sort armé d'un fusil; quel est son étonnement à la vue d'un chien qui le regarde avec des yeux attendris et qui semble implorer son aide. La clef qu'il découvre lui suggère l'idée que quelque naufragé réclame du secours. Il éveille aussitôt son valet et marche avec lui vers le rivage sur les traces du chien. Arrivé au lieu du naufrage, ce pauvre animal caresse les deux paysans, et leur indique de l'œil son malheureux maître qui répond par des cris de désespoir aux hurlemens inquiets de son fidèle compagnon.

Ces bons paysans réfléchissaient au moyen de sauver le capitaine, lorsque le chien saisissant dans sa gueule, le bout d'un petit câble qu'ils avaient apporté, se met à le tirer vers la mer. Frappés de cette action qui devenait pour eux un trait de lumière, les paysans lâchent le câble, ayant soin de le retenir seulement par l'autre extrémité. Le chien s'élance de nouveau dans la mer, et malgré la violence des flots qui le submergent quelquefois, ranimé par les paroles de son maître qui l'appelle d'une voix suppliante, il surmonte tous les obstacles et parvient à le rejoindre. Il était temps, la mer couvrait déjà presque entièrement le rocher. Le capitaine saisit promptement le câble, se lie fortement avec par le milieu du corps et fait signe aux paysans de tirer à eux. Il se précipite alors dans les flots suivi de l'intrépide animal qui lui sauvait la vie; et tous deux, après les chocs les plus violens, arrivent enfin au rivage meurtris et expirans de fatigue. Les paysans les transportent dans la ferme, et là, prodiguent à leur hôte et à

son intéressant compagnon, tous les soins qui leur sont nécessaires.

Le chien est resté trois jours sans prendre aucune espèce de nourriture. Quand son maître allait le caresser, il remarquait des larmes dans ses yeux. Cependant à force de soins, le capitaine parvint à conserver la vie à celui qui la lui avait sauvée.

Ce trait a été raconté par un des témoins du rapport fait aux autorités de la côte.

Chasse du Tigre et du Lion dans l'Indoustan.

Extrait de la correspondance particulière d'une dame anglaise, qui a souvent pris part à cette chasse.

Tout étant disposé pour la chasse, éléphans, armes et munitions, nous partîmes à sept heures du matin. Des arbres chétifs et rabougris formaient ça et là des jungles, ou taillis sans fraîcheur ni verdure. La campagne était déserte et du plus triste aspect : il semblait que nous eussions franchi les limites des pays habités. Quelques

cabanes en ruine, et les taillis un peu verdoyans qui, dans le jour, servent de retraite aux bêtes féroces, rompaient seuls la monotonie de la scène qui nous environnait.

La manière dont les Indiens vont à la découverte des bêtes féroces est difficile à croire. Des gens de la campagne, sans armes et à moitié nus, vont regardant de côté et d'autre d'un jungle, comme un petit garçon chercherait en Europe des nids d'oiseaux ou une brebis égarée. Quand le taillis est trop épais pour que l'œil puisse y pénétrer, les éléphans s'y font jour avec leur trompe, en déracinant tout ce qui s'oppose à leur passage. A quatre milles du lieu où nos tentes étaient dressées, s'offrit un jungle qui pouvait avoir trente toises de circonférence, et autour duquel nous nous postâmes. Nous avions onze éléphans, dont trois étaient montés par nous; j'étais sur l'un des plus grands avec un de nos chasseurs. Les hommes à cheval se tenaient plus près du jungle que de nous, et les piétons le fouillaient, comme je viens de le dire. Les

éléphans travaillaient à percer les broussailles, quand l'un d'eux, mâle sans défenses, de l'espèce si justement estimée qu'on appelle *Muckna*, fit lever un tigre royal. Dans ce moment je sentis mon cœur palpiter; je désirai être bien loin. Mais ce saisissement fut court; la curiosité et l'ardeur de la chasse eurent bientôt dissipé toutes mes craintes. Le tigre fit un bond comme pour se jeter sur le Muckna, puis rentra dans le jungle. L'un de nous y poussa son éléphant, et le tigre, poursuivi jusqu'à l'extrémité opposée, s'élança par-là dans la plaine. Comme on ne voyait pas d'autres taillis à la ronde, nous conjecturâmes qu'il allait revenir à celui d'où il avait été lancé; et un moment après, nous l'aperçûmes qui s'y dirigeait effectivement. Nous fîmes alors entrer notre éléphant dans le jungle; et nous étions occupés à le fouiller, lorqu'avertis par les gens à cheval qui l'entouraient que le tigre venait de se glisser dans les broussailles, nous le suivîmes au bruit de ses grondemens, et le serrâmes bientôt de si près, qu'il partit sous la

trompe même de l'éléphant que je montais, fit un bond dans la plaine, et rentra de nouveau dans le jungle. Un coup de feu partit dans ce moment sans l'atteindre. Nous eûmes de la peine à le poursuivre dans le fourré, où il s'était enfoncé; enfin comme nous regardions à travers les plus épaisses broussailles, nous le vîmes qui s'y coulait sans bruit. L'un de nous l'ajusta aussitôt, et le blessa mortellement à l'épaule. Toutefois l'animal ne fut qu'arrêté par le coup; mais une balle de mon fusil qui l'atteignit presque au même instant, le renversa. Nous fîmes alors une décharge complète de notre artillerie; la plupart de nos coups portèrent, comme nous le jugeâmes aux ruades que fit le tigre, dont nous n'étions éloignés que de vingt-cinq pieds au plus. D'un coup de pistolet je lui fracassai la mâchoire; et comme dès-lors il n'y avait plus de danger à l'approcher, un de nos gens l'acheva en lui déchargeant son fusil sur la nuque à bout portant. Il fut alors tiré hors du jungle, et nous descendîmes de nos élé-

phans pour le voir plus à notre aise. Il était criblé de balles, dont cinq le perçaient de part en part. Nous fûmes d'autant plus satisfaits de l'avoir tué, qu'on nous dit qu'il avait long-temps infesté les grandes routes et enlevé beaucoup de voyageurs. Le grondement du tigre a été mal comparé au mugissement du taureau; il imite davantage le grognement du cochon, quoique vingt fois plus fort. Ce bruit est l'un des plus effrayans qu'un animal puisse faire entendre.

Le tigre chargé sur un éléphant, nous reprîmes notre chasse. Bientôt nous lançâmes un cochon sauvage, qui se mit à courir d'une telle vitesse, que le plus agile de nos piétons ne put l'atteindre. Dans une partie de la plaine plus découverte, nous fîmes lever un troupeau de nilghaus. Cet animal est gris-bleu, il a les jambes et les pieds du daim, tient un peu de la vache et du cheval, et porte sur le garrot une petite bosse garnie de crins.

Dans un circuit d'environ trois lieues, nous battîmes sans succès plusieurs jun-

gles, nous regagnâmes nos tentes à trois heures du soir, sans avoir rencontré autre chose qu'un grand troupeau de buffles, qui se désaltéraient dans une flaque d'eau.

Le lendemain matin, nous nous mîmes à la recherche de trois lions, qu'on nous dit être dans un jungle à deux lieues de nos tentes. Parvenus à ce jungle, celui de nous qui dirigeait la chasse, après avoir appris qu'il contenait un lion et un tigre, nous fit venir, nous distribua nos postes, et ayant fait monter sur les taillis un grand nombre de paysans d'un village voisin, qu'il avait appelés, il donna l'ordre aux autres chasseurs de battre les buissons sur les deux rives d'un canal dégradé, dans le lit duquel le jungle était placé.

Notre battue nous conduisit à plus d'un quart de mille, sans aucun résultat; mais peu d'instans après les hommes postés sur les arbres nous crièrent qu'ils voyaient une bête féroce dans le jungle. En effet, une lionne vint traverser le canal précisément devant nous : je lui tirai un coup de

fusil au moment où elle grimpait sur la rive opposée à celle où nous nous trouvions, et je la manquai. Elle redescendit dans le canal presqu'aussitôt, et nous eûmes le déplaisir de ne pouvoir l'ajuster, parce que notre éléphant était devenu tout-à-fait ingouvernable. La lionne étant sortie du canal pour entrer dans un fourré fort épais, nous la suivîmes; elle rugissait si près de nous, que nous nous attendions à en être assaillis, et apprêtions nos armes en conséquence; mais l'indocilité de notre éléphant portée au comble, ne nous permit pas de les employer. Tandis que son mahout (cornac) travaillait à le réduire, la lionne traversa de nouveau le canal, et bientôt un coup de fusil partit d'un taillis où elle venait de pénétrer. Nous étions redevenus maîtres de notre éléphant, quand elle revint se jeter dans un jungle voisin de celui qu'elle occupait d'abord. Nous l'atteignîmes de deux coups dans cet endroit, et elle ne changea plus de place: on la voyait couchée, on l'entendait gronder, mais d'un ton plus doux ou plus sourd

que n'avait été celui du tigre. Après avoir mis des lingots dans nos fusils, nous en fîmes quelques décharges, qui décidèrent l'animal à sortir du jungle, et à se traîner dans le lit du canal. Ses reins étaient brisés, et toute la partie postérieure de son corps dans le plus mauvais état, ce qui fut très-heureux pour nous, car le reste n'avait pas du tout souffert. Elle se dressa un moment sur les pattes de devant, et nous lança un regard où se peignaient la douleur et le désir de la vengeance. Un préjugé favorable à son espèce a pu me tromper; mais j'ai cru voir le courage uni à la dignité dans son attitude : le feu de ses yeux et la position de sa tête indiquaient assez que l'impuissance seule l'empêchait de s'élancer sur nous. La pitié m'inspirant le désir de terminer ses souffrances, je lui traversai la tête d'un coup de fusil : elle tomba morte; et, après l'avoir examinée, on reconnut qu'elle avait moins de trois ans.

J'appris alors dans quelle circonstance avait été tiré le premier coup de fusil que

j'avais entendu. La lionne s'était jetée sur un Indien qui n'avait pu fuir ni se servir de son arme, tant sa peur avait été grande. Elle tenait dans sa gueule le turban de ce malheureux renversé et foulé sous ses pieds; les éléphans reculaient d'épouvante, quand le coup de fusil vint lui effleurer le côté et lui faire lâcher prise. C'est alors que je lui vis traverser le canal et que je l'aperçus pour la seconde fois. Ce noble animal, encore dans toute sa vigueur, et déjà irrité quand il terrassa le pauvre Indien, offrait, m'a-t-on dit, un beau spectacle: je ne regrette pas d'en avoir été privé; l'impression du danger imminent que courait un de mes semblables, eût prévalu sans doute en moi, dans cette circonstance, sur tout autre sentiment.

Persécution des Chrétiens à la Chine.

Une lettre d'un missionnaire de Macao, sous la date du 1er avril 1819, rapporte que tout prêtre européen, ou prêtre chrétien chinois que l'on découvre dans ce

pays est mis à mort. Quand les autres chrétiens ne veulent pas apostasier, ils subissent les plus affreux tourmens, et sont ensuite envoyés en Tartarie. En 1819, il y avait dans la seule province de Futcuen deux cents chrétiens qui attendaient la mort ou l'exil. Dans tout l'empire, il n'y a que dix missionnaires, dont cinq à Pékin, et nul ne peut avoir de rapport avec les habitans qu'en secret. Le prince a banni les peintres, les horlogers et les mathématiciens. Le seul moyen qui reste aux missionnaires pour pénétrer dans le pays, est de gagner les courriers qui vont de Macao à Pékin; mais si la chose est découverte, le missionnaire et le courrier sont mis à mort sur-le-champ. La religion catholique s'étend cependant au milieu de ces persécutions: il y a cinquante ans, on ne comptait dans la province de Futcuen que cinq à six mille chrétiens, on en compte aujourd'hui soixante mille.

Particularités sur la tribu des Ottowas.

Extrait d'une lettre d'un voyageur américain.

Les Ottowas, sauvages des bords du lac Huron, se rendent au port de Mackinaw, sur ce lac, pour échanger leurs pelleteries, leur blé et leur poisson contre des quincailleries, des couvertures de laine, des draps, des armes et des munitions. Aussitôt qu'une barque a touché le rivage, l'équipage, généralement composé de deux familles, saute à terre. Le plus âgé trace un cercle de dix à douze pieds de diamètre; et tandis que la femme et les enfans couvrent cet espace de nattes et de peaux, rangent les paniers de grains, les ustensiles de cuisine, les armes et les boîtes pleines de hardes, les hommes disposent en faisceaux les crocs et rames de la barque, les unissent avec des liens d'écorce d'arbre, et recouvrent le tout avec des nattes d'un tissu très-serré, ne laissant qu'une ouverture au point de leur réunion dans la partie supérieure pour le passage

de l'air et de la fumée. Sous ces espèces de tentes appelées *wigwam*, qui se dressent en moins de dix minutes, les Indiens sont parfaitement à l'abri des injures de l'air et de l'intempérie des saisons.

En moins d'un quart-d'heure, toute une tribu d'Ottowas a mis à flot ses légères barques d'écorce d'arbre, chargées de tout ce qu'elle possède. Rien n'égale la célérité de ces sauvages; leur physionomie excite généralement l'admiration, et les figures des hommes, presque toujours empreintes de noblesse, et celles des femmes, à la fois douces et spirituelles, offriraient un sujet d'étude fort intéressant pour un Lavater. Mais ce qui fait surtout une profonde impression, c'est la beauté, la santé et la vivacité des enfans, qu'on appelle *paposes* dans la langue naturelle. A peine sont-ils sevrés, qu'on les voit courir, nager, ramer dans un canot, et se livrer généralement à tous les genres d'exercices en usage parmi eux.

Quoique la condition de ces tribus sauvages soit loin d'inspirer la pitié, cepen-



Chef sauvage de la tribu des Ottowas



dant elle pourrait être améliorée, et l'on obtiendrait facilement ce résultat en encourageant parmi eux l'industrie et le commerce. Tout annonce leur capacité : ils en donnent chaque jour des preuves multipliées, et c'est à eux seuls qu'appartient le secret des teintures végétales les plus brillantes. Des récompenses équitablement distribuées, perfectionneraient les branches d'industrie déjà existantes, ou en créeraient de nouvelles aussi utilement pour eux que pour nous.

« Un chef des Ottowas, nommé Machiwita, dit l'auteur de la lettre, vint voir notre bateau à vapeur, avec plusieurs Indiens de sa tribu. Ce chef, âgé de vingt-un à vingt-deux ans, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, et la forme et les proportions des diverses parties de son corps eussent pu servir de modèle à un artiste, pour la statue d'Apollon. Il avait le nez grec, et dans le regard une volupté qui, jointe à la douceur et au calme de ses traits, lui donnaient l'air plutôt asiatique que romain. Son costume tenait du

grec et du circassien; ses sandales étaient de peau de daim, sur lesquelles des piquans de porc-épic de différentes couleurs, formaient d'agréables ornemens; ses brodequins et son manteau étaient de laine anglaise superfine, teinte en blanc; un croissant d'argent où était gravé son nom, pendait sur le devant de sa veste; ses joues, peintes avec beaucoup de délicatesse, offraient l'image de deux coquilles parfaitement imitées. Il portait un turban du plus beau calicot, roulé plusieurs fois autour de son front, et dont les bouts, garnis de franges d'or enlacées dans ses cheveux, retombaient avec plus de grâce que de symétrie sur ses épaules.

» Nous invitâmes les principaux habitans de Makinaw et les chefs des diverses tribus, à faire sur notre bateau à vapeur le tour de l'île, et une promenade sur le lac Michigan. Tous les yeux parurent frappés presque uniquement, durant cette excursion, de la beauté du chef sauvage. Il y avait à bord plusieurs belles femmes indiennes et américaines; mais l'une des

dames de notre société les éclipsait toutes. Machiwita la vit, et, pour la première fois, ressentit le pouvoir des charmes d'une femme blanche. Flattée de la préférence qu'elle obtenait, elle voulut lui témoigner combien elle y était sensible; et, tirant un anneau de son doigt, elle le mit au doigt du chef sauvage. Celui-ci ayant appris par l'interprète, que cet anneau était de la part de celle qui le donnait une marque d'affection, courut exprimer sa joie aux autres chefs. Ils accueillirent sa confidence avec de grands éclats de rire, qui ne purent entièrement couvrir leur secret dépit. Revenu auprès de celle qui l'avait touché, Machiwita lui parla ainsi :

« Belle étrangère, vous avez donné à » Machiwita un anneau qui est, dit-on, » l'emblême de l'amour. Votre beauté, com» me une première rose du printemps; » charme ses yeux; mais votre bonté touche » son cœur : il vous le donne ce cœur, et » pour jamais.

» Tout est merveille dans ce canot : il » brûle des feux du soleil; les grands pois-

» sons de l'abîme le font mouvoir, et
» l'esprit de *Manitou* le guide sur ce lac;
» mais ce n'est pas là ce qui rend heureux
» Machiwita; son bonheur provient de ce
» que vous êtes ici, de ce qu'il peut vous
» voir sourire et vous entendre parler. Il
» quitterait volontiers sa mère et ses sœurs,
» son wigwam et son canot, pour vous ac-
» compagner dans votre patrie, vers le so-
» leil levant. Il conservera l'anneau que vous
» lui avez donné, jusqu'à ce qu'il aille au
» séjour des esprits. Une seule chose pour-
» rait le résoudre à s'en séparer, ce serait
» le don de votre personne. »

Un coup de canon s'étant presqu'aussitôt fait entendre; à ce signal du départ, le beau sauvage oubliant, du moins en apparence, les sermens qu'il venait de prononcer, sauta légèrement dans sa barque pour aller rejoindre sa famille.

Naufrage du bâtiment l'Auguste, *de Ste. Lucie, sur les côtes de la Terre-Ferme, en* 1818.

L'*Auguste*, de Ste.-Lucie, parti de Castrie le 15 juin 1818 pour la Grenade, était arrivé à sa destination, malgré son état de délabrement, cinq jours après son départ. Il était dangereux de se remettre en mer avec un pareil bâtiment : le capitaine en était convaincu et hésitait à le faire ; mais obligé de céder aux sollicitations du subrécargue et d'un passager, qui désiraient tous deux arriver promptement à la Trinité, il appareilla le 22 juin au soir. La mer était grosse, et bientôt la violence des courans emporta le bâtiment vers la côte de Terre-Ferme. Il eut cette fois le bonheur d'atteindre le port de Caroupa, et y fut ravitaillé.

Ayant remis en mer le 29, de nouveaux dangers l'assaillirent bientôt. La mer devint terrible; il y avait un pied d'eau dans la chambre; et, pour alléger le bâtiment, toute la cargaison fut jetée à la mer. Enfin

après dix-sept jours d'une tempête continue, il fut poussé le 15 juillet sur la côte, entre la rivière de la Hâche et Sainte-Marthe, chez les Indiens. Il se trouvait dans la plus affreuse détresse.

Au jour, les naturels apportèrent du secours; mais les câbles dont ils se servaient s'étant rompus, le bâtiment, livré de nouveau à lui-même fut rejeté sur les rescifs, d'où il ne fut plus possible de le dégager. L'équipage descendit à terre, ne laissant à bord que deux hommes. Aussitôt les Indiens entourèrent les naufragés: la circonstance exigeait beaucoup de prudence, et le capitaine qui en connaissait toute la nécessité, avait engagé le passager, dont les instances avaient en partie forcé son départ, à ne prendre aucune arme et à se conduire avec beaucoup de ménagemens envers des hommes d'un naturel très-irritable, et dans la dépendance desquels leur petit nombre les mettait. Malgré ces sages avis, que le passager traitait de pusillanimes, il s'était armé d'un sabre. Les malles déposées sur le rivage ayant at-

tiré l'attention des Indiens, et le chef ayant ouvert celle de l'imprudent passager, celui-ci mécontent de voir qu'on lui prenait un objet auquel il tenait, ferma le couvercle sur les mains du sauvage, en témoignant beaucoup d'humeur. Cette dernière imprudence fut le signal d'un massacre général. Le chef indien ayant demandé avec un geste impératif le sabre que portait l'auteur de l'insulte qu'il venait de recevoir, n'en fut pas plutôt armé qu'il lui en déchargea un coup mortel sur la tête. Au même instant, une grêle de flèches assaillit les autres naufragés, et il ne resta bientôt plus de l'équipage que le capitaine, qui chercha son salut dans les flots. Comme il essayait de regagner son bateau, il reçut cinq flèches dans le corps, dont les blessures ne furent pas heureusement très-profondes. Rougissant la mer de son sang, luttant contre une mort certaine, les vagues le jettèrent enfin sur le rivage à une assez grande distance du lieu du carnage : là, il arracha les flèches qui l'avaient frappé, et attendit avec résignation ce que le ciel or-

donnerait de lui. Les deux matelots qui étaient restés à bord, et un troisième, échappé au danger, le rejoignirent bientôt, et ils se cachèrent tous les quatre dans les plus épaisses broussailles. Ils vécurent ainsi sept jours entiers, le corps nu, déchiré sans cesse par les épines au milieu desquelles ils vivaient, et n'ayant pour tout aliment que des raquettes. Mais au bout de ce temps, la soif qui les dévorait, leurs souffrances, les arrachèrent à leur retraite, et leur firent prendre la résolution désespérée d'aller se livrer aux barbares. Après une marche extrêmement pénible et faite au hasard, au lieu de rencontrer des ennemis, ils arrivèrent dans une plaine fort étendue, couverte d'Ajoupas et de familles indiennes, qui leur apportèrent à l'envi du lait et des fruits. Les mêmes présens et des soins plus empressés encore se renouvelèrent les jours suivans.

Un nègre qui habitait ce pays depuis vingt-cinq ans servit d'interprète aux malheureux Européens, et leur fit connaître les mœurs et les usages de leurs hôtes. Ce

noir bienfaisant mit le comble à ses attentions constantes et à la reconnaissance de ses protégés, en venant leur annoncer un jour qu'un bâtiment de la Jamaïque était sur la côte. La famille indienne qui s'était particulièrement chargée des naufragés, consentit à leur départ, moyennant quelques objets de peu de valeur, que le capitaine du nouveau bâtiment s'empressa de leur donner. Ceux-ci s'embarquèrent le 25 août, et arrivèrent à Kingston le 11 septembre suivant, doutant encore de leur délivrance.

Particularités sur les États-Unis.

Extraites de l'ouvrage intitulé : *Esquisses de l'Amérique.*

La ville de New-Yorck présente du côté de la mer un coup-d'œil magnifique; elle est bâtie à l'extrémité de l'île d'Yorck, et s'étend le long de la côte environ deux milles et un quart anglais. Sa population est de 120,000 âmes. Les vaisseaux de toutes les dimensions peuvent entrer dans son port, qui est ouvert en tout temps, avan-

tage que n'ont pas Philadelphie et Baltimore.

New-Yorck est appelé un état libre; cependant on lit souvent dans les journaux des articles ainsi conçus:

A vendre, une servante au fait des ouvrages de la ville ou de la campagne, âgée d'environ trente ans. On la vend parce qu'elle désire changer de place. S'adresser au Bureau.

A vendre ou à louer, un jeune homme sobre, honnête, et de bonne conduite. Il pourrait convenir comme valet dans une maison, ou comme domestique d'un particulier.

L'amour de la liberté n'en est pas moins fort grand dans cette ville. On y nomme un domestique, un aide; il ne répondrait pas au nom de domestique. L'auteur raconte que parlant à une servante, il lui dit : *Ayez la complaisance de dire à votre maîtresse que je serais bien aise de la voir. — Ma maîtresse! je n'ai ni maîtresse ni maître; si vous voulez parler à madame M....., vous pouvez*

l'aller trouver : dans ce pays il n'y a que des citoyens, et je suis citoyenne.

Les domestiques sont engagés pour une semaine, et on ne prend pas d'informations sur leur conduite. On garde rarement ensemble dans la même maison des noirs et des blancs.

Les usages des hôtels garnis sont singuliers : une affiche placée dans la salle à manger de l'hôtel de Law, à Middletown, indique aux voyageurs les règles suivantes :

1° Tous les gentlemen doivent donner leurs noms.

2° Personne ne doit entrer dans la salle à manger avant que l'on n'ait sonné une seconde fois.

3° Il est défendu de jouer dans les chambres à coucher.

4° Les portes seront fermées à dix heures, excepté les nuits où il y a des amusemens publics.

5° Aucun gentlemen ne doit prendre la selle, la bride ou les harnois d'un autre

gentlemen, sans le consentement de ce dernier.

Funérailles des Kirguis.

Extrait d'une lettre de Pétersbourg, du 18 avril 1820.

Aussitôt que Karamische-Mailin, membre de la députation du sultan Schudei-Menti, en résidence actuellement à Pétersbourg, fut déclaré sérieusement malade, ses compatriotes le transportèrent en plein air, et lui jetèrent une grande quantité d'eau sur la tête. Sa maladie était une fièvre nerveuse, et ce remède singulier eut pour suite des symptômes qui devinrent de plus en plus inquiétans. Lorsque le patient se sentit aux abois, il demanda un prêtre et un médecin : ce dernier arriva trop tard ; mais les prières du mollah vinrent encore assez à temps. Nul autre que les membres de la députation ne fut admis à cette cérémonie, qui exclut tous ceux d'une religion différente. Karamische-Mailin décéda dans la nuit du 8 mars ; le lendemain son corps fut lavé et enseveli

dans une pièce de percale blanche, qui le couvrit entièrement, excepté les yeux et la bouche. Son enterrement se fit le 10. A cet effet, on étendit un grand morceau de feutre sur un traîneau, et par-dessus le feutre, le corps recouvert d'un tapis persan. Trois mollahs et les membres de la députation composèrent le cortège. Après l'inhumation, tous les députés et les mollahs retournèrent dans la demeure de la députation. Là on fit des prières et on servit du thé, du pain blanc et du pillau (pâte composée de riz, de beurre et de raisins secs). Le lendemain on donna un grand dîner en l'honneur du mort. A cet effet, la députation requit de l'officier russe chargé de ce qui la concerne, un cheval boiteux; car il faut que l'animal consacré à la nourriture des peuples de cette religion soit, dans leur opinion, condamné par le destin à mourir prochainement, et un cheval boiteux leur paraît porter ce caractère. On prépara une soupe avec la viande de cet animal, et le reste fut rôti et consumé. Du thé et du pain blanc composèrent le

dessert. Le repas achevé, les députés déclarèrent que leur religion ne leur permettait pas d'habiter plus long-temps dans une maison où l'un d'eux était mort ; en conséquence, on leur assigua sur-le-champ une nouvelle demeure.

Acquisition de l'Isle-Grande, sur le Niagara, par un juif.

Un négociant juif de New-Yorck, nommé Mardochée Noah, a demandé aux États de cette province, de lui céder en paiement de ce qu'elle lui doit, la propriété de l'Isle-Grande, sur le Niagara, entre les lacs Érié et Ontario, contenant environ vingt mille acres de superficie. La Chambre des représentans a sanctionné le 13 mars la proposition qui lui en a été faite, consacrant de nouveau par cette sanction les sages principes de tolérance, qui caractérisent les lois et la politique américaines. La Chambre des représentans savait en effet que M. Mardochée ne souhaitait faire l'acquisition de l'Isle-Grande, que pour

offrir à ses frères persécutés, un asile et une patrie, qu'ils cherchent en vain sur le sol de l'ancien monde, depuis plus de seize siècles.

Oiseau gigantesque dans la Sibérie.

M. Henderson a trouvé dans la nouvelle Sibérie, les griffes d'un oiseau, dont chacune a une aune de long; les Yakuts lui assurèrent avoir souvent rencontré dans leurs chasses, des squelettes et des plumes de cet oiseau. Les tuyaux de ces dernières sont si grands, qu'un homme peut y passer le bras.

Antiquités trouvées au Cap-de-Bonne-Espérance.

On vient de faire dans les environs du Cap-de-Bonne-Espérance, une découverte très-intéressante pour l'histoire. En creusant une cave, des ouvriers ont trouvé la coque d'un navire en cèdre, que l'on a cru reconnaître pour les restes d'un navire phénicien. Si la conjecture se trouve vraie,

le récit que fait Hérodote du voyage des Phéniciens autour de l'Afrique, acquerrait une apparence d'authenticité, que les réfutations des plus savans géographes ont jusqu'à présent totalement anéantie.

Ouragans sur les côtes de la Manche, les 2 et 3 mars 1820, Dieppe et Ostende.

Le 3 mars, entre trois et quatre heures de l'après-midi, un brick anglais de 74 tonneaux, ayant cinq hommes d'équipage, échoua sur la plage de Dieppe. Ce bâtiment luttait depuis trois jours contre une tempête horrible, et une large voie d'eau avait enfin déterminé le capitaine à se diriger promptement sur l'un des points de la côte. Les habitans de Dieppe, accourus en foule sur le rivage pour secourir l'équipage, furent témoins du plus affreux spectacle. Le navire était presque submergé, et les malheureux matelots, réfugiés sur les points les plus élevés, appelaient à la fois le ciel et les hommes à leur se-

cours. Des citoyens, malgré la fureur des flots, se jettent à la nage, et s'exposent à la mort pour y arracher leurs semblables, tandis que d'autres lient ensemble plusieurs pièces de bois pour communiquer au bâtiment.

Tant d'efforts sont inutiles. Une chaloupe, donnée par son propriétaire, est tout-à-coup transportée par cent bras sur le rivage et lancée à la mer; mais la violence des vagues la repousse sans cesse: elle est relancée de nouveau; pour cette fois montée par des marins dont l'expérience dirige plus efficacement le courage, elle parvient, à travers mille périls, à aborder le bâtiment, reçoit les cinq naufragés, immobiles, exténués de fatigue et glacés, et les ramène sur la plage au bruit prolongé de mille cris de joie.

Le 2 mars, la veille de l'événement dont il vient d'être parlé, une tempête, sans exemple de mémoire d'homme, avait exercé ses ravages sur les côtes d'Ostende. Un vent de nord-nord-est, chargé d'une quantité si considérable de neige, qu'elle obscur-

tissait l'air en tombant, s'était annoncé dès midi avec une violence extraordinaire et un grand fracas. Le baromètre éprouva une variation subite assez remarquable, et en un clin-d'œil l'ouragan devint terrible. La marée, qui ne devait atteindre sa plus grande hauteur qu'à deux heures, était déjà, à une heure et demie, à vingt-sept pieds au-dessus de la basse mer; et les vagues, poussées par un vent impétueux, passaient au-dessus des ponts du Sas et de Slykens.

Un brick, nommé *la Fortune*, vint sur ces entrefaites se briser sur la chaussée même qui conduit d'Ostende au Sas, après avoir rompu ses amarres; plus tard, un kolff belge, venant de Marenne à Ostende, fut jeté à la côte de l'ouest de ce port. Aussitôt que cet événement fut connu, un grand nombre d'habitans se portèrent au lieu du naufrage. Plusieurs tentèrent d'aborder le bâtiment pour sauver l'équipage; mais l'impuissance de leurs efforts semblait condamner à une mort certaine tous ceux qui le composaient, lorsqu'un nommé

Bourgeois, marin du port d'Ostende, plus heureux que ses prédécesseurs, parvient à bord, au péril de sa vie. Il avait apporté une corde avec lui, il attache l'une de ses extrémités à l'un des hommes de l'équipage, tandis que les personnes qui sont sur la côte retiennent l'autre. Ces dispositions faites, on profite du moment du retrait de la vague, et le premier homme est sauvé. Quatre autres le sont successivement de la même manière; mais ce premier succès ne suffisait pas au brave Bourgeois : il croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait encore à faire. Plusieurs individus, au moment du naufrage, s'étaient réfugiés dans la chambre, qu'ils avaient fermée hermétiquement : le reste du bâtiment était submergé, et les vagues passaient avec une violence extraordinaire par-dessus cette chambre. Cependant l'imminence du danger n'arrête pas un instant le marin intrépide; cet ami de l'humanité parvient de nouveau, au péril de sa vie, jusqu'à la porte de la chambre, qu'il trouve fermée en dedans; sans se décourager, il

frappe à coups redoublés, se fait entendre de ceux qu'elle contenait, et goûte enfin le bonheur de sauver ces malheureux de la même manière que les autres.

Mammouth trouvé en Sibérie.

En 1805, lorsque l'expédition russe, sous les ordres de M. Krusenstern, retourna pour la troisième fois au Kamschatka, le maître d'un bâtiment russe raconta avoir vu sur les rivages de l'Océan glacial, un mammouth qui venait d'être déterré. L'attention des naturalistes ayant été éveillée par ce rapport, M. Adams se détermina à entreprendre un voyage dans les régions glaciales, pour recueillir les restes de l'animal gigantesque dont on lui avait parlé; et les faire transporter à Pétersbourg.

Lorsque ce naturaliste arriva dans la presqu'île de Tamut, il trouva dans ce pays désert le mammouth à la place indiquée, mais entièrement mutilé. Des bêtes sauvages s'étaient nourries de sa chair, et n'avaient guère laissé que le squelette.

C'était un mâle, mais sans queue et sans trompe. La peau, dont M. Adams a sauvé une partie, est d'une couleur grise foncée, couverte d'une laine rougeâtre et de poils noirs. La carcasse entière a neuf pieds quatre pouces de hauteur, et seize pieds quatre pouces de longueur, non compris les dents très-courbées, qui ont une toise et demie de long, et pèsent ensemble trois cent soixante livres. La tête, sans les dents, pèse quatre cent quatorze livres. Le squelette, dont la tête et les pieds sont encore couverts de leur peau, se voit actuellement dans le Musée de l'académie à Pétersbourg.

Description des sources chaudes, dites Geysers, en Islande.

Par M. Menge, de Hanau.

Ces sources, extrêmement remarquables, sont renfermées dans un espace d'environ neuf cents pas de circonférence. On en compte quatre, les deux Strocks et les deux Geysers : les deux Strocks sont en ébullition continuelle, tandis que les deux Gey-

sers sont presque toujours tranquilles, et ne lancent leurs eaux que par jets, qui se suivent lentement. Lorsque le temps est couvert et pluvieux, c'est le Geyser qui travaille; si au contraire il est clair et serein, c'est le Strock qui fait les explosions. Dans l'espace qui les renferme, la terre est agglomérée comme de la glace, et craque lorsqu'on marche dessus. Quand on est placé entre le petit Geyser et le petit Strock, au moment où ils lancent leurs eaux, on remarque au-dessous de soi une ébullition comme un lac bouillant, qui ébranle le terrain en entier; et tout porte à croire qu'un jour ce sol s'enflammera.

Les ébullitions sont toujours précédées de coups semblables à ceux du canon; et, lorsqu'elles deviennent considérables, les coups se rapprochent tellement, que le bruit finit par imiter celui d'une vive canonnade. Lorsque l'on jette des pierres dans les puits, elles provoquent sur-le-champ des jets d'eau assez considérables, mais sans détonation.

L'auteur, qui avait fait placer sa tente

de manière à pouvoir dominer des yeux tout le terrain des sources chaudes, observa vingt-quatre explosions du grand Geyser et seulement deux du Strock, dans l'espace de trois jours. Il peint ainsi l'une de ces dernières :

« Vers une heure après minuit, je fus réveillé par des coups de tonnerre terribles; tout le sol tremblait sous moi. Je m'élançai hors de ma tente, et le plus beau spectacle que la nature puisse présenter à un mortel vint s'offrir à mes regards. Sous un ciel serein et par un calme parfait, s'élevèrent perpendiculairement de la terre vingt-quatre colonnes de vapeurs; et dans l'air transparent de la nuit, la fumée de toutes ces sources se distinguait admirablement. Au milieu de ces colonnes, on voyait jaillir les eaux du Strock avec un fracas horrible, et elles s'élevaient à une telle hauteur, que la fumée de la colonne d'eau bouillante semblait atteindre les étoiles. Le grand Geyser étalait magnifiquement sa colonne de vapeur colossale. La lune dans son plein paraissait dans ce

même instant sur une chaîne de collines, derrière la colonne du Strock, et l'aurore commençant à briller sur l'horizon le plus pur, éclairait de chaque côté la fumée du Geyser. Cette scène, dont la beauté est au-dessus de toute expression, dura pendant trois quarts-d'heure ».

Naufrage du brick les Amis, *et délivrance de l'équipage.*

Le brick anglais *les Amis*, se rendant de Mirimachi en Amérique à Wyrewater, chavira en pleine mer, le 29 novembre 1819. Jeté à la côte, il resta pendant deux heures exposé à toute la violence des flots, qui brisèrent et emportèrent tous ses mâts, ses gréemens et ses canots. Enfin remis à flot par la même violence qui l'avait fait échouer, il errait sur les mers au gré des vents et des vagues, dépourvu de tous ses moyens de direction. L'équipage, composé de douze hommes, se trouvait ainsi abandonné à toute l'inclémence d'une saison rigoureuse, sur un bâtiment rempli

d'eau, et n'ayant pour toute nourriture que quelques morceaux de viande crue, que par un heureux hasard l'eau contenue dans la cale avait fait monter sur le pont. Peu d'espérance de salut restait à ces malheureux : le jour même de leur naufrage ils avaient été rencontrés par plusieurs bâtimens anglais que le danger de les secourir avait éloignés d'eux sans pitié ; et l'horreur de leur situation s'augmentait encore de l'inhumanité de leurs compatriotes.

Le navire voguait entre deux eaux; les hommes sur le pont étaient plongés dans la mer jusqu'aux genoux, et la fin de la journée (on était au 2 décembre) devait terminer leurs souffrances avec leur vie, lorsque le ciel leur envoya un libérateur, et ce libérateur fut un Français, le capitaine Luret, commandant le navire *les Deux Sœurs*.

Il revenait de la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve; à dix heures et demie environ du matin, il aperçut les malheureux naufragés, et ne put résister à leurs prières, malgré l'extrême danger

qu'il pouvait courir en les abordant. Il avait perdu comme eux ses chaloupes et ses canots ; mais une manœuvre ingénieuse suppléa à ce qui lui manquait en ce pressant danger. Il parvint à accoster de si près le bâtiment submergé, qu'ayant envoyé vers lui un boute-dehors de misaine (1), amarré à une longue haussière (2), l'un des hommes de l'équipage put le saisir en se jetant à la mer, et faciliter à trois autres de ses compagnons le moyen de s'y attacher. Leur poids le faisait tellement couler, qu'on ne leur apercevait que la tête ; et la lame était si forte, que souvent ils disparaissaient entièrement, mais enfin la patience et le courage surmontèrent tous les obstacles, et trois des naufragés arrivèrent heureusement jusqu'au navire, les huit autres furent successivement sauvés de la même manière; parmi les derniers,

(1) Un boute-dehors de misaine est une prolongation de la voile attachée au mât de misaine.

(2) Une haussière est une corde qui sert à retirer l'objet qu'on lance d'un navire à la mer.

se trouvèrent le capitaine et le second: celui-ci, au sortir de l'eau ne donnait plus aucun signe de vie; mais les soins les plus empressés et les plus assidus le ranimèrent en peu d'heures.

Tous ces infortunés étaient dans l'état le plus déplorable; leur corps était enflé de toute part, et la faim les dévorait depuis quatre jours. Tout leur fut prodigué, habillement et nourriture, et trois jours suffirent pour leur rendre toutes leurs forces. Leur généreux libérateur compensa cet excédant de consommation en retranchant sur les rations de son équipage une once de pain par repas; il n'avait plus que pour dix-huit jours de vivres, et cette circonstance ajoute encore au mérite de sa belle action, que ceux qui en furent l'objet se sont empressés de publier à leur retour dans leur patrie.

Phénomène relatif au cours du Sénégal.

Extrait d'un Mémoire sur ce fleuve, par M. Hazard fils.

Pendant la saison des pluies, qui dure depuis la fin d'août jusqu'en novembre, le Sénégal débordé inonde les plaines situées le long de ses rives, et forme en plusieurs endroits des courans et des nappes d'eau douce de plusieurs lieues d'étendue. Dans cette saison, le fleuve à son embouchure se maintient toujours au-dessus des plus hautes marées, le flux ne s'y fait jamais sentir : son cours même se prolonge près d'une lieue en mer, et ses eaux s'y conservent quelque temps sans contracter la moindre amertume. Cet état cesse avec les pluies : aussitôt qu'elles n'alimentent plus le fleuve, la force du courant diminue, ses eaux baissent et tombent au-dessous du niveau des marées. Alors elles éprouvent les variations du flux et du reflux, et deviennent salées. Chaque jour le fleuve perd de sa force impulsive; on en remarque les effets jusqu'à une distance de

quatre-vingts lieues environ de son embouchure: et même le moment arrive où le courant cesse entièrement dans cette dernière partie.

Alors une évaporation considérable entretenue par une température de 24 à 36 degrés du thermomètre de Réaumur, placé à l'ombre, diminue de plus en plus la masse des eaux, et comme il n'en vient plus des contrées supérieures, l'eau salée remplace l'eau douce évaporée, et remonte chaque jour plus avant dans le lit du fleuve, jusqu'au moment où les pluies viennent rétablir le courant vers la mer.

Sur le Serpent de mer.

Détail extrait d'une lettre de Nahant, près de Boston (États-Unis), du 16 août 1819.

Plusieurs marins avaient déjà signalé cet animal; mais si, d'après leurs rapports, son existence n'était pas douteuse, les proportions qu'ils lui attribuaient, paraissaient toujours fort exagérées, sa dernière apparition a prouvé qu'ils n'avaient dit que la vérité.

C'est le 14 août 1819 que ce monstrueux animal fut aperçu dans la baie qui est entre Nahant et Boston, à peu de distance de la plage dite de Long-Beach. Tous les habitans de Lynn, et un grand nombre d'autres personnes se rendirent aussitôt sur cette plage. La beauté du temps et le calme de la mer y facilitèrent les observations les plus minutieuses. Pendant trois heures environ, le serpent de mer circula le long de la plage, sans s'éloigner; sa tête, de la longueur de celle d'un cheval, s'élevait de plusieurs pieds au-dessus de l'eau, à des intervalles assez rapprochés pour donner lieu de conjecturer que le besoin de respirer l'obligeait à ces mouvemens réguliers. Sa grandeur fut généralement évaluée de cinquante à soixante pieds; de fortes protubérances apparaissaient de trois en trois pieds environ sur son dos, couvert d'une peau noirâtre et dépourvue d'écailles. On compta de ces protubérances jusqu'à quinze; mais on ne put au juste déterminer si elles existaient réellement, ou si la manière de nager de l'animal n'en faisait

pas naître les apparences. Ses yeux sortaient considérablement de leurs orbites, comme le font ceux d'un crapaud; ils étaient plus près de la bouche que de la partie supérieure de la tête. Quoiqu'il nageât d'une vitesse ordinaire, l'eau écumait autour de lui. On le jugea timide, car il paraissait craindre l'approche des bateaux qui le suivaient, et c'est à leur grand nombre et au bruit des rames qui s'agitaient de tous côtés qu'on attribua sa retraite, après trois heures de promenade continue dans la baie. Cette fois, il y a tout lieu de croire que si on a commis quelques erreurs sur l'appréciation des formes et de la grandeur de cet animal, elles sont de trop peu d'importance pour diminuer en rien la confiance que méritent les rapports qui ont été faits.

Sur les Antiquités de l'Amérique septentrionale, d'après Blackenridge, Humboldt et autres.

Long-temps l'Amérique n'eut d'autre appât que celui de l'or pour les Européens,

ce n'est plus le seul qui les y attire aujourd'hui. Des monumens disséminés sur toute l'étendue de ce continent nouvellement découvert, offrent aux sciences de riches mines à exploiter; et ceux qui les cultivent vont interroger sur le passé ces mêmes monumens, dont les débris attestent encore, malgré la mutilation des temps, la puissance et la civilisation des générations inconnues qui les ont élevés.

Le voyageur qu'un si noble intérêt conduit à travers bien des dangers et bien des fatigues, dans les contrées qu'arrosent le Mississipi et ses affluens, s'arrête avec un juste étonnement devant des restes de fortifications, dont l'usage même est inconnu aux peuplades grossières qui les foulent maintenant sous leurs pieds; à la vue des tertres ou tombeaux dont la réunion, suivant qu'elle est plus ou moins considérable, atteste qu'un village ou qu'une ville existait jadis aux mêmes lieux; à l'aspect plus imposant d'un grand nombre de pyramides, dont quelques-unes par leur grandeur sont dignes de rivaliser avec celles

d'Egypte, il demande quels hommes ont laissé de tels vestiges?

L'histoire lui répond que vers le milieu du douzième siècle, une colonie de Gallois ou de Danois se sont établis dans l'Amérique; mais sa raison refuse de croire qu'une poignée d'Européens aient pu s'établir dans ces contrées d'une manière aussi solide que de pareils débris l'indiqueraient, et dans le cas contraire, il serait impossible qu'ils n'eussent pas laissé d'autres traces de leur présence.

En effet, les fortifications n'offrent aucun des traits qui, depuis un temps immémorial, caractérisent la manière européenne; ni la brique ni la pierre n'entrent dans leur construction : en général ce ne sont que des palissades, sans bastions ni saillies, et rarement entourées de fossés; elles sont pour la plupart adaptées aux sites, aux accidens du sol, et les formes régulières y sont si rares, qu'on les croirait plutôt l'effet du hasard que le résultat d'aucune combinaison humaine.

Dans le pays Onondaga, sur le territoire

de la cité Pompey, on trouve encore les débris d'une grande ville, dont l'enceinte très-reconnaissable s'étend d'un demi-mille de l'est à l'ouest, et trois quarts de mille du nord au sud. La ville, située sur un terrain élevé, avait une position très-propre à la défense; une longue ravine ayant environ cent pieds de profondeur, s'étend aux deux côtés opposés des ruines, et on remarque encore aux environs, les restes de trois forts de forme circulaire, qui dessinaient un triangle autour de la ville. Le sol est couvert sur une assez grande étendue, d'une multitude d'ossemens. On y trouve aussi beaucoup de canons de fusil brisés, ce qui porterait à croire que ce lieu a été le théâtre de sanglans combats, et que des Européens vaincus en ont été chassés par les indigènes.

De vastes forêts ont crû sur ce sol, jadis arrosé de sang humain, et rien ne peut mieux justifier la haute antiquité de cette ville détruite, puisqu'il faut un long espace de temps pour qu'un terrain cultivé se recouvre de bois.

Auprès des emplacemens qu'occupèrent, d'après toutes les apparences, des villes populeuses, on trouve communément deux grandes pyramides, représentant le soleil et la lune, et un grand nombre d'autres pyramides plus petites ou *tertres*, représentant les étoiles.

Les tertres ou les pyramides ne diffèrent que par leur grandeur. L'élévation commune des tertres est de huit à dix pieds au-dessus du sol : c'étaient des lieux de sépulture ; mais ce n'étaient pas les seuls : ils paraissent même avoir été consacrés particulièrement à recevoir en masse les ossemens de ceux qui étaient morts en combattant loin de leurs foyers.

Quoique les pyramides ne diffèrent des tertres que par la grandeur, la plupart semblent cependant appartenir à une autre époque. La plus grande de celles que les voyages récens ont fait connaître, est située sur les bords de la rivière de Cahokia. Ce n'est qu'un énorme pilier de terre ; mais pour l'élever il a fallu des années et des milliers de bras. Si l'on n'y reconnaissait

pas de la régularité et un plan, on serait tenté de croire qu'elle n'est pas un produit de l'art. Sa circonférence est de huit cents pas à sa base, et son élévation de quatre-vingt-dix pieds. La montée a été convertie en un jardin potager par des trapistes, et l'espace supérieur est ensemencé de froment. Cette énorme pyramide est environnée de plus de cent cinquante tertres de différentes grandeurs; et tous les lieux voisins conservent les traces de l'immense population dont la construction de tels monumens atteste l'ancienne existence dans ces contrées.

Dans l'impossibilité de pouvoir attribuer raisonnablement leur fondation à la colonie galloise émigrée au douzième siècle, et ne trouvant aucun renseignement positif à cet égard dans les traditions mexicaines, quelques écrivains ont cru trouver les fondateurs des monumens américains dans la nation Toultec; qui, vers le neuvième siècle, émigra du Nord pour aller s'établir au Mexique; d'autres dans la nation Olmec, qui, plus anciennement en-

core, vers le septième siècle, y arriva de l'Est. Au reste, une découverte remarquable faite il y a quelques années dans l'état de Tennessée, prouve évidemment qu'à une époque éloignée, la vallée du Missisipi a été habitée par un peuple plus policé que celui qui reçut les premiers Européens qui y pénétrèrent. Ce sont deux corps humains trouvés dans un parfait état de conservation, au fond d'une caverne imprégnée de vitriol. Ils étaient enveloppés d'abord dans une sorte de toile, qu'on croit tissée d'ortie, puis dans une couverture de jonc, longue environ de cinquante aunes, ensuite revêtus d'une belle étoffe chamarrée de plumes, telle que les Mexicains en portaient. Les chairs s'étaient durcies; mais les traits du visage étaient fort bien conservés. Ces restes, qui pouvaient être en ce lieu depuis des siècles, provenaient bien certainement d'une autre race d'hommes que celle des Indiens actuels; et comme les émigrations des Olmecs au septième siècle, des Toultecs au neuvième, et enfin des Astecs, qui fondèrent au treizième la

capitale de Mexico, sont très-certaines, tout porte à croire que c'est à l'une de ces émigrations nombreuses que l'Amérique a dû la civilisation dont les traces subsistent encore.

Chasse de l'hyène dans l'Inde.

Extrait d'un journal de chasse, par le capitaine Williams.

Il existe dans l'Inde une classe de naturels à demi-sauvages, qui n'ont aucune demeure fixe, qui se retirent dans les ruines du désert, au milieu des bêtes féroces, et vivent du produit incertain de leur chasse, c'est-à-dire de la chair de loups, de jakals, de hyènes et même de serpens.

Ils vont à la chasse de la hyène n'ayant pour toute arme qu'une barre de fer pointue, d'un pied de long, et munis d'un paquet de cordes et d'un morceau d'étoffe de coton. La hyène choisit habituellement pour tanière une caverne située dans la profondeur d'un ravin; là, des crânes humains, dispersés et confondus avec des os

de grands animaux près de l'entrée du repaire, trahissent ordinairement sa présence.

Lorsque les chasseurs se sont assurés que la caverne est habitée, l'un d'eux muni, comme il a été dit plus haut, de sa barre de fer, de son paquet de cordes et d'un morceau d'étoffe de coton, entre nu dans la caverne. Il se traîne ainsi sur le ventre jusqu'auprès de l'animal, que trahissent ses yeux toujours brillans dans l'obscurité; alors il frappe la terre au-dessus de sa tête de la manière convenue; ses compagnons, qui écoutent avec attention à la surface de la caverne, en appuyant l'oreille contre le sol, répondent au signal, et ils frappent ainsi tour-à-tour à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'ils se soient bien assurés de l'endroit où leur travail doit commencer. Ce travail consiste à creuser un puits dans une direction perpendiculaire au point indiqué par les coups que leur camarade a fait entendre. Souvent le malheureux qui travaille sous terre à une profondeur quelquefois de quinze à vingt

pieds, ressort dans un état effrayant : la sueur et la poussière le couvrent d'une croûte épaisse qui lui ferme les yeux et la bouche, et il faut qu'il se nettoie pour pouvoir les ouvrir.

Lorsque le puits est ouvert jusqu'à la galerie qu'il doit couper à angle droit, le même individu descend par cette ouverture, après y avoir jeté une grosse pierre destinée à être roulée devant lui jusqu'à la hyène, pour empêcher la fuite de l'animal, ou pour le défendre lui-même. Aux premiers hurlemens que fait entendre la bête féroce, un autre Indien va rejoindre son camarade, et bientôt tous deux reparaissent, traînant à leur suite la hyène emmuselée et ayant les quatre pieds attachés ensemble.

Cette chasse fait naître beaucoup de conjectures sur la manière dont les Indous s'y prennent pour réussir. C'est en vain qu'on les presse de questions à cet égard, ils gardent un silence obstiné ; ils laissent croire que c'est l'effet d'un charme, comme pour les serpens qu'ils apprivoisent. Tou-

tefois il est difficile de concevoir comment un animal, si bien pourvu par la nature des armes nécessaires à sa défense, peut se laisser garotter ainsi par des hommes nus et désarmés.

Il ne paraît pas que le morceau de fer pointu que l'Indien tient à la main, soit destiné à frapper l'animal, puisqu'il n'est point blessé. Peut-être ces hommes sont-ils assez adroits pour mettre ce fer de pointe, en forme de bâillon, à l'animal lorsqu'il ouvre la gueule pour dévorer son ennemi. Cela expliquerait la ligature des jambes, mais laisserait toujours du doute sur la manière dont se fait celle de la gueule.

Il est probable au reste que l'aspect hideux et menaçant de la hyène a fait exagérer sa férocité. Si dans l'Inde elle vit de corps morts, dans les environs d'Alger et dans la Syrie, elle se nourrit principalement de racines.

On trouve dans l'Encyclopédie de Nicholson, à l'article *Canis hyæna*, ce qui suit : « En Barbarie, les Maures ne crai-

gnent point de tirer les oreilles à une hyène pendant le jour; elle n'essaie pas de se défendre: *ils entrent même avec un flambeau dans la tanière de ces animaux, leur jettent une couverture sur le corps, et les tirent de leur repaire sans difficulté.* »

Fête du Montem, au collége d'Eton, près de Windsor.

Fondé en 1440 par Henri VI, pour élever gratuitement soixante-dix écoliers, qui passent de là à l'université de Cambridge.

Cette fête, fondée sur un usage immémorial, se célèbre tous les trois ans. Elle a pour objet de lever une somme d'argent au profit du jeune homme qui est choisi parmi les étudians du collége d'Éton, pour être admis dans une des universités, en vertu de la fondation. Une contribution est exigée à cet effet de tout individu qui, dans le cours de la journée, entre dans une partie de Buckinghamshire, située à moins de quatre milles de distance du collége.

Les individus chargés de lever cette contribution s'appellent *Porteurs de sel.* Le matin de bonne heure, deux des jeunes élèves sont postés à chacun des passages qui conduisent aux environs du collége. Leur costume est de soie et brodé, leurs chapeaux également de soie sont ornés de plumes. Ils arrêtent dans cet état les piétons et les voitures, depuis l'humble charrette jusqu'aux voitures les plus élégantes, et exigent de chaque personne une contribution quelconque. On reçoit en échange une carte sur laquelle est écrit : *Pro more et Monte*, avec l'indication de l'année, et en montrant cette carte, on est exempt de toute autre réquisition pour le reste du jour.

Lors de la dernière fête qui a eu lieu en 1820, le roi est arrivé à cheval vers midi, avec plusieurs personnes de sa suite. Au moment où il allait traverser le pont qui sépare le comté de Buckingham de celui de Bergs, deux écoliers se sont présentés pour recevoir la contribution. Sa Majesté leur a demandé avec bonté et en souriant

comment ils se nommaient, puis leur a remis une bourse contenant un billet de 100 liv. sterl.; en échange ils lui ont donné une carte de passe, et lui ont permis de continuer sa route. Le roi, à l'exemple des autres passans, a attaché sa carte à son chapeau, s'est dirigé vers le collége d'Eton, et a été reçu à l'entrée du parc par le prévôt, qui l'a conduit dans ses appartemens, où un déjeûné somptueux avait été préparé.

A une heure un quart, Sa Majesté s'est rendue des appartemens du prévôt dans un lieu appelé *la Cour de l'écurie,* où il a passé en revue les élèves. Ils étaient rangés en bon ordre, et ils ont déployé le drapeau portant l'inscription *Pro more et Monte.* Ils étaient partagés en deux divisions, et marchaient précédés d'une musique militaire. Ils sont allés ainsi au village de Slough, au milieu d'un concours innombrable de curieux à pied ou en cabriolets, phaétons et voitures de toute espèce. Après une halte, ils ont pris la route de Stalt-Hill.

Arrivés *ad Montem*, douze d'entre eux, vêtus en montagnards écossais, ont gravi la *Montagne de sel*, où ils ont formé une garde pour recevoir leurs officiers. Alors l'enseigne a déployé et agité son drapeau pendant près d'un quart-d'heure sur le sommet de la montagne. Il y a été arboré au bruit des applaudissemens de la multitude assemblée, parmi laquelle on remarquait le duc de Sussex, et un grand nombre de personnages distingués. Il a flotté sur ce lieu pendant tout le reste du jour; et les élèves, selon l'usage dans ces occasions, sont allés dîner à la grande auberge.

Les contributions de la journée s'étaient élevées à la somme de 1130 liv. sterl. (environ 37,000 fr.), ce qui excède toutes les collectes précédentes.

ÉVÉNEMENS MÉMORABLES.

Malheur arrivé à la côte de Djoejocarta.

Au mois d'août 1818, le brick *la Légère*, venant de Nantes, et se rendant à l'Isle-de-France, arriva à la côte méridionale de l'île de Java; mais le capitaine s'apercevant qu'il s'était trop égaré vers l'ouest, expédia une chaloupe avec le sous-capitaine, le subrécargue et quatre matelots, pour descendre à terre et y prendre des informations.

L'équipage de cette chaloupe ayant en vain cherché un endroit propre à la descente, convaincu de l'impossibilité du succès, résolut de retourner à bord du navire; mais il le vit de plus en plus s'éloigner. Sans aucune provision, les malheureux passèrent trois jours et trois nuits à tenter successivement de prendre terre ou d'atteindre le brick. Epuisés enfin de fatigue, de faim et de soif, il ne leur resta d'autre ressource que de chercher un passage au milieu des brisans. Ils luttèrent

quelque temps avec courage contre les dangers des écueils; mais la châloupe trop faible pour tant de secousses, fut à la fin renversée. Deux matelots, l'un de dix-huit ans, et l'autre de vingt, marié deux jours avant son départ de l'Europe, périrent dans ce naufrage; le premier près du rivage qu'il avait presque atteint, le second au moment même où la châloupe avait chaviré. Leurs compagnons, plus heureux, gagnèrent tous les quatre la terre, où les habitans les accueillirent avec la plus grande hospitalité.

A ces premiers secours donnés par des étrangers, succédèrent ceux d'un compatriote. Le résident français à Djoejocarta ayant appris le dénuement des naufragés de la châloupe, les invita quatre jours après leur naufrage à se rendre chez lui, où ils reçurent, jusqu'au moment de leur départ, tous les secours que réclamait leur situation.

Calamités éprouvées par le brick la Fly.

Peu de jours après que le brick *la Fly* eut fait voile de Batavia pour Bombay, le capitaine mourut. Son successeur, peu expérimenté dans la navigation des mers où il se trouvait, s'égara, et le navire erra si long-temps sans but, que le manque de provisions le surprit au milieu de sa course incertaine. Trois singes servirent pendant trois jours de nourriture à sept hommes ; mais cette faible ressource épuisée, et les horreurs de la faim commençant à se faire sentir cruellement, l'un des hommes de l'équipage proposa et fit adopter l'atroce mesure de décider par le sort qui d'entre eux servirait le premier de nourriture à ses compagnons d'infortune. Le sort choisit l'auteur même de la proposition. Quoique l'état de faiblesse où il était dût le rendre indifférent à sa destinée, poussé par cet instinct de conservation que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes, celui-ci retrouva encore assez de vigueur pour arriver au haut du grand

mât. De là ses yeux inquiets parcoururent long-temps en vain l'immensité de l'espace. Désolé de n'apercevoir ni la terre, ni le vaisseau sur lequel ils comptaient, il allait descendre pour subir sa destinée, quand tout-à-coup un point noir apparaît sur l'horizon ; il regarde long-temps avec une incertitude douloureuse ; mais enfin ses transes ont un terme, il ne doute plus : c'est une voile qu'il aperçoit. Ses compagnons, instruits de cette heureuse découverte, rassemblent tout ce qu'ils ont encore de forces, multiplient les signaux de détresse, et ont enfin le bonheur d'approcher assez près du bâtiment pour s'en faire entendre. C'était *l'Endeavour*, de Bombay; la plus grande partie de ses vivres était consommée, il lui en restait fort peu; toutefois l'équipage s'empressa de partager ce peu avec les malheureux qui imploraient son secours; et les deux bâtimens voguant dès-lors de concert, entrèrent ensemble dans la rivière de Bombay.

Tremblement de terre de Sainte-Maure (îles Ioniennes), et découverte d'une île nouvelle.

Depuis plusieurs jours, de violens tremblemens de terre livraient à de continuelles terreurs les habitans de l'île Sainte-Maure; cependant les désastres qui signalèrent la journée du 21 février 1820, surpassèrent encore tous les malheurs qui s'étaient offerts d'avance à leur imagination effrayée. Dès le matin on entendit un bruit sourd, qui fut suivi d'un violent orage. A ces deux phénomènes, succéda une secousse de tremblement de terre si forte, qu'une partie de la grande forteresse fut renversée, et qu'un pont sur des lagunes fut rompu en plusieurs endroits. La place, située au milieu de la ville, s'affaissa sensiblement, une église s'écroula entièrement, et les murs d'une autre s'entr'ouvrirent; la plupart des maisons disparurent ou furent endommagées de manière à n'être plus habitables : les aqueducs, les caves et les voûtes furent détruits, et tous

les chemins se couvrirent de ruines et de débris. Peu de personnes cependant furent victimes de ce terrible bouleversement, parce que la plus grande partie des habitans effrayés des premières secousses avait abandonné la ville; mais il est difficile de peindre leur désespoir, en voyant s'anéantir en quelques minutes l'ouvrage des siècles, et des richesses acquises par une pénible industrie.

Pendant plusieurs jours, le sol de l'île fut dans un état d'oscillations continuelles, de sorte que le petit nombre de maisons qui subsistaient encore, menaçaient à chaque instant d'ensevelir sous leurs décombres l'habitant assez imprudent pour circuler autour d'elles.

Enfin le calme se rétablit, et depuis qu'il est possible de se reconnaître, on a découvert dans le voisinage une petite île, qu'on n'avait point encore aperçue. On suppose qu'elle doit sa naissance aux tremblemens destructeurs des habitations de Sainte-Maure. Un navire anglais est parti pour l'examiner de près, et si, d'après le rap-

port qui en sera fait, il est constaté que cette île est effectivement nouvelle, on lui donnera le nom de *Lauderdales Roks.*

Quelques particularités sur la Cochinchine.

Extraites de la relation du deuxième voyage du capitaine Rey.

La Cochinchine, à peine échappée de guerres civiles très-sanglantes, offre peu de terres cultivées; elle ne produit encore avec une certaine abondance, que du riz, du tabac, des arecs et du sucre. Le commerce extérieur a très-peu d'activité. Cependant le sol ne manque point de fertilité, ni les habitans d'industrie.

Le Cochinchinois est naturellement doux, affable, poli et doué de beaucoup d'intelligence. La dernière classe du peuple est supérieure, sous beaucoup de rapports, à celle d'Europe; elle a plus de bonté, de mœurs et de raison. Dans ce pays on autorise la pluralité des femmes; mais il n'y en a jamais qu'une seule qui

soit maîtresse dans la maison, toutes les autres sont au rang des servantes. Les filles n'ont jamais de dot en mariage: elles sont plutôt vendues que mariées. Le divorce y est permis; mais, quand il a lieu, la femme ne restitue rien de ce qu'elle a coûté.

L'adultère est puni de mort dans les deux coupables. Une jeune fille séduite peut forcer son séducteur à l'épouser, si elle prouve la séduction; mais l'argent facilite communément à l'homme le moyen de se dégager. Dans ce cas, cet argent donne à celle qui le reçoit le moyen d'acheter un mari, et c'est le seul où une fille soit obligée d'apporter une dot. Dans les familles riches, les demoiselles reçoivent une bonne éducation; aussi la chasteté et la modestie distinguent généralement les femmes de cette classe. Les Cochinchinoises passent pour jolies, mais il en est peu de belles aux yeux d'un Européen, même dans les provinces septentrionales, où la douceur de la température conserve mieux que dans les provinces méridionales l'éclat et la blancheur du teint. Des formes bien

prises, de grands cheveux, de petits yeux, des dents et un teint blancs, caractérisent la beauté dans les deux sexes : quelques coquettes, à l'imitation des Chinoises, se peignent aussi le visage. Le costume est le même à peu près qu'en Chine, excepté que les Cochinchinoises n'ont pas la folie de se torturer le pied. Quelques-unes font le commerce et s'y montrent habiles; mais leurs occupations se bornent généralement, comme chez nous, à l'intérieur du ménage, où, comme chez nous aussi, elles sont souvent maîtresses. On a commis une erreur quand on a avancé que les travaux pénibles étaient souvent leur partage.

La Cochinchine oublie et répare ses maux sous l'administration paternelle de Gia-Long, souverain actuel de ces contrées. Cet homme, extraordinaire par ses malheurs, sa fortune et son génie, est remonté sur le trône de ses ancêtres en 1806. Né et élevé dans l'infortune, il en a recueilli l'expérience; il est beaucoup plus instruit que ne le sont ordinairement les princes de l'Asie, et plusieurs des actions de sa vie







Cochinchinois.



font connaître ce qu'il aurait été s'il eût eu d'autres hommes à gouverner. Mais que faire avec du despotisme, surtout quand cette manière de gouverner paraît être la seule possible dans ce malheureux pays, où le mot *aimer* est synonyme de *craindre*, et où un naturel dit indifféremment: Je vous *crains* ou je vous *respecte?*

Le code de leurs lois civiles offre autant de confusion que celui de la Chine, d'où il est tiré. Le criminel est mieux entendu. L'empereur est obligé de viser trois fois, à des intervalles déterminés, la sentence qui condamne un de ses sujets, et les seules modifications qu'il lui est permis d'y apporter, doivent toujours être en faveur du condamné. Gia-Long, qui a institué cette loi au milieu des troubles civils, a également établi, en faveur de quelques personnes qu'il aime et qu'il estime, que si elles lui demandaient trois fois grâce pour un condamné, elle leur serait accordée : « car, » leur disait-il, votre amitié pour moi doit » m'empêcher de souscrire à des jugemens » trop rigoureux; et ce sera une bien grande

» probabilité que je me trompe, si vous » persistez à me demander une grâce. »

Cette conduite sage et humaine l'a mieux servi que ses armes pour reconquérir son trône. Le vice-roi actuel de Tunkin, le plus distingué des généraux ennemis, subjugué par la grandeur d'âme de Gia-Long, étant venu le trouver seul dans son camp, et se soumettre à tout ce qu'il lui conviendrait d'ordonner, en reçut, peu de temps après sa soumission, le commandement d'une armée qui marchait contre l'usurpateur. Celui-ci fut vaincu, pris et aussitôt remis en liberté par le général de l'empereur. Haoukoun, c'est le nom de ce général, vint se jeter aux genoux de son souverain, et lui avouer ce qu'il venait de faire: « Sire, lui dit-il, j'ai mangé pendant dix » ans le pain de cet homme avant le vôtre, » pouvais-je le tuer? » Gia-Long l'assura qu'il en aurait fait autant à sa place; et comme Haoukoun lui demandait la permission de se rendre auprès de sa mère: « Allez, lui dit l'empereur, en séance pu- » blique, allez, et dites à cette femme que

» Gia-Long la salue, et qu'il la félicite d'a-
» voir donné à l'empire un homme tel que
» vous. »

L'équité sévère du prince est si bien connue, que ceux de ses sujets qui commettent quelques injustices, se soumettent plutôt à toutes les réparations, que de laisser porter devant lui des plaintes à cet égard. L'auteur rapporte un fait de ce genre qui lui est personnel. Le factotum du deuxième fils de l'empereur était venu prendre au magasin plusieurs objets que son maître manifestait le désir d'acheter. Il les avait en son pouvoir depuis plus de quinze jours lorsqu'il les rapporta brisés, en disant que le prince n'en voulait plus. Sur le refus que fit celui qui surveillait le magasin de les reprendre dans cet état, sans mon autorisation, le factotum protesta qu'on ne les paierait pas, et accompagna cette protestation d'une quantité d'injures, qu'il eut la hardiesse de continuer devant moi et l'un des mandarins français chargés par l'empereur des traités de commerce. Irrité de son insolence, je

le fis arrêter par mes soldats, et je priai quelqu'un d'aller prévenir le maître de mon prisonnier de l'insulte qu'il nous avait faite, ajoutant que je désirais pour réparation, qu'on lui fît donner cent coups de rotin, sinon que j'instruirais l'empereur de sa conduite. Deux heures après, je reçus une invitation de me rendre chez le mandarin des étrangers. Son excellence chercha à excuser le prince des mauvais procédés de son valet ; je persistai à demander une réparation publique, l'offense l'ayant été, et de plus le paiement des objets rendus, pour en faire distribuer le montant aux pauvres. Après bien des contestations, la crainte que mes plaintes n'allassent jusqu'au souverain fit souscrire à tout, et le factotum reçut sa punition ; ce qui rendit par la suite tous les domestiques des princes beaucoup plus respectueux envers nous.

Je profitai, poursuit l'auteur, de mon séjour dans le port de Kigue, pour visiter les environs de cette ville impériale. Je parcourus d'abord la montagne où les en-

nemis de l'empereur faisaient, avant son avènement au trône, leurs sacrifices au ciel. Cette montagne, toute artificielle, est élevée d'environ trois cents toises au-dessus du sol : sa forme est celle d'un cône tronqué; de son sommet la vue qui s'étend au loin se promène agréablement sur tous les environs de la ville. A cinq lieues de ses murs est le tombeau de l'impératrice, entouré de sapins, arbre très-rare et très-recherché dans le pays. Celui de l'empereur, qu'il a fait construire lui-même, touche à celui de son épouse; il est très-simple, et parfaitement situé. C'est un usage ordinaire en Cochinchine de préparer sa dernière demeure durant le cours de sa vie, et la plus grande pompe relative y accompagne toujours celui qu'on y transporte. L'empereur, pour qui tout le monde se dérange, cède le pas à une pompe funèbre. La mort est souvent pour le défunt une époque de dignités et d'honneurs; on accorde alors à ses services des récompenses inutiles; et tel qui, durant sa vie, n'a rempli que des emplois peu élevés dans

l'armée, devient tout-à-coup général après sa mort ; le brevet en est expédié, et la famille le conserve toujours comme un monument honorable. La vénération pour les morts est portée aussi loin qu'en Chine ; mais ce noble sentiment est accompagné de tant de superstitions ridicules, qu'il perd tout son prix aux yeux des étrangers, et des êtres raisonnables. Cependant, quoique superstitieux, le Cochinchinois n'est point fanatique, et les lettrés comme les grands ne sont ni l'un ni l'autre.

On rapporte à ce sujet que Gia-Long voulant expédier un convoi au Tunkin, se soumit par politique aux conjurations que, suivant les rits religieux, on doit faire en pareil cas. Les augures ne favorisant pas les dispositions prises par l'empereur, le départ du convoi fut différé. Enfin le jour favorable ayant été annoncé, le convoi sortit du port, et deux jours après on reçut la nouvelle de son désastre. Sur cent quatre-vingt bâtimens, vingt-cinq seulement avaient échappé à la tempête. A ce récit, l'empereur fut tellement irrité, qu'il fit donner du

rotin à tous les augures, et menaça de faire couper la tête à tous ceux qui, à l'avenir, contrarieraient les dispositions qu'il aurait prises lui-même pour le départ de ses flottes. Toutes les religions sont tolérées en Cochinchine : les bonzes et les bonzesses vivent en communauté dans des couvens; mais leur crédit est très-faible; le nombre des chrétiens est évalué à soixante mille dans les trois royaumes. Toute la province de Siampa est mahométane.

Enfin, ajoute l'auteur, toutes mes affaires étant terminées, et toutes nos dispositions prises pour faire un voyage par terre jusqu'à la presqu'île de Koua-han, où nous devions reprendre la mer, nous partîmes de Kigue au nombre d'environ deux cents personnes, y compris les porteurs de palanquins, et les soldats qui nous servaient d'escorte. Notre intention étant de marcher en chassant, et la beauté du temps ayant favorisé l'exécution de ce projet, notre voyage fut une véritable partie de plaisir. Le gibier de toute espèce abonde dans ces belles campagnes, et jusqu'au

rendez-vous du déjeûner, les occasions qui s'offrirent pour chacun d'exercer son adresse, firent entendre un bruit continuel de mousqueterie.

Près de quelques villages, et de deux lieues en deux lieues, le gouvernement a établi sur toutes les grandes routes, des vigies ou maisons impériales de poste, qui servent d'asile aux voyageurs de marque. Les jeunes gens qui ne sont point tombés au sort pour le service des armées, ou ceux qui en sont retirés, font le service de ces postes en courriers extraordinaires, quand les dépêches sont pressées. Aussitôt que l'un d'eux arrive dans une de ces maisons, il remet un pavillon portant l'heure de son départ de la poste la plus voisine; l'officier qui le reçoit vise son passeport, mentionne l'heure de son arrivée, et expédie un nouveau courrier, avec un nouveau pavillon, qui remplit les mêmes formalités au lieu de sa destination. Chaque courrier a une heure et demie pour faire environ deux lieues; et il reçoit du rotin s'il excède ce temps d'une demi-heure.

Après avoir pris du repos dans l'une de ces maisons de poste, nos voyageurs se remirent en chasse. En gravissant le défilé dit du *Tayson*, ils tuèrent plus de cent singes de la grande espèce, de ceux qu'on ne connaît que sous le nom de *singes de la Cochinchine* (il n'en existe qu'un seul en Europe, c'est une femelle empaillée qui est au cabinet du Jardin des Plantes à Paris). Comme ils désiraient ardemment s'en procurer un vivant, ils y mirent tous leurs soins ; et cependant ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils y parvinrent. Ces malheureux animaux n'étaient point du tout effrayés du bruit des armes à feu ; ils accouraient au bruit de leurs pareils blessés, et emportaient en toute hâte les morts et les mourans dans le fond des bois : cependant trois jeunes d'entre eux furent saisis sur le corps de leur mère, d'où l'on eut beaucoup de peine à les détacher. Cet animal, vêtu comme le singe, ne peut cependant être comparé qu'à l'orang-outang, dont il a la taille et la douceur. Il habite les montagnes, et se tient

presque toujours au sommet des plus grands arbres dont le fruit lui sert de nourriture. Sa figure est affreuse au premier aspect, tant elle a de rapport avec celle de l'homme, ou plutôt tant elle la parodie défavorablement. Il porte une très-belle fourrure, ses pieds, ses mains, ses dents, sont d'un beau noir, ses jambes, ses bras d'un rouge foncé; le ventre est blanc et le dos gris; son visage est plat et blanc, les pommettes des joues sont colorées; il est tonsuré exactement comme l'étaient les moines; sa figure est accompagnée d'une très-longue barbe droite; sa queue blanche et longue, se termine par une touffe de poils gris. Sa grandeur moyenne est de quatre pieds un pouce; les mâles sont d'un quart plus grands que les femelles. Les Cochinchinois donnent à cette espèce de singe le nom de *venan*, ou *homme des bois*.

Des tigres et des troupeaux d'éléphans parcourent aussi les montagnes et les pâturages de ces contrées. Le tigre y est de la même espèce que le tigre royal du Bengale, les hommes et les animaux le redou-

tent également. Un seul de ces derniers cependant lui résiste et en triomphe quelquefois : c'est le rhinocéros. Dans les combats de ces deux animaux que la cour donne quelquefois en spectacle, le tigre est rarement vainqueur. Tous les ans on en fait une grande chasse par ordre de l'empereur, et souvent il périt plus d'hommes dans ces chasses que dans les batailles du pays. Toutefois l'habitude de combattre ce redoutable animal inspire une telle confiance aux Cochinchinois, que deux hommes seuls, l'un armé d'un sabre, et l'autre d'une courte lance, n'hésitent pas à l'attaquer, et en triomphent presque toujours sans être blessés.

Deux hommes seuls attaquent également l'éléphant, et cette chasse est beaucoup moins dangereuse que celle du tigre. Lorsque deux chasseurs rencontrent un éléphant séparé de sa troupe, ce qui est assez commun aux pieds des montagnes, où les attire le besoin de paître, ils s'approchent de lui par des chemins opposés, jusqu'à une distance de trente pas environ; ils se

donnent alors le signal de l'attaque : l'un des deux pousse un cri. A ce bruit l'éléphant lève la tête, et fixe celui qui l'a fait; le chasseur profite de ce moment, et l'ajuste autant que possible sur le front. Blessé ou non, si l'animal ne tombe pas, il court sur son ennemi, qui prend aussitôt la fuite; l'autre chasseur, qui n'attendait que ce moment, fait feu à son tour. A cette seconde attaque, l'animal se retourne et s'avance vers son nouvel ennemi; mais le premier qui a eu le temps de recharger son arme, l'ajuste une seconde fois, et l'attire de nouveau sur lui. Ce manège dure jusqu'à ce que l'éléphant soit mis hors de combat; et il est rare que les deux premiers coups de fusil ne suffisent pas, tant est grande l'adresse des Cochinchinois. On mange la chair de l'éléphant; la trompe et les pieds sont réservés communément pour la table des mandarins et des princes.

En gravissant les montagnes de Tayson, l'auteur avait remarqué plusieurs gros rochers, sur lesquels étaient entassées de petites pierres retenant des morceaux

de papier dorés ou argentés. Il apprit que c'étaient des vœux accomplis par les porteurs de grands fardeaux, qui promettent, avant de gravir la montagne, un sacrifice à la divinité qui préside aux transports, si elle les aide à parvenir jusqu'à son sommet sans accident. Lorsque l'auteur y fut arrivé lui-même avec ses compagnons, la fraîcheur les obligea de s'arrêter dans le corps-de-garde qui y est placé. De cette position, ils découvraient la baie de Touhan, dans laquelle leur vaisseau ne paraissait pas plus grand qu'une coquille de noix. La descente leur parut beaucoup plus difficile que la montée, à cause de la rapidité de la pente, et des rochers et des précipices qui entrecoupaient continuellement le chemin.

Enfin, dit l'auteur, nous nous rendîmes à bord de nos bâtimens, et dans la matinée tout le monde fut à Touhan, où le fantou nous fit avoir des logemens. Il ne nous restait plus qu'à faire une incursion aux rochers de marbre, situés à trois lieues dans la baie. Nous y fûmes en chassant, et

nous visitâmes toutes ces grottes singulières et admirables, formées par la nature et le temps. Le pied de ces rochers est voisin de la mer, et il semble à leur aspect qu'en des temps plus reculés, ils étaient ensevelis sous les eaux, quoiqu'ils soient actuellement élevés de plus de deux cents toises au-dessus de leur niveau. Ces rochers ne sont point de marbre, mais de faux albâtre, pierre transparente qui est beaucoup moins dure que le marbre. J'aperçus dans quelques broussailles d'où s'élevaient quelques franchipaniers, deux petits oiseaux mouches; ils volaient avec une vitesse inconcevable, et m'approchaient quelquefois de si près, en poussant des cris aigus, qu'ils me firent présumer qu'ils avaient leurs nids dans les environs. Je vis également quelques perdrix et un coq sauvage, que je ne fus pas assez prompt pour tuer; c'est sans contredit le plus bel oiseau que j'aie vu. Il serait impossible d'en décrire le plumage; celui que je vis m'éblouit par sa beauté lorsqu'il s'envola : c'était avec les singes que j'avais pris, ce que je

désirais le plus d'apporter en France, mais ni soins ni promesses ne purent m'en procurer. Il existe dans ce pays une autre sorte d'oiseau plus singulier et plus curieux encore; je n'en ai vu qu'une seule plume. S'il faut en croire les Cochinchinois qui m'en ont parlé comme l'ayant vu, il paraît que l'espèce est très-rare, et que l'empereur n'a jamais pu en avoir un vivant. Il habite les montagnes inaccessibles de Phuyenne, et se tient sur les lieux les plus escarpés; les Cochinchinois l'appellent *Kinntrey*, ou génie; il est de la grosseur d'un pigeon, a le bec rouge, la tête noire, le cou blanc, les ailes couleur d'or, le ventre et la queue gris-cendré. Ce qu'il y a de plus extraordinaire en lui, c'est la queue, dont quelques-unes passent huit pieds de longueur. Je crois à l'existence de cet oiseau d'après ce qu'on m'en a dit; mais je rejette dans la classe des fables inventées par la superstition les choses extraordinaires qu'on lui attribue. Aussi les Cochinchinois qui y ajoutent foi, pensent-ils que le diable est caché sous la forme de

cet oiseau. Un rapport plus extraordinaire, mais qui ne m'inspire pas plus de confiance, malgré l'autorité des personnes qui me l'ont fait, assure qu'il existe dans le Siampa des hommes qui ont des queues, et que les Cochinchinois désignent sous le nom de *Moys*, ou sauvages (1).

Le mandarin des étrangers, cependant, m'a assuré en avoir vu, dans une circonstance où il commandait les éléphans de l'armée. Les gens qu'il avait envoyés à la découverte pour chercher un passage dans les montagnes de Siampa lui amenèrent deux de ces hommes extraordinaires. Il les présenta à l'empereur, qui les renvoya comblés de présens. Leur queue avait environ huit de nos pouces et un quart de longueur. Les deux mandarins français étaient présens à cette conversation, et quoiqu'ils n'aient jamais vu de ces préten-

(1) Le même rapport sur la prétendue existence d'hommes à queue, a été faite à Christophe Colomb, lors de la découverte des îles de l'Amérique septentrionale.

dus sauvages, ils en ont si souvent entendu parler, qu'ils croient fermement à leur existence. Le mandarin des étrangers les regarde comme de véritables animaux qui n'ont d'humain que la figure et la parole.

Le lendemain de sa visite aux rochers de marbre, une fête d'adieu fut donnée par le capitaine à tous ceux qui l'avaient accompagné dans son voyage de terre, ainsi qu'aux mandarins des environs. Il appareilla pour revenir en Europe dans la journée du 13 novembre, et rentra dans la rivière de Bordeaux le 8 janvier 1820, treize mois environ après son départ.

Sur le Brésil.

Extrait d'une lettre de M. le baron Langsdorff, chargé d'affaires près la cour de Rio-Janeiro.

Le Brésil a l'air d'un paradis; le sol y est fertile, riche, et la vie y est excellente. Les denrées coloniales y croissent en abondance; jamais on n'y est exposé aux maladies contagieuses, ni à ces ouragans terribles qui détruisent en une nuit l'espoir

du cultivateur. Nulle contrée de la terre n'égale en fécondité cette province montagneuse, qu'ornent de la plus brillante végétation les arbres à épices de l'Inde, l'arbre à pain du grand Océan, l'arbre à thé de la Chine, l'arbre à camphre du Japon, les pêchers, les abricotiers, les poiriers et les pommiers de l'Europe. Le caféyer, originaire des Antilles, qui ne produit sur le sol natal qu'une livre par pied l'un portant l'autre, en produit quatre au moins dans le Brésil, et dans certaines plantations, chaque arbre en produit sept livres; quelques-uns même vont jusqu'à quatorze, chose inouie dans l'univers! Cependant le terrain est, à certains égards, encore à bon marché dans cette vaste partie du globe : les nègres y coûtent moitié moins qu'ailleurs. Le gouvernement est doux, mais ne favorise pas beaucoup les étrangers. Du reste, l'entretien y est très-dispendieux : il faudrait se gêner beaucoup pour y vivre avec 800 liv. sterl. (environ 19,000 fr.). Il n'en est pas de même dans les lieux éloignés de la capitale, où 200 et

même 100 liv. sterl., assurent une existence assez douce.

Eboulement en Bohême.

Au commencement de l'année 1820, on a appris que le terrain sur lequel était bâti le village de Tron, appartenant à la seigneurie de Hagensdorff, s'était détaché du revers d'une montagne, qui se projette sur la rive gauche de l'Eger, vis-à-vis de Saaz, vers Kaaden.

On eut les premiers présages de cette catastrophe en 1770; le mur de l'église se fendit alors, on le répara, et tout fut tranquille jusqu'en 1815 et 1818, époques auxquelles des indices d'éboulemens plus forts se manifestèrent. Mais le 21 mars 1820, au milieu de la nuit, les habitans de Tron furent réveillés par un bruit subit; les murs d'une ferme s'écroulèrent aussitôt; quelques momens après le presbytère, très-solidement construit, éprouva le même sort, et dans l'espace de douze heures, seize maisons sur vingt-trois dont le

village se composait, ainsi que deux églises, se trouvèrent converties en un monceau de ruines. La partie de la montagne qu'occupait le village s'est détachée par un mouvement très-inégal; quelques-unes des maisons qui s'écroulèrent à plus de deux cents pas de leur emplacement, avaient parcouru cet espace en avançant tantôt de dix, tantôt de vingt pas en une heure. On reconnut à travers les larges et profondes fentes que sillonnaient le terrain bouleversé, que le sol était formé d'abord de terreau, puis d'une couche d'argile reposant sur du sable très-fin. Une humidité continue, jointe à une grande quantité de neige tombée dans le mois précédent, et qu'un dégel subit venait de faire fondre, ont déterminé l'éboulement définitif, que l'infiltration des eaux et la nature du sol devaient amener tôt ou tard. Personne n'a perdu la vie dans cet événement malheureux; mais les restes épars des maisons détruites, et les habitans errant aux environs, sans asile, avec leurs bestiaux et leurs effets, offrent l'aspect le plus triste.

Plusieurs vergers très-beaux et des champs rians ont été dévastés, et le temps, secondé de longs travaux, peut seul rendre à la culture des masses de terre spongieuses, amoncelées comme des glaçons, souvent divisées par des gouffres profonds, et jetées dans la rivière, qu'elles rétrécissent beaucoup.

Notice sur les Veddahs, peuple établi dans l'intérieur de l'île de Ceylan.

Extrait d'une relation faite par M. G. Finlayson, chirurgien à l'armée anglaise de Ceylan.

L'origine des Veddahs se perd dans la nuit des temps; on suppose qu'ils furent les premiers habitans de l'île de Ceylan, et que, repoussés des côtes et des plaines par des conquérans, ils se sont confinés dans les forêts et les montagnes inaccessibles qu'ils habitent maintenant, et où ils sont restés presque ignorés jusqu'à nos jours; du moins le merveilleux qui se mêlait aux récits qu'on faisait de leurs mœurs et de leurs usages, les rendait peu vrai-

semblables. Le séjour récent des Anglais dans l'île de Ceylan, et les mouvemens militaires qui en ont été la suite, ont permis de recueillir sur ce peuple singulier des notions plus justes et plus précises.

Les Veddahs habitent les forêts qui, sur la côte orientale de Ceylan, depuis Kandy, la capitale, jusqu'à la mer, couvrent une étendue de dix-sept lieues dénuées de toute culture. Du sommet des arbres, la plupart magnifiques, qui peuplent ces forêts, d'innombrables lianes descendent en festons avec tout le luxe de végétation qu'on admire sous les tropiques. Des éléphans, des buffles, des ours, des jackals, des singes, des panthères, et beaucoup d'autres animaux féroces vont y chercher, comme les Veddahs, qui le sont presqu'autant qu'eux, un abri contre les usurpations de l'homme civilisé. Quelques relations avec les Kandiens ou Cingulais, ont fait pénétrer une ombre de civilisation et de culture dans la portion de ce peuple qui habite les confins du territoire; mais au-delà de la large rivière de Maha-Vella-

Canga, on ne trouve plus que des Veddahs tout-à-fait sauvages, appelés *Jungle-Veddahs*. Ceux-ci ont un genre de vie et des habitudes qui ébranleraient la confiance de ceux qui croient le plus fermement à la vertu et au bonheur de l'homme dans l'état de nature.

Il serait difficile de se figurer un être plus sale et plus repoussant que le Jungle-Veddah. Il laisse croître sa barbe; et ses cheveux noirs sont tressés autour de ses oreilles; il porte, pour vêtement, un tablier, d'environ quatre pouces de largeur, qui lui descend jusqu'au milieu de la cuisse. Celui des femmes n'en diffère que par des dimensions plus grandes. Au reste, il n'est pas rare de voir des individus de l'un et de l'autre sexe dans un état de nudité complète. Le Veddah n'a point de demeure fixe; quelquefois seulement, si l'abondance du gibier l'arrête dans un lieu, il y construit une mauvaise hutte d'écorce et de gazon. Mais dans ses marches, il brave également les rigueurs d'un froid de 56 degrés, et le poids de la chaleur qu'entre-

tient pendant le jour le soleil du tropique. Deux pots de terre, une calebasse et un panier, garni de feuilles, contenant sa provision de miel, voilà son mobilier. Il a, pour armes, un arc, cinq ou six flèches, une petite hache et un couteau. Il vit surtout de chasse, et ne mange de fruits que ceux que la nature produit d'elle-même et que récoltent sa femme, ou ses femmes, car il lui est permis d'en avoir plusieurs.

Le Veddah, armé de son arc de bois de kabbar, dont la force égale l'élasticité, attaque hardiment les plus formidables hôtes des forêts, et il met si bien à profit la connaissance qu'il a de leur conformation, que, souvent, il parvient à abattre, même l'éléphant, d'un seul trait.

Il n'a pour animaux domestiques que le chien et le buffle. Ce dernier lui sert d'appât pour attirer sa proie, et le chien répare son défaut d'agilité par une sagacité et une finesse peu communes. Pour conserver la viande, il la coupe par tranches minces, la fait sécher au soleil, et la mange crue après l'avoir imbibée de miel.

Grand amateur de sel, quand il n'en a pas, il y supplée en brûlant les feuilles de certaines plantes. Le Veddah trouve sa suprême félicité à manger et à dormir, il y consacre et ses jours et ses nuits, au retour d'une chasse abondante.

Cependant, quelquefois, ce genre de vie l'expose à manquer du nécessaire; il n'échappe alors au tourment de la faim qu'en avalant un mélange de miel et de vieux bois réduit en poudre : telle est la passion extrême de ce peuple pour une indépendance paresseuse, qu'il préfère ce misérable état avec elle, à toutes les jouissances qu'il pourrait se procurer sans elle, en imitant ses voisins moins barbares que lui.

Le Veddah est hospitalier, il reçoit à bras ouverts, quiconque l'aborde sans armes. Si un étranger se présente à la hutte d'un Veddah, pendant son absence, la femme l'engage à se tenir à une certaine distance de la cabane jusqu'au retour de son mari. Alors celui-ci va le chercher et le traite comme un ami. Mais il exige tous

les honneurs; et l'étranger paierait cher son imprudence, s'il en rendait à quelqu'autre qu'à lui.

Les demandes de filles en mariage se font sans cérémonie et ne sont jamais refusées; car ce peuple ne connaît aucune distinction de rang ni de fortune. Toute autre parente qu'une mère ou une sœur peut partager la couche d'un Veddah, qui souvent épouse sa propre fille. La femme suit toujours son mari à la chasse; si pendant une de ces courses, elle devient mère, l'enfant est soigneusement enveloppé dans une écorce d'arbre souple et moelleuse, ou exposé à mourir de froid, ou sous la dent des bêtes féroces, suivant le caprice barbare d'un père sans pitié, auquel nulle barrière morale ni légale n'est imposée.

Le langage des Veddahs est rude, l'écriture leur est inconnue. Leurs moyens de communication, dans l'absence, sont des cordons noués comme les quipos des Péruviens, ou des bâtons pleins d'entailles, dont la forme a été concertée d'avance. Ils comptent jusqu'à dix seulement et au-delà

expriment les nombres par les collectifs *plusieurs* et *beaucoup*. Ils n'ont point de nom de famille, un sobriquet tiré de quelque singularité extérieure le remplace.

Lorsqu'un Veddah veut acheter d'un forgeron cingulais, le fer qui doit garnir sa lance, il en stipule le prix, en miel, cire ou gibier, le remet sur-le-champ et retourne à ses forêts. Quelques-uns poussent la timidité jusqu'à ne pas oser s'approcher du forgeron; ils déposent à certaine distance, les objets d'échange, et viennent ensuite chercher leurs fers de flèches au même endroit. Ils les y trouvent toujours; car il n'est pas un Cingulais qui voulût, en trompant un Veddah, s'exposer à sa vengeance. Celui-ci ne fait usage d'aucune liqueur enivrante, l'eau est son unique boisson.

La religion de ce peuple se ressent de sa barbarie. Tout finit pour lui après sa mort. Dans le malheur, un Veddah se croit poursuivi par un malin esprit; son offrande, pour le fléchir, se compose des objets qui servent à sa nourriture habi-

tuelle, puis il la mange quand il juge que le démon a eu le temps de s'en rassasier par l'odorat. Dans les cas extrêmes, la danse est au nombre des moyens mis en usage pour apaiser le malin esprit : elle s'exécute au bruit d'un instrument appelé *tom-tom* (1), autour d'un mourant que sa famille a d'abord couché par terre. Les assistans mêlent des cris, ou plutôt des hurlemens au bruit du tom-tom. Les danseurs précipitent leurs mouvemens et leurs gestes, jusqu'à ce que l'un d'eux, dans un état de vertige qu'il prend pour de l'inspiration, se déclare possédé du démon, et prétend répondre aux questions qui lui seront faites sur le sort du défunt. Les Veddahs invoquent leurs parens morts pour être heureux à la chasse et en amour, deux objets qui les intéressent principalement.

Une de leurs chansons favorites rappelle la catastrophe d'un vaillant chasseur

(1) Le tom-tom est formé de la peau d'un animal appelé *Guana*, étendue sur l'ouverture d'une citrouille vide et desséchée.

qui, au retour d'un voyage qu'il avait fait pour acheter des fers de flèches, fut tué par un éléphant. Une autre rappelle la fin tragique d'un Veddah et de ses deux femmes; celui-ci ayant découvert une ruche de miel très-abondante dans un fourré dont il ne pouvait approcher sans risque, monta, pour l'atteindre, sur des branches assez fortes qui l'en séparaient et qui dominaient un affreux précipice. Ses femmes attendaient, avec inquiétude, le succès d'une telle hardiesse, lorsqu'un voisin qui lui enviait la possession d'épouses si fidèles, crut n'avoir qu'à tuer le mari pour se les approprier. Il l'avait suivi d'assez près, et le voyant dans une position si périlleuse, se glissa furtivement au-dessous de lui, coupa les branches qui le soutenaient, et le fit tomber ainsi dans l'abîme. Les femmes, témoins de cette action, et qui en connaissaient le motif, jurèrent qu'il n'en recueillerait pas le fruit, et s'élançant au fond du précipice, partagèrent le sort de l'époux qu'elles avaient tendrement aimé.

Notice sur les Maldives.

Extraite de la relation du naufrage du capitaine Schlutz, dans ces parages, le 20 juillet 1819.

Les Maldives forment un petit empire sous le gouvernement despotique d'un sultan. Mall en est la capitale. Les avantages de sa position, naturellement très-forte, lui ont mérité cette préférence. Elle est de forme presque circulaire et a trois mille de circonférence. Une ceinture de récifs l'entoure, excepté dans la partie occidentale; mais l'art a suppléé en ce point, à l'absence des défenses naturelles. Lorsqu'on a quelqu'attaque à redouter de la part des habitans des Lakedives, dont la haine contre les Maldiveois remonte à une haute antiquité, les passes que le commerce a obligé de maintenir, sont aussitôt fermées par des chaînes, et toute entreprise hostile devient presque impossible.

La ville couvre toute l'île, elle est remarquable par sa propreté et ses agrémens; les rues sont larges, coupées à angles droits



Maldives.

et balayées soigneusement tous les matins. Le palais du sultan est une espèce de citadelle, dont les murs élevés sont garnis de meurtrières : un fossé large de quatorze pieds en défend les approches. Ce palais est un simple bâtiment haut de deux étages, et dont un toit plat ne rachète pas la chétive apparence. Les maisons de la ville sont nombreuses et extrêmement commodes.

Deux vastes mosquées, d'une architecture imposante, attirent surtout les regards des étrangers; et l'une d'elles reçoit tous les vendredis le sultan qui y vient faire ses dévotions.

Ce prince vit, dans son palais, au milieu de sa famille, gardé par cent cinquante hommes seulement qui composent toute la troupe réglée de son empire. Il a peu d'occasions d'y déployer de la sévérité, les crimes y sont rares, et les délits presque toujours légers. Un individu vient-il à troubler la tranquillité publique? la punition se réduit à le faire pousser et balloter par le peuple dans les rues; on lui jette

encore de l'eau et du sable; mais s'il récidive, ou si le délinquant est un mauvais sujet connu, on l'envoie faire un séjour de vingt-quatre ou de quarante-huit heures dans les chantiers, pour le rappeler à une meilleure conduite. Ce grand châtiment n'est infligé, dit-on, qu'une ou deux fois en dix ans, ce qui fait conjecturer que les habitans de Mall, au nombre de deux mille environ, mènent la vie la plus heureuse, exempts de tous les maux qui assiégent les sociétés civilisées.

On évalue à douze cents le nombre des îles dépendantes de cet empire. Il est impossible de savoir quel est l'état de la population; un préjugé religieux, né de la punition que Dieu jadis infligea au roi David pour avoir fait le dénombrement de son peuple, empêche les simples et bons magistrats des Maldives de tenter une pareille mesure dans les provinces soumises à leur administration.

Les troupes régulières du sultan se réduisent, comme il a été dit, à cent cinquante hommes, leur uniforme est rouge

et leurs armes sont le mousquet et le telwar; mais en temps de guerre, des levées nombreuses s'opèrent dans toutes les îles; au reste, cette mesure n'a pas eu lieu depuis long-temps; car la puissance anglaise, souveraine aujourd'hui des Lakedives, a tari la source des guerres que des animosités nationales ont long-temps entretenues entre les Lakediveois et les Maldiveois.

Ces derniers professent la religion musulmane. A en juger par les apparences, ils ont un grand fond de piété, car ils n'entreprennent rien avant d'avoir imploré l'assistance de la divinité. Ils donnent beaucoup de soins aux écoles où leurs enfans apprennent à lire et à écrire. Ils ont quelques livres écrits dans leur langue; mais leurs fréquentes relations avec l'Inde leur rendent familier l'Hindoustany, et procurent aux étrangers l'avantage de pouvoir traiter avec eux dans cet idiôme.

La pluralité des femmes y est permise; mais elles doivent être toutes épouses légitimes. Les divorces y sont très-faciles et

cependant très-rares, ce qu'il faut attribuer à la conduite sage et exemplaire des femmes mariées; aussi tous les ménages de ces insulaires offrent-ils le spectacle du vrai bonheur. Les femmes se distinguent en outre par une grande industrie, et fuient l'oisiveté. Leur vêtement est modeste; une robe de soie ou de coton, serrée autour du cou, garnie de longues manches et large vers les chevilles, le compose uniquement; quelquefois un galon d'or en orne le collet; et alors des boucles d'oreilles et un collier d'or accompagnent cette parure.

Notice sur les Etats-Unis.

Extraite des Lettres de M. A Jay.

L'accroissement rapide des Etats-Unis en population et en puissance, est un des phénomènes politiques les plus extraordinaires et les plus imposans. De grands empires ont été formés à la longue par une série de conquêtes, comme l'empire romain; d'autres ont jailli subitement du

sein de la victoire, comme celui d'Alexandre; mais les annales des peuples n'avaient point encore offert le spectacle intéressant d'un petit nombre d'aventuriers jetant au milieu des plus affreux déserts, malgré les attaques réitérées d'un ennemi féroce, l'intempérie d'un climat sauvage et les horreurs de la famine, les fondemens d'un empire qui, presque dès son berceau, apparaît l'égal des nations les plus florissantes, les étonne ou les alarme.

Trois peuples, différens de mœurs, de principes et de préjugés (il n'est question que des plus importans), forment aujourd'hui les bases de l'union américaine. Ces trois peuples sont : celui de la Nouvelle-Angleterre au nord, qui comprend les états de Vermont, de Newhampsire, de Rode-Island, de Connecticut, de Massachusetts et du district de Maine; celui de la Pensylvanie et de New-York au centre; et celui de la Virginie au midi.

L'histoire nous apprend que les protestans anglais qui, sous le règne de Henri VIII,

s'étaient unanimement séparés de la communion romaine, se divisèrent après sa mort. Des controverses religieuses s'élevèrent, et des persécutions les suivirent. La Nouvelle-Angleterre dut sa naissance à ces persécutions. Les Calvinistes anglais, contraints de s'y soustraire, passionnés pour une sage et glorieuse indépendance, abandonnèrent, en un jour, amis, parens, fortune, pour aller affronter les dangers d'un Océan encore inconnu, les fatigues d'un établissement lointain et les rigueurs d'un climat inhospitalier. Le gouvernement anglais sembla voir avec indifférence la colonie naissante. Ses fondateurs, profitant de cette indifférence, se donnèrent un code de lois municipales fondées sur les principes les plus austères du républicanisme. Remontant à l'origine des sociétés, ils aimèrent à se considérer comme des hommes dégagés de toute espèce de liens politiques, réunis pour le bonheur commun et soumis aux lois seules qu'ils jugeraient convenable de s'imposer.

D'autres principes présidèrent à la for-

mation de la colonie centrale. Un homme extraordinaire de la secte persécutée des Quakers, Guillaume Penn, en jetа les fondemens. Pendant un siècle les deux mondes ont prodigué les éloges à son système de tolérance, et à ses travaux politiques; sa mémoire est encore aujourd'hui protégée par les persécutions que lui ont suscitées ses opinions religieuses, le souvenir de sa résignation dans le malheur, de son zèle et de sa persévérance, et enfin par les éloges de Montesquieu, qui l'a nommé le *Lycurgue du Nouveau-Monde*. Cependant, la sagacité politique et le désintéressement de cet illustre chef d'émigrés, ont peut-être été trop vantés; ou du moins tous deux furent singulièrement en défaut, la première lorsqu'il maintint l'esclavage dans l'organisation de sa société, et qu'il lui interdit l'usage des armes quand elle était appelée à vivre au milieu de peuples qui fondent presque toujours le droit sur la force; le second, quand il fut sur le point de vendre aux Anglais sa colonie naissante, marché honteux que la mort

l'empêcha seule de conclure, ou quand il profita de l'ignorance des sauvages pour leur acheter à vil prix un territoire qu'il aurait pu conquérir plus inhumainement sans doute, mais non plus injustement, les armes à la main.

L'avarice et le besoin du luxe fondèrent la troisième colonie. Une troupe d'aventuriers anglais, arrachés à leur sol natal par ces méprisables passions, fixèrent leur résidence en Virginie qui leur offrait abondamment de quoi les assouvir. Toutefois il paraît constant que ces nouveaux aventuriers n'avaient point eu d'abord l'intention de s'expatrier, et qu'ils n'avaient désiré des richesses que pour rapporter dans leur patrie les moyens de vivre au sein du luxe et de la mollesse. Le sort en a décidé autrement.

Ainsi, l'on voit dans la Nouvelle-Angleterre un état démocratique où les premiers colons ayant, dès le principe, divisé les terres en petits lots, et ne les ayant vendues qu'à ceux qui voulaient les cultiver eux-mêmes, ont triomphé promptement

par le travail, d'un sol naturellement ingrat et d'un climat rigoureux. A l'aide des sages mesures de leur gouvernement la population s'est rapidement accrue, l'amour du pays a germé, il s'est fortifié dans les enfans par une bonne éducation, il a produit de vrais et de vertueux citoyens.

Dans les états de la Pensylvanie et de New-Yorck, on trouve beaucoup moins de vertus politiques, résultat nécessaire de la facilité qu'ont les étrangers d'y devenir propriétaires, et d'y jouir comme tels des droits de citoyen, sans y résider, et même sans en suivre les lois. Mais si l'existence des vertus privées qui répandent partout tant de charme dans la société peut faire pardonner l'absence des hautes vertus politiques, l'humanité et l'hospitalité qui distinguent généralement les habitans de la Pensylvanie et de New-Yorck, plaideront fortement en leur faveur.

Une aristocratie insolente et despotique règne dans la Virginie. Le territoire, divisé d'abord en grandes propriétés, est devenu le partage exclusif d'un petit nombre de

familles qui envahissent seules et les honneurs et la fortune. Ce malheureux pays se ressent encore des vices de ses premiers colons, du malheur d'avoir été organisé et administré par une société de négocians résidant en Europe, et de celui, plus grand peut-être encore, de n'avoir changé ce premier gouvernement que pour en recevoir un de Jacques I[er]. Ce prince, si infatué de ses prérogatives royales, non content d'avoir introduit l'esclavage dans la Virginie, en fit un lieu de déportation pour les personnes infâmes et reprises de justice.

Depuis leur fondation, ces différentes colonies reconnaissaient l'Angleterre pour leur mère-patrie, et déféraient plus ou moins à ses lois. Mais leur prospérité ayant excité la jalousie de la métropole, celle-ci voulut de nos jours leur faire sentir plus fortement le poids de sa puissance et de son orgueilleux despotisme au-delà des mers. Elle révolta les âmes; on courut aux armes; l'étendard de la liberté et de l'indépendance flotta pour la première fois

dans le Nouveau-Monde : les citoyens de la Nouvelle-Angleterre y parurent vraiment dignes de l'affranchir ; ils communiquèrent leur enthousiasme à leurs voisins, la France soutint leur courage, et le sort de cette partie du Nouveau-Monde fut irrévocablement décidé.

Mais aujourd'hui un luxe effréné, en corrompant les mœurs, menace de détruire, avec le patriotisme des Américains, l'union qui fut son ouvrage. Déjà dans les villes, même chez les citoyens de la Nouvelle-Angleterre, qui sont encore ceux qui conservent le plus de vertus politiques ; les habitudes ne sont plus en harmonie avec les institutions. Les descendans des colons de Massachussets ne se retrouvent plus que dans les campagnes, où le travail les a jusqu'à présent préservés de la contagion; mais où elle finira par les atteindre aussi; et alors s'opérera la dissolution d'un corps politique si justement admiré.

« On ne peut penser sans frémir, dit l'auteur, aux suites de ce déchirement. L'ambition, la jalousie, la haine, irriteront ces

peuples devenus rivaux : le souvenir de l'ancienne union, d'une amitié dédaignée, augmentera l'antipathie, et donnera à l'épée un fil plus acéré.

» Ainsi, lorsque je m'égarais dans les campagnes du Génessée et les déserts du Canada, j'ai peut-être foulé, d'un pied solitaire, les champs des Azincourt, des Fontenoi et des Gemmappe du Nouveau-Monde. Des rivières dont j'ai suivi le cours silencieux, fatigueront peut-être un jour de leurs noms inconnus jusqu'ici, les cent voix de la renommée. Ainsi, les espérances de la philosophie s'évanouiront pour jamais, et l'asile tant vanté de la liberté deviendra, par l'aveuglement d'un peuple aujourd'hui trop heureux, le sanglant repaire de la licence, de la rapine et de la tyrannie. »

Il était utile que ces observations générales précédassent les détails qui vont suivre sur les mœurs et les coutumes des citoyens de l'union fédérative américaine.

La première singularité qui frappe un étranger dans ce pays, c'est la coutume

de fumer qui règne presque universellement. Elle poursuit à la promenade, à table, au spectacle. Un petit-maître américain donne le bras à une dame, sans quitter la pipe ou la cigarre. Dans les maisons les plus distinguées, à la suite du dîner, un plat rempli de cigarres espagnoles accompagne toujours le Bordeaux et le Madère; les dames se retirent, et chaque convive fume et boit à discrétion. Enfin, le directeur du spectacle de New-Yorck a été obligé récemment de requérir les habitués du parterre, des galeries et des loges, de s'abstenir de fumer pendant la représentation des pièces, parce que la vapeur et l'odeur du tabac brûlé forçaient la plupart des spectateurs européens à quitter la salle.

En vain l'un des plus célèbres médecins des États-Unis a violemment attaqué cette coutume bizarre, comme extrêmement nuisible à la santé, aux mœurs et à la fortune de ses concitoyens, elle n'en est pas restée moins générale.

Les Américains font une affaire impor-

tante du boire et du manger, surtout ceux qui habitent les ports de mer. Le haut prix de la main-d'œuvre permet aux familles qui ne vivent que du produit de leur industrie, de rivaliser à cet égard avec les familles les plus opulentes : la seule différence qui existe entre l'ordinaire des unes et des autres, n'est que dans les vins de dessert. Leur déjeûner est une espèce d'ambigu composé de thé, de café, d'œufs frais, de saumon salé, de tranches de bœuf fumé, de gâteaux de blé sarrasin et de rôties au beurre. Les autres repas de la journée sont dignes de ce commencement. Les Français, dans leurs fêtes, n'ont garde d'oublier la bonne chère; mais ils pensent surtout à la musique et à la danse : les Américains ne pensent guère qu'aux banquets et aux toasts. Leur allégresse n'éclate qu'à la vue de l'aloyau et du plum-pudding ; et, semblables aux héros de l'Iliade, pour célébrer un événement extraordinaire, ils font rôtir et dévorent un bœuf entier. C'est le singulier spectacle que donnèrent les Bostoniens

aux armées françaises, lors de la conquête de la Hollande. L'usage permet aussi de manger dans les rues, et il est aussi fréquent de rencontrer des amateurs groupés autour d'une borne, avalant tour-à-tour des huîtres fraîches que le pêcheur leur distribue à la ronde.

Il est de certains jours consacrés au jeûne et à la prière. A ces époques les temples se remplissent pieusement, mais les tables ne sont pas moins bien servies que dans les occasions solennelles dévouées au plaisir et à la bonne chère.

Au reste, il faut dire à l'honneur éternel des Américains et à la gloire de l'humanité, que les jours de fêtes sont toujours anoblis par des actes de bienfaisance. Au milieu des préparatifs les plus brillans, le malheur et l'indigence exercent leurs droits sacrés. Les viandes, le pain et le vin abondent dans les prisons, dans les maisons de charité, et même dans les demeures des infortunés que les maladies, ou d'autres accidens empêchent de travailler. Il arrive souvent qu'une famille reçoit des provi-

sions pour plusieurs semaines. Les citoyens des Etats-Unis au nord de la Virginie, se distinguent surtout à cet égard : ils n'ont point obtenu sur un point aussi essentiel la justice qu'ils méritent ; et l'auteur, qui veut les venger autant qu'il est en lui d'un oubli aussi extraordinaire, rapporte à ce sujet une anecdote, dont le souvenir est digne d'être conservé.

Un Français, natif de La Rochelle, du nom de Bonnemort, était établi à Boston depuis plusieurs années. Tout son avoir consistait en une petite boutique, où il détaillait du tabac, une ferme peu considérable à une demi-lieue de la ville, une bonne femme et trois enfans en bas âge. Ses affaires commençaient à prospérer, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre lente, et obligé de se retirer à la campagne. La bonne femme faisait aller la boutique ; mais les dépenses occasionnées par la maladie du mari et l'éducation des enfans, absorbaient tout le revenu. Enfin, après avoir lutté deux ans contre une consomption pulmonaire, Bonnemort expira dans les

bras de son épouse. Ce triste événement arriva à l'époque de la fenaison ; chacun songeait à serrer son foin, article précieux d'économie rurale. La pauvre veuve n'avait pas le moyen de faire cette récolte. Un beau matin ses voisins se rassemblent, et vont, aidés de leurs valets, faucher ses prés. Quelques jours après, ils transportèrent le foin bien séché dans les greniers destinés à le recevoir. Ces bons fermiers ne s'imaginaient pas avoir fait une action méritoire, et ils parurent étonnés de la reconnaissance qu'elle excita dans le cœur de leur infortunée voisine.

Les citoyens des États-Unis qui n'ont point voyagé, ont en général des manières trop libres ou trop réservées ; et l'on est toujours étonné de la rapidité avec laquelle ils passent de la gravité la plus austère à la familiarité la plus intime. On voit souvent à une partie de thé un nombre considérable d'hommes et de femmes rangés comme en bataille, les uns vis-à-vis des autres, en gardant un profond silence, qui n'est interrompu que par l'interrogation

d'usage : — Votre thé vous convient-il, Monsieur? — Et la réponse : — Il me convient très-fort, Madame. Mais le thé fini, quelqu'un se lève-t-il de son siége, toute la compagnie l'imite : on se mêle, on se parle, et la véritable gaîté est bientôt étouffée sous des éclats de rire immodérés.

Les Français qui commencent à parler anglais, s'exposent souvent à choquer la délicatesse des dames américaines. L'usage a banni du langage ordinaire certaines expressions dont nous nous servons sans scrupule. Le mot *breeches* (culotte) par exemple, est un des plus odieux, et l'on n'exprime jamais cette partie si nécessaire du costume que par la périphrase du petit vêtement, *small cloaths*. Si l'on a mal à la cuisse, il faut dire qu'on a mal à la jambe, le mot qui, dans le discours familier a le privilége de représenter le mot *thigh* (cuisse) : on dit d'une femme dont le buste a des formes remarquables, qu'elle a un beau cou, et l'on est parfaitement compris. Enfin, sous peine de passer pour un homme dépourvu de délicatesse, il ne faut jamais

faire entendre l'expression *toes* (doigts des pieds) dans un cercle poli. Beaucoup d'autres termes non moins innocens sont enveloppés dans la même proscription; et les Femmes Savantes de Molière ne seraient point du tout une critique sur un théâtre américain.

Celui qui présente un étranger dans une maison, le prend par la main et le conduit devant chaque personne du cercle en déclinant à chaque fois son nom et celui de l'individu devant lequel il se trouve. Jamais une maîtresse de maison ne reçoit de visite dans sa chambre à coucher, et l'usage des Françaises, à cet égard, leur paraît inconcevable.

Le luxe des habillemens est extrême dans toutes les classes, même dans celle des domestiques dont il augmente la corruption. Les modes arrivent de Londres deux fois par an, au printemps et à l'automne, et chacune de ces époques est marquée par une révolution générale dans les habillemens et les coeffures. Il n'est pas rare qu'un étranger prenne, dans ce pays,

une suivante pour la maîtresse de la maison; car tout contribue à le tromper, les manières, le langage et le costume, qui sont exactement les mêmes.

Du plaisir qu'ont les domestiques, de ne pas paraître tels, ils sont passés au dégoût du nom de leur profession; et lorsque la nécessité les force à chercher une place, ils ne demandent pas si vous avez besoin de service, mais si vous souhaitez de l'assistance. Les noms de maître, de maîtresse leur sont insupportables, et cette haine semble même s'attacher aux personnes; car on n'aperçoit en Amérique aucune trace de cette affection qui souvent rapproche, en France, les maîtres et les domestiques.

La vanité exerce chez les Américains un empire despotique. Dans la plupart des maisons tout ce qui est en vue est élégamment meublé et décoré, même dans l'escalier, tandis que la chambre à coucher, est incommode et misérablement dégarnie. Un trait fort plaisant caractérise particulièrement cette vanité. Les Américains ne

sont pas, comme les autres peuples, fiers de leurs ancêtres et de leur gloire passée; mais ils se glorifient de ce qu'ils seront un jour. Déchirant, d'une main hardie, les voiles qui nous dérobent l'avenir, ils contemplent avec ravissement leur génie et leur grandeur futurs : ils assignent, par approximation, l'époque où ils seront la première nation du monde, sans paraître redouter les vicissitudes de la fortune, les accidens des guerres civiles, et les effets encore plus terribles d'un luxe prématuré.

L'esprit de parti est très-violent dans les États-Unis; et il en a donné des preuves lors de la dernière élection qui a porté M. Jefferson à la présidence. La crainte d'exciter une guerre civile a pu seule terminer les débats élevés, à ce sujet, entre les fédéralistes et les républicains. Les premiers penchent en faveur d'un gouvernement monarchique, et les autres inclinent à la démocratie. Cette fureur de parti trouble l'harmonie sociale et divise les familles et les amis. Souvent les papiers publics livrent à l'animadversion des oisifs et

à la malignité des calomniateurs, des lettres écrites sous le sceau du secret et dans l'abandon de l'intimité. Toutes les classes de citoyens s'occupent d'affaires politiques; nul ouvrier ne saurait commencer ses travaux avant d'avoir lu la Chronique du matin. Elle passe du salon à l'office, et le cuisinier sait toujours, avant de commencer son dîner, ce qui se passe en Europe et dans le congrès.

Je connais, dit l'auteur, un citoyen de New-York qui est vraiment possédé du démon politique. Il néglige son état de médecin pour savoir ce qui concerne les rois et les républiques. Il ignore tout ce qu'on fait chez lui; mais il sait parfaitement ce qui se passe dans le cabinet de Saint-James ou à la cour de Russie. Il ne pourrait pas dire souvent les noms de ses plus anciennes connaissances; mais il n'est pas un ministre européen dont les titres et la généalogie ne lui soient toujours présens. Les portraits des potentats et des généraux modernes ont remplacé dans son salon les portraits de famille. La disgrâce d'un ministre le

plonge dans la consternation, et il porterait volontiers le deuil de la mort d'un monarque.

Les Américains ont emprunté des Anglais, la coutume bizarre d'accoller sans cesse à leurs noms ceux des hommes les plus célèbres des anciennes républiques. Ils en souscrivent toutes leurs productions littéraires et politiques; mais c'est surtout à la veille des élections qu'on est accablé d'un déluge de héros et de philosophes grecs de toutes les sectes. Un nom bien sonore est garant d'un succès; et certaines réclamations, certains styles forment le contraste le plus bizarre avec les noms qui les souscrivent.

Si, de cette manière, la race des grands hommes est nombreuse dans ce pays, à en juger d'après les gazettes, celle des belles femmes ne l'est pas moins. Ainsi, l'annonce d'un mariage est toujours accompagnée dans la feuille publique qui le contient, d'un éloge brillant de la nouvelle mariée. Aujourd'hui c'est M. Smith qui a eu le bonheur de conduire à l'autel, la belle et

accomplie miss Rebecca. Demain le général Jonathan y conduira l'élégante, aimable et jolie miss Ruth. Si le lecteur ne sortait pas de chez lui, il se croirait dans un pays uniquement peuplé de Vénus et d'Hébé.

L'Américain porte jusqu'à la dernière exagération, la manie des éloges; il s'est fermé, à cet égard, toutes les voies raisonnables, et ne s'aperçoit nullement du ridicule et de l'impertinence de ses expressions, tant l'habitude le rend aveugle en ce point. Cependant on sentit l'inconvénient de cette prostitution d'encens, lorsqu'il fallut composer l'oraison funèbre de Washington; et bien loin d'en tirer une conséquence salutaire pour réformer l'abus, on divinisa le grand homme qu'on ne pouvait plus louer dignement.

Naufrage de la frégate française la Méduse, *sur le banc d'Arguin, en* 1816.

La frégate *la Méduse*, faisant partie d'une expédition destinée pour le Sénégal, partit le 17 juin de la rade de l'île d'Aix. Le 1er juillet l'équipage reconnut le cap Bojadoz, il vit les côtes du Sahara et passa le tropique. Le surlendemain deux passagers connaissant parfaitement cette côte hérissée de dangers, prédirent qu'on allait y être jeté ou tout au moins que le vaisseau toucherait sur le banc d'Arguin.

Le capitaine se moqua de cette prédiction, il prit un gros nuage pour le cap Blanc, et malheureusement il s'aperçut trop tard de son erreur et de ses mauvaises manœuvres; une violente secousse avertit que la frégate touchait. Les officiers donnèrent alors leurs ordres d'une voix altérée, la consternation se peignit sur tous les visages, on s'attendit d'un instant à l'autre à voir le bâtiment s'entrouvrir, d'autant que la mer était très-grosse et le courant très-

fort. La confusion régna parmi tout l'équipage et le peu de confiance qu'inspiraient les chefs nuisit à l'obéissance.

Bientôt la perte de la frégate devint certaine, et il fallut chercher les moyens d'assurer une retraite à l'équipage. Le conseil fut convoqué, l'un des membres fit observer que les six embarcations ne pouvaient contenir les quatre cents personnes réunies sur la frégate, et il proposa de construire un radeau assez grand pour porter deux cents hommes et des vivres. Aux heures des repas, disait-il, les équipages viendraient prendre leurs rations sur le radeau, on gagnerait ainsi les côtes du désert, où munis d'armes et de munitions de guerre, on formerait une caravàne pour gagner l'île St-Louis. Ce plan parfaitement conçu eût été couronné du succès, malheureusement il ne fut point exécuté.

Le 3, après d'inutiles efforts pour dégager la frégate, on se disposa à la quitter. On devait embarquer sur le radeau et dans les canots, des provisions, du vin, de l'eau; mais tous ces préparatifs se firent avec tant

de confusion, qu'une grande partie des objets essentiels resta sur le pont de la frégate ou fut jeté à la mer dans le tumulte de l'évacuation. On avait fait le 4 une liste d'embarquement et assigné à chacun le poste qu'il devait occuper; personne ne se conforma à cette sage disposition, et chacun chercha les moyens qu'il crut les plus favorables pour gagner la terre.

Trente-cinq personnes se mirent dans le grand canot; quarante-deux dans le canot major; vingt-huit dans celui du commandant; vingt-cinq dans un autre canot; quatre vingt-huit dans la chaloupe, et quinze dans la yole, la plus petite des embarcations : dix-sept hommes restèrent à bord de la frégate, leur complète ivresse les empêchait de penser à leur salut.

Cent quarante-huit personnes furent confiées au radeau, parmi lesquelles se trouvaient à peine dix matelôts; la précipitation qu'on mit à le construire empêcha d'y adapter des garde-fous. Si cette frêle machine eût été solidement établie, elle eût pu porter deux cents hommes, mais

elle était sans voile et sans mâture : on y avait placé une grande quantité de quarts de farine, cinq barriques de vin, deux pièces pleines d'eau et l'on eut la négligence de n'y pas mettre un seul morceau de biscuit.

A peine cinquante hommes furent-ils sur le radeau qu'il s'enfonça de deux pieds; et pour faciliter l'embarquement des autres, ou fut obligé de jeter à la mer tous les quarts de farine. Lorsque les cent quarante-huit personnes furent réunies sur le radeau il s'enfonça de trois pieds sur l'avant; et sur l'arrière on avait de l'eau jusqu'à la ceinture. On jeta de la frégate dans le radeau, vingt-cinq livres de biscuit dans un sac qui tomba à la mer; lorsqu'après beaucoup de peine on le retira de l'eau il ne formait plus qu'une pâte qui fut cependant conservée.

Les embarcations de la frégate devaient toutes remorquer le radeau, et les officiers jurèrent de ne pas l'abandonner, pourquoi renoncèrent-ils si promptement à cette généreuse résolution?

Le canot où était M. le gouverneur du Sénégal, jeta la première remorque. Les cris de *vive le roi!* furent mille fois répétés par les hommes du radeau, et un petit pavillon blanc fut arboré à l'extrémité d'un canon de fusil.

Malheureusement le lieutenant de la frégate voyant ses efforts inutiles parce que les autres embarcations ne le secondaient pas, fit larguer l'amarrage qui le tenait au radeau, et plusieurs personnes prétendirent avoir entendu ces mots barbares : *nous les abandonnons.*

La consternation fut extrême, dit M. Corréard, l'un des témoins de cette triste catastrophe, lorsque nous perdîmes de vue les embarcations; les marins et les soldats se livraient au désespoir; la faim se faisait sentir impérieusement : un peu de biscuit mouillé et un peu de vin firent notre premier repas, le meilleur pendant notre séjour sur le radeau; il épuisa notre biscuit, néanmoins la journée se passa assez tranquillement.

Par un sentiment naturel aux infortunés

nos cœurs et nos vœux s'élevèrent le soir vers le ciel, nous l'invoquâmes avec ferveur, et nous recueillîmes de nos prières l'avantage d'espérer notre salut.

Nous nous flattions que les chaloupes viendraient promptement à notre secours, la nuit parut sans que notre espoir se réalisât. Le vent fraîchit, la mer grossit.

Pendant cette affreuse nuit, un grand nombre de passagers n'ayant pas le pied marin, tombèrent les uns sur les autres, enfin, après dix heures de cruelle souffrance nous vîmes les premiers rayons du jour. Quel spectacle s'offrit à nos regards! dix ou douze malheureux dont les pieds s'étaient engagés entre les pièces mal jointes du radeau, n'existaient plus, d'autres avaient été enlevés du radeau par la violence des vagues et nous étions déjà vingt de moins.

Notre courage se soutint par l'espoir de revoir les embarcations dans le courant de la journée, mais au retour de la nuit le découragement suivit, et l'esprit de sédition se manifesta par des cris de rage.

Le ciel se couvrit de nuages, la mer devint plus terrible encore que la nuit précédente. Ne pouvant plus tenir sur l'avant et sur l'arrière, on se réunit au centre comme la partie la plus solide du radeau, mais on y était tellement pressés les uns contre les autres, que plusieurs personnes furent étouffées.

Les soldats et les matelots se croyant perdus, burent jusqu'à l'ivresse et manifestèrent l'intention de se défaire de leurs chefs et de détruire le radeau. L'un d'eux armé d'une hache, s'avança pour exécuter ce projet; ce fut le signal de la révolte. Les officiers s'efforcèrent de retenir ces insensés; celui qui les menaçait de sa hache fut tué d'un coup de sabre. Les sous-officiers et quelques passagers se réunirent pour veiller à la conservation du radeau. Les révoltés tirèrent leurs sabres, ceux qui n'en avaient point prirent leurs couteaux, le combat allait s'engager, lorsqu'un officier menacé perça de coups un des rebelles. Cette fermeté calma un instant les séditieux, mais bientôt ils se serrèrent les uns contre

les autres, ils se retirèrent sur l'arrière, et l'un d'eux feignant de se reposer, coupait déjà les amarrages. Avertis du danger que nous courions, nous nous élançâmes sur lui, un soldat voulut le défendre, il menaça un officier de son couteau, l'officier le terrassa ainsi que son camarade et les précipita tous deux dans la mer.

Le combat devint alors général, le mât se brisa, peu s'en fallut qu'il ne cassât la cuisse au capitaine Dupont; les soldats le jetèrent à la mer, mais l'instant d'après les passagers le sauvèrent. On le déposa sur une barrique d'où les séditieux l'arrachèrent, manifestant l'intention de lui crever les yeux avec un canif. Excités par tant de cruautés, nous traversâmes le sabre à la main la ligne des militaires. Nous les chargeâmes avec fureur, et plusieurs payèrent de leur vie un instant d'égarement. Après un second choc, la rage des rebelles se calma tout-à-coup, plusieurs se jetèrent à genoux et demandèrent un pardon qu'on leur accorda à l'instant.

Croyant l'ordre rétabli, nous revînmes

à notre poste au centre du radeau à peu près vers minuit, et nous ne quittâmes point nos armes. Après une heure d'une apparente tranquillité, les soldats se soulevèrent de nouveau, ils paraissaient entièrement aliénés; mais comme ils conservaient encore leurs forces physiques et qu'ils étaient armés, il fallut se mettre en défense; ils nous attaquèrent. Nous les chargeâmes à notre tour et bientôt le radeau fut jonché de cadavres, ceux des séditieux qui n'avaient point d'armes, cherchaient à nous déchirer avec leurs dents, plusieurs de nous furent mordus aux jambes et aux épaules.

Le jour vint enfin éclairer cette scène d'horreur. Un grand nombre de ces insensés s'était précipité dans la mer et soixante-cinq hommes avaient péri pendant la nuit. Nous n'avions perdu que deux des nôtres et pas un seul officier.

La naissance du jour nous révéla un nouveau malheur. Pendant le tumulte, les rebelles avaient jeté à la mer deux barriques de vin et les deux seules pièces d'eau

qu'il y eût sur le radeau. Il ne restait qu'une seule pièce de vin, nous étions encore soixante-sept, il fallut donc se mettre à demi-ration; ce fut un nouveau sujet de murmure au moment de la distribution. Notre détresse en vint à un tel point que nous fûmes contraints de recourir à un moyen affreux pour soutenir notre malheureuse existence. Je frémis d'horreur en retraçant celui que nous employâmes, ma plume échappe de mes doigts, un froid mortel glace tous mes sens. Grand Dieu! oserons-nous élever vers vous nos mains teintes du sang de nos semblables? Puisse votre clémence infinie, accorder à notre repentir le pardon d'un crime involontaire commandé par la nécessité!

Ceux que la mort avait épargnés durant cette nuit désastreuse, se précipitèrent sur les cadavres, les coupèrent par tranches et les dévorèrent à l'instant; cédant à un besoin plus pressant que la voix de l'humanité, nous ne vîmes dans cet affreux repas qu'un déplorable moyen de conservation. Quelques-uns eurent le courage de

s'en abstenir et il leur fut accordé une plus grande quantité de vin. Le jour suivant se passa encore sans qu'on vînt à notre secours; enfin le quatrième lever de l'aurore depuis notre départ sur le radeau, vint éclairer notre désastre et nous montrer dix ou douze de nos compagnons étendus sans vie sur le radeau. Nous en réservâmes un pour nous nourrir et nous jetâmes les autres à la mer.

Vers les quatre heures un banc de poissons se jeta sur le radeau, et comme il se trouvait aux deux extrémités une infinité de vides, une grande quantité de ces poissons s'y engagèrent. Nous nous précipitâmes sur eux et nous en prîmes plus de trois cents; notre premier mouvement fut de rendre grâce à Dieu de ce bienfait inespéré. Une once de poudre à canon que nous avions fait sécher, quelques morceaux d'amadou, un briquet et des pierres à fusil, des morceaux de linge sec et les débris d'un tonneau nous procurèrent du feu. Nous établîmes notre foyer sur les planches du radeau recouvertes d'effets

mouillés; on fit cuire les poissons que l'on mangea avec avidité, nous y joignîmes de la chair humaine que la cuisson rendait supportable. La nuit fut belle et nous aurait paru heureuse si un nouveau massacre ne l'eût signalée. Des Espagnols, des Italiens et des Nègres restés neutres dans la première révolte, formèrent le complot de nous jeter à la mer. Il fallut prendre les armes : l'embarras était de connaître les coupables; ils nous furent désignés par les matelots fidèles. Le premier signal du combat fut donné par un Espagnol qui, placé derrière le mât, l'embrassait étroitement, faisait une croix dessus, et invoquait le nom de Dieu, en brandissant un long coutelas. Les matelots le saisirent et le jetèrent à la mer. Les séditieux accoururent pour venger leur camarade, ils furent repoussés et tout rentra dans l'ordre.

Nous avions perdu cinq de nos fidèles marins, les autres se trouvaient dans un état déplorable; nos blessures irritées par l'eau de la mer nous arrachaient sans cesse des cris effroyables et tout au plus vingt

d'entre nous pouvaient marcher. Il y avait sept jours que nous étions abandonnés, nous n'avions plus de vin que pour quatre jours, et il ne nous restait qu'une douzaine de poissons : nous calculions qu'en admettant que les chaloupes n'eussent pas échoué à la côte, il leur fallait au moins trois jours pour se rendre à Saint-Louis, et qu'il s'en écoulerait bien davantage avant qu'on eût expédié un navire et qu'il nous eût trouvés. Tandis que nous faisions à ce sujet les plus douloureuses réflexions, des militaires se glissèrent derrière la seule barrique de vin que nous possédions, ils la percèrent et burent avec un chalumeau. Nous avions tous juré que celui qui emploierait de semblables moyens serait puni de mort : cette loi fut mise sur-le-champ à exécution et les deux soldats jetés à la mer.

Nous n'étions plus que vingt-huit; sur ce nombre, quinze seulement paraissaient pouvoir exister encore quelques jours; tous les autres, couverts de larges blessures, avaient entièrement perdu la raison; cependant ils prenaient part aux distributions,

et pouvaient avant leur mort, consommer quarante bouteilles de vin : ces quarante bouteilles de vin étaient pour nous d'un prix inestimable. On tint conseil : mettre les malades à la demi-ration, c'était avancer leur mort de quelques instans; les priver de vivres, c'était les faire mourir tout de suite. Après une longue délibération, on décida qu'on les jeterait à la mer. Ce moyen, tout cruel qu'il nous parut, nous assurait six jours de vivres; mais la délibération prise on se demanda qui oserait l'exécuter? L'habitude d'être menacés de la mort, le désespoir, la certitude de notre perte sans ce fatal expédient, nous rendirent insensibles à tout autre sentiment que celui de notre conservation.

Trois matelots et un soldat se chargèrent de cette cruelle exécution, et nous versâmes des larmes de sang sur le sort de ces infortunés. Ce sacrifice sauva les quinze autres malheureux.

Après cette catastrophe, nous jetâmes toutes nos armes à la mer, elles nous faisaient horreur. Nos caractères s'étaient ai-

gris ; nous nous représentions, jusques dans les bras du sommeil, les membres déchirés de nos malheureux compagnons, nous invoquions la mort à grands cris et dévorés d'une soif ardente nous nous abreuvions avec avidité, d'urine qu'on faisait refroidir dans des vases de fer blanc.

Trois jours se passèrent ainsi dans des angoisses inexprimables. Le 17 juillet, le capitaine Dupont, jetant ses regards sur l'horizon, aperçut un navire et nous l'annonça par un cri de joie : nous reconnûmes un brick, mais il était à une très-grande distance : nous ne pouvions distinguer que les extrêmités de ses mâts. La vue de ce bâtiment répandit parmi nous une joie difficile à peindre. Nous craignîmes qu'on ne pût d'aussi loin distinguer notre radeau, en conséquence nous redressâmes des cercles de barriques aux extrémités desquels nous attachâmes des mouchoirs. Malheureusement malgré tous nos signaux, le brick disparut. Du délire de la joie nous passâmes à celui du désespoir. Je proposai de tracer un abrégé de nos aventures, d'écrire

nos noms au bas de ce récit et de le fixer à la partie supérieure du mât, dans l'espérance qu'il parviendrait au Gouvernement et à nos familles. Deux heures après un canonnier poussa un grand cri; la joie se peignait sur sa figure, il étendait les bras vers la mer, il respirait à peine et prononça difficilement ces mots: *nous sommes sauvés; le brick est sur nous.* Il était effectivement tout au plus à un tiers de lieue, toutes voiles dehors, et gouvernant de manière à passer extrêmement près de nous. Des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Chacun fit des signaux, bientôt nous reconnûmes un pavillon blanc et nous nous écriâmes : c'est donc à des Français que nous devrons notre salut.

Le bâtiment n'était déjà plus qu'à deux portées de fusil; l'équipage, rangé sur le bastingage, nous annonçait en agitant mains et chapeaux, le plaisir qu'il ressentait de secourir ses malheureux compatriotes. En peu de temps nous fûmes tous à bord de *l'Argus*. Qu'on se figure quinze infortunés, presque nus, le corps et le visage couverts

de coups de soleil, l'épiderme des pieds enlevé, les yeux caves et presque farouches, de longues barbes; et l'on concevra que nous étions vraiment des objets hideux.

Nous trouvâmes à bord de *l'Argus* de fort bon bouillon qu'on avait préparé en nous apercevant. On y mêla d'excellent vin et ce breuvage ranima nos forces prêtes à s'éteindre. On nous prodigua les soins, et le lendemain quelques-uns des plus malades commencèrent à marcher.

L'Argus nous cherchait depuis plusieurs jours. Des quinze personnes sauvées par ce navire, six moururent peu de jours après leur arrivée à Saint-Louis, où notre réception fut fort touchante.

Voici quel fut le sort des autres embarcations. Le canot major et celui du commandant arrivèrent au Sénégal sans accident, le 9 au soir. On se rendit à bord de *l'Écho* qui depuis plusieurs jours mouillait sur la rade du Sénégal; on tint un conseil et l'on désigna *l'Argus* pour aller donner

secours aux naufragés; son capitaine remplit cette mission avec une rare activité.

La chaloupe qui avait la dernière quitté *la Méduse*, eut connaissance de la terre et des îles d'Arguin, le soir avant le coucher du soleil; presque tout le monde demanda à aller à terre; on s'en approcha, soixante hommes gagnèrent le rivage à la nage et ne trouvèrent qu'un sable aride et brûlant.

Deux autres embarcations furent portées à la côte par le courant; tous les passagers se sauvèrent à la nage; la soif les tourmentaient horriblement : bientôt une troisième embarcation vint aussi échouer.

Les naufragés se mirent en route le long du rivage. En entrant dans les terres ils trouvèrent des Maures qui leur offrirent de les conduire au Sénégal; ils y arrivèrent le 12. Bientôt ils s'embarquèrent et après une courte navigation, ces infortunés abordèrent à Saint-Louis.

Les soixante-trois hommes débarqués près d'Arguin eurent plus de fatigues à

supporter, parce qu'ils avaient quatre-vingt-dix lieues à faire dans l'immense désert du Sahara. Ils prirent aussi des Maures pour guides et arrivèrent au Sénégal le 23 juillet : quelques-uns ne purent résister à tant de fatigues accompagnées des plus cruelles privations, et périrent de misère.

Le 26 juillet, une goëlette fut expédiée pour aller chercher les hommes restés sur *la Méduse*, et l'argent qui y avait été chargé. Des vents contraires et divers accidens firent relâcher deux fois la goëlette au Sénégal; enfin elle atteignit *la Méduse* cinquante jours après l'abandon. Quel fut l'étonnement de l'équipage de retrouver encore à bord de la frégate trois infortunés à la veille d'expirer! Ils racontèrent qu'après que les embarcations se furent éloignées, ils cherchèrent à se procurer des moyens de subsistance jusqu'à ce qu'on vînt à leur secours, et ils trouvèrent assez de biscuit, de vin, d'eau-de-vie et de lard pour exister un certain temps. Le calme régna parmi

eux tant que les vivres durèrent. Au bout de quarante-deux jours ne voyant point arriver les secours promis et se trouvant à la veille de manquer de tout, douze des plus décidés construisirent un radeau, et s'y embarquèrent dans l'espoir de gagner la terre, probablement ils furent victimes de leur témérité; car des Maures trouvèrent les restes du radeau sur la côte du Sahara.

Les trois hommes restés à bord de *la Méduse* étaient d'une extrême faiblesse lorsque la goëlette arriva, deux jours plus tard on ne les eût pas sauvés. Ces malheureux vivaient séparés dans des coins éloignés les uns des autres. Ils n'en sortaient que pour aller chercher des vivres consistant les derniers jours, en un peu d'eau-de-vie, du suif et du lard salé; quand ils se rencontraient, ils couraient les uns sur les autres et se menaçaient de coups de couteau. On leur prodigua tous les soins qu'exigeait leur état, et tous trois se rétablirent parfaitement.

Le capitaine auquel on reprochait la perte de *la Méduse*, fut à son retour en France, traduit devant un conseil de guerre, qui le déclara déchu de son grade et incapable de servir l'État.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

Fin de la Table du premier volume.

